
3 1761 09941305 6

ŒUVRES COMPLÈTES DE JEAN RACINE.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE J. RACINE,

AVEC

LE COMMENTAIRE DE LA HARPE;

NOUVELLE ÉDITION,

Ornée du Portrait de l'Auteur, d'un *Fac Simile* de son écriture,

D'UNE VUE DE L'ABBAYE DE PORT-ROYAL, ET DE DOUZE GRAVURES REPRÉSENTANT LES SCÈNES LES PLUS REMARQUABLES.

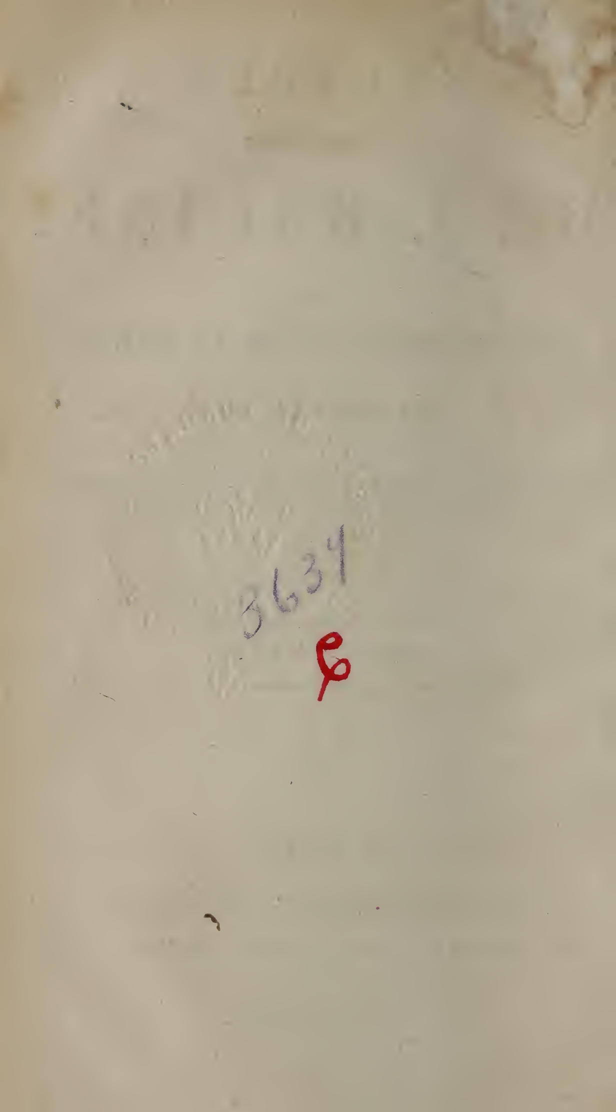
TOME TROISIÈME.

PARIS,

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,

RUE RICHELIEU, N° 47 *bis*, ET RUE SAINT-LOUIS, N° 46.

M DCCC XXVIII.



BRITANNICUS,

TRAGÉDIE.

1669.

PRÉFACE DE LA HARPE.

On a tâché de remarquer, dans l'*Éloge de Racine*, ce passage étonnant d'*Andromaque* à *Britannicus*, qui prouvait dans l'auteur la variété et la supériorité des vues d'un génie indépendant de toute imitation, et capable désormais de trouver toutes ses ressources dans son art et dans lui-même, depuis qu'il avait renoncé à marcher sur les traces de Corneille. En effet, il ne lui ressemble pas plus ici quand il essaie de traiter la politique, et de peindre d'après l'Histoire, que quand il donnait à des personnages de la Fable une énergie de passions que l'on ne connaissait pas encore sur la scène. C'est ce que je crois suffisamment développé dans l'*Éloge* et dans le *Commentaire*.

Voltaire, fait, plus que personne, pour apprécier les beautés sévères de *Britannicus*, leur a rendu la justice qu'il leur devait, et a très-bien fait sentir pourquoi, dans la nouveauté, le public

parut peu sensible à un genre de mérite que le tems seul pouvait mettre à sa place. Après avoir rappelé les objections faites contre l'ouvrage au moment où il parut, il ajoute qu'on en trouva la réfutation dans l'ouvrage même, à mesure qu'il fut mieux jugé et mieux senti. Il entre, en grand artiste, dans les vues de l'auteur, et en reconnaît la justesse. *Britannicus,* dit-il, *fut la pièce des connaisseurs*, et nul n'a plus de droit que lui de prononcer en leur nom. Cependant il pense que *cet estimable ouvrage est un peu froid :* ce sont ses termes. J'ose croire qu'ils ne sont pas justes, que la louange est ici trop restreinte, et la censure trop rigoureuse. J'appellerais volontiers *Manlius* un ouvrage *estimable :* il est du second ordre. Mais une pièce qui, selon Voltaire même, est *celle des connaisseurs*, est certainement du premier; non pas sous tous les rapports : aucune production dramatique ne peut aller jusques-là, non-seulement par la nature de l'esprit humain, qui ne peut atteindre à la fois la perfection dans tous les points, mais par la nature même de l'art, qui ne rassemble pas, dans un sujet, tous les genres de beauté au premier degré. *Athalie* même, que Voltaire appelle *le chef-d'œuvre*



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

JEAN RACINE,

AVEC

LE COMMENTAIRE DE LA HARPE;

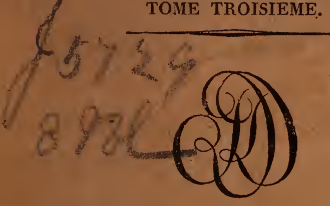
NOUVELLE ÉDITION,

Ornée du Portrait de l'Auteur, d'un *Fac Simile* de son écriture,

D'UNE VUE DE L'ABBAYE DE PORT-ROYAL,

Et de douze gravures représentant les scènes les plus remarquables.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,

RUE SAINT-LOUIS, N° 46,

ET RUE RICHELIEU, N° 47 *bis*.

M DCCC XXVIII.

de la scène, n'a pas l'effet des pièces fortement passionnées, et n'en est pas moins le drame le plus beau et le plus parfait qu'ait produit l'esprit humain, parce qu'il réunit éminemment tous les mérites dont le sujet était susceptible, et que ces mérites sont du premier rang. Le quatrième acte de *Britannicus* et le caractère de Néron peuvent, ce me semble, être placés dans la même classe, et par conséquent mériter plus que l'*estime;* on peut ici, sans trop risquer, aller jusqu'à l'admiration.

Que cette tragédie soit *un peu froide*, c'est ce dont ne conviendront pas ceux qui l'ont vu représenter depuis trente ans, c'est-à-dire, depuis le tems que Le Kain fut chargé du rôle de Néron. Ce qui peut excuser ce jugement de Voltaire, c'est qu'il n'avait jamais vu jouer que très-médiocrement ce rôle, qui est capital. Ce n'est pas la faute de Racine s'il ne s'est trouvé qu'au bout de cent ans un acteur capable de sentir et de rendre toute la force et toute la profondeur de cet admirable rôle. Telle est la condition des poëtes dramatiques, que la destinée de leurs ouvrages dépend toujours plus ou moins des acteurs. En ce genre, ce n'est pas la lecture qui fait la vogue,

c'est la représentation, et les hommes rassemblés n'y reçoivent que le degré d'émotion qu'on leur communique. Ainsi, une partie de la gloire de l'auteur est dans la main des instrumens qu'il est forcé d'employer. C'est ce qui a fait quelquefois varier, à différentes époques, l'opinion, non pas des connaisseurs, mais de la multitude, sur certains ouvrages et certains rôles, suivant qu'ils ont été bien ou mal joués. Nous aurons occasion d'en citer des exemples dans l'examen du *théâtre* de Racine.

Non-seulement *Britannicus*, quand un grand acteur créait le rôle de Néron, attira toujours la foule, mais même, depuis qu'il l'eut établi sur la scène, et rendu ainsi à cette tragédie tout l'éclat qu'elle devait avoir et la place qu'elle devait obtenir, c'est une de celles qui sont habituellement le plus suivies. Enfin, une pièce qui attache le spectateur d'un bout à l'autre, et par des impressions aussi vives que celles de la scène du second acte entre Britannicus et Junie, de la scène du troisième entre Britannicus et Néron, et surtout de la scène du quatrième entre Néron et Burrhus; une telle pièce, souvent applaudie avec transport, ne saurait être taxée de *froideur*, à moins qu'on

n'appelle *froid* tout ce qui n'est pas déchirant, et Voltaire n'était pas capable de cette sottise. Mais vers la fin de sa vie, sans renoncer jamais à cette admiration solennelle qu'il avait professée pendant quarante ans pour l'*excellent Racine*, il eut quelqu'accès d'humeur contre lui et contre quelques autres grands hommes ; ce qui le fit tomber dans des contradictions choquantes. J'en parlerai ailleurs, et particulièrement dans les notes sur *Athalie*.

Je ne reviendrai pas ici sur la critique usée de la scène où Néron se cache : je n'ai rien à ajouter à ce qui en est dit dans l'*Éloge*, et que j'ai tâché de confirmer dans le *Commentaire*. Plus j'y ai réfléchi, plus je me suis persuadé que cette scène, loin d'être répréhensible, était une des mieux entendues de la pièce, et l'effet constant de la représentation a décidé sans appel.

Une autre critique de Voltaire porte sur le rôle de Narcisse. Ce n'est pas qu'il n'y ait remarqué un art fait pour servir de modèle dans les rôles de cette espèce, il ne pouvait pas s'y tromper ; mais il voudrait que Narcisse *eût un plus grand intérêt* à faire le mal, qu'*il fût intéressé à la perte de Bri-*

tannicus. C'est demander, en d'autres termes, que Narcisse soit, dans la pièce, un personnage plus considérable qu'il ne l'est, et cela se pouvait-il? L'intérêt relatif de chaque personnage est toujours proportionné à la place qu'il occupe dans le plan et dans l'action; et l'affranchi Narcisse a-t-il besoin, pour être méchant, d'un autre intérêt que celui qui rendait ses pareils si puissans et si dangereux dans Rome, l'intérêt de dominer son maître en flattant ses vices et servant ses passions? Celui-là n'est-il pas suffisant pour l'homme et pour le rôle, soit dans l'ordre moral, soit dans la théorie dramatique? Quant à ce que dit l'ancien Commentateur, que Narcisse *est méchant pour le plaisir de l'être*, cela ne mérite pas de réponse.

Le même Commentateur trouve, ou prétend qu'*on a trouvé* bien d'autres défauts dans *Britannicus.* Selon lui, Agrippine *ne tient au sujet que par la protection que sa politique accorde aux deux amans ; elle ne sert à rien, elle ne produit rien*, etc.

Il est pourtant vrai que c'est elle qui, par ses hauteurs, ses menaces et ses intrigues, détermine enfin Néron à se défaire du concurrent qu'elle lui oppose sans cesse, et pour lequel elle est prête à

tout moment *à partager l'empire ;* et ce qu'il y a ici de plus singulier, c'est que le Commentateur lui-même convient en propres termes, que c'est elle qui *est cause de la perte de Britannicus.* On verra, dans les notes, ce qu'est Agrippine dans la pièce. Pour le moment, il suffit de laisser le critique s'accorder, s'il peut, avec lui-même, et nous expliquer comment un personnage, qui est la principale cause du dénoûment, *ne sert à rien, ne produit rien, ne contribue presque point à l'action,* etc.

Il voudrait *que Racine eût supprimé le rôle* de Narcisse. Tout ce qu'on peut dire là-dessus, c'est qu'apparemment il n'aime pas les contrastes, quelque beaux qu'ils soient, quoiqu'il soit fort sujet aux contradictions. Ici, par exemple, il loue Racine d'avoir peint Néron encore *indécis entre le crime et la vertu; ce qui le fait voir* (dit-il) *avec moins d'horreur;* et dans ce même endroit, l'impatience qu'il a de nous débarrasser du rôle de Narcisse le porte jusqu'à dire que *Néron n'a pas besoin d'être excité au mal;* ce qui est précisément le contraire du plan qu'il approuvait tout à l'heure. Quant à cette grande leçon morale qui résulte de ce combat de Narcisse et de Burrhus, ou il ne l'a pas aper-

çue, ou il ne croit pas qu'elle vaille la peine d'être regrettée, et l'on conviendra aussi que cette censure ne vaut pas la peine de s'en fâcher, quoiqu'il fallût bien en faire mention, comme de toutes celles qui se trouvent dans le *Commentaire* et dans ses *examens*, sans quoi il se plaindrait qu'on a voulu dérober au public la lumière et la vérité.

On saura donc que, selon le même Commentateur, Britannicus *se laisse accabler avec trop de faiblesse;* mais on ne saura pas comment il pouvait faire pour ne pas *se laisser* empoisonner; ce qui est, ce me semble, la seule *faiblesse* qu'il ait dans la pièce. Sur cet article, le Commentateur ne nous dit rien.

Il avoue que Burrhus est *le plus beau des rôles subalternes qui sont au théâtre.* Il croit apparemment qu'il n'y a, de rôles principaux, que les rois et les empereurs. Je ne vois pas d'autre moyen de placer Burrhus parmi *les rôles subalternes.* Le Commentateur paraît aussi étranger dans la langue du théâtre, que dans toute autre langue quelconque : c'est ce qui est démontré à chaque page.

Enfin, après avoir encore remarqué qu'*à la représentation la pièce languit par intervalles,* après toutes les critiques dont je viens de parler, et

celles qui seront relevées dans les notes, il conclut qu'*elle est conduite avec tant de sagesse, qu'on ne peut s'empêcher de l'admirer. La sagesse* d'un plan où un rôle principal *ne sert à rien*, où un rôle important *est à retrancher*, où le rôle le plus intéressant *est trop faible*, etc. ! C'est là ce qui est revêtu, dans une édition de Racine, du titre imposant d'*examen !*

Un peu moins difficile que l'*Examinateur*, je ne vois, dans ce bel ouvrage, de défaut réel que celui du dénoûment, et ce défaut est celui de tout sujet où l'innocence est accablée par le crime ; il se fait sentir même dans *Phèdre*, où l'effet du cinquième acte est si inférieur à celui du quatrième, et bien plus dans *Mahomet*, où cette disproportion est tout autrement sensible, et où la catastrophe consterne et flétrit l'ame du spectateur. Cependant *Phèdre* et *Mahomet* sont au nombre des ouvrages que des beautés très-différentes ont placés au premier rang. Quant à *Britannicus*, je renvoie au résultat qui termine le commentaire de la pièce, et qui me semble être depuis longtems celui de tous les juges éclairés et équitables.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHEVREUSE.*

Monseigneur,

Vous serez peut-être étonné de voir votre nom à la tête de cet ouvrage ; et si je vous avais demandé la

* Ce duc de Chevreuse était un des hommes les plus honnêtes et les plus éclairés de la cour : je n'ajouterai pas que c'était un des plus religieux ; c'était alors un mérite heureusement assez commun. Mais pour confirmer les éloges que je lui donne ici, je dois rappeler que ce fut un des plus intimes amis de Fénélon.

permission de vous l'offrir, je doute si je l'aurais * *obtenue. Mais ce serait être en quelque sorte ingrat, que de cacher plus long-tems au monde les bontés dont vous m'avez toujours honoré. Quelle apparence qu'un homme qui ne travaille que pour la gloire, se puisse taire d'une protection aussi glorieuse que la vôtre?*

Non, MONSEIGNEUR, *il m'est trop avantageux que l'on sache que mes amis même ne vous sont pas indifférens, que vous prenez part à tous mes ouvrages, et que vous m'avez procuré l'honneur de lire celui-ci devant un homme dont toutes les heures sont précieuses. Vous fûtes témoin avec quelle pénétration d'esprit il jugea de l'économie de la pièce, et combien l'idée qu'il s'est formée d'une excellente tragédie est au-delà de tout ce que j'en ai pu concevoir.*

Ne craignez pas, MONSEIGNEUR, *que je m'engage plus avant, et que, n'osant le louer en face, je m'adresse à vous pour le louer avec plus de liberté. Je sais qu'il serait dangereux de le fatiguer de ses*

---

* Il est plus correct de dire, *je doute que je l'eusse* obtenue. *Je doute si* ne se dit bien que lorsqu'il y a incertitude entre deux choses énoncées : *Je doute s'il faut rejeter son témoignage ou y avoir égard*, etc.

louanges ; et j'ose dire que cette même modestie, qui vous est commune avec lui, n'est pas un des moindres liens qui vous attachent l'un à l'autre.

La modération n'est qu'une vertu ordinaire quand elle ne se rencontre qu'avec des qualités ordinaires. Mais qu'avec toutes les qualités et du cœur et de l'esprit ; qu'avec un jugement qui, ce semble, ne devrait être le fruit que de l'expérienee de plusieurs années ; qu'avec mille belles connaissances que vous ne sauriez cacher à vos amis particuliers, vous ayez encore cette sage retenue que tout le monde admire en vous, c'est sans doute une vertu rare en un siècle où l'on fait vanité des moindres choses. Mais je me laisse emporter insensiblement à la tentation de parler de vous ; il faut qu'elle soit bien violente, puisque je n'ai pu y résister dans une lettre où je n'avais autre dessein que de vous témoigner avec combien de respect je suis,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, très-obéissant, et très-fidèle serviteur,

Racine.

PREMIÈRE PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

De tous les ouvrages que j'ai donnés au public, il n'y en a point qui m'ait attiré plus d'applaudissemens ni plus de censeurs que celui-ci. Quelque soin que j'aie pris pour travailler cette tragédie, il semble qu'autant que je me suis efforcé de la rendre bonne, autant de certaines gens se sont efforcés de la décrier : il n'y a point de cabale qu'ils n'aient faite, point de critique dont ils ne se soient avisés. Il y en a qui ont pris même le parti de Néron contre moi ; ils ont dit que je le faisais trop cruel. Pour moi, je croyais que le nom seul de Néron faisait entendre quelque chose de plus que cruel. Mais peut-être qu'ils raffinent sur son histoire, et veulent dire qu'il était honnête homme dans ses premières années : il ne faut qu'avoir lu Tacite pour savoir que, s'il a été quelque tems un bon empereur, il a toujours été un très-méchant homme. Il ne s'agit point, dans ma tragédie, des affaires du dehors : Néron est ici

dans son particulier et dans sa famille ; et ils me dispenseront de leur rapporter tous les passages qui pourraient aisément leur prouver que je n'ai point de réparation à lui faire.

D'autres ont dit, au contraire, que je l'avais fait trop bon. J'avoue que je ne m'étais pas formé l'idée d'un bon homme en la personne de Néron ; je l'ai toujours regardé comme un monstre. Mais c'est ici un monstre naissant. Il n'a pas encore mis le feu à Rome ; « il n'a pas encore tué sa mère, » sa femme, ses gouverneurs : » à cela près, il semble qu'il lui échappe assez de cruautés pour empêcher que personne ne le méconnaisse.

Quelques-uns ont pris l'intérêt de Narcisse, et se sont plaints que j'en eusse fait un très-méchant homme, et le confident de Néron. Il suffit d'un passage pour leur répondre : « Néron, dit Ta- » cite, porta impatiemment la mort de Narcisse, » parce que cet affranchi avait une conformité mer- » veilleuse avec les vices du prince, encore cachés : » *Cujus abditis adhuc vitiis mirè congruebat.* [1] »

---

[1] Racine a conservé dans sa seconde préface tout ce que nous avons marqué dans la première avec des guillemets.

L. B.

Les autres se sont scandalisés que j'eusse choisi un homme aussi jeune que Britannicus pour le héros d'une tragédie. Je leur ai déclaré, dans la préface d'*Andromaque*, le sentiment d'Aristote sur le héros de la tragédie, et que, bien loin d'être parfait, il faut toujours qu'il ait quelqu'imperfection. Mais je leur dirai encore ici « qu'un » jeune prince de dix-sept ans, qui a beaucoup » de cœur, beaucoup d'amour, beaucoup de » franchise et beaucoup de crédulité, qualités » ordinaires d'un jeune homme, » m'a semblé très-capable d'exciter la compassion. Je n'en veux pas davantage.

Mais, disent-ils, ce prince n'entrait que dans sa quinzième année lorsqu'il mourut. On le fait vivre, lui et Narcisse, deux ans plus qu'ils n'ont vécu. Je n'aurais point parlé de cette objection si elle n'avait été faite avec chaleur par un homme qui s'est donné la liberté de faire régner vingt ans un empereur qui n'en a régné que huit, quoique ce changement soit bien plus considérable dans la chronologie, où l'on suppute les tems par les années des empereurs.

Junie ne manque pas non plus de censeurs. Ils

disent que d'une vieille coquette, nommée Junia Silana, j'en ai fait une jeune fille très-sage. Qu'auraient-ils à me répondre si je leur disais que cette Junie est un personnage inventé, comme l'Émilie de *Cinna,* comme la Sabine d'*Horace?* Mais j'ai à leur dire que s'ils avaient bien lu l'histoire, ils y auraient trouvé une « Junia Calvina, de la famille » d'Auguste, sœur de Silanus, à qui Claudius » avait promis Octavie. Cette Junie était jeune, » belle, et, comme dit Sénèque, *festivissima omnium puellarum.* Elle aimait tendrement son » frère, *et leurs ennemis,* dit Tacite, *les accusèrent* » *tous deux d'inceste, quoiqu'ils ne fussent coupables* » *que d'un peu d'indiscrétion.* » Si je la présente plus retenue qu'elle n'était, je n'ai pas ouï dire qu'il nous fût défendu de rectifier les mœurs d'un personnage, surtout lorsqu'il n'est pas connu.

L'on trouve étrange qu'elle paraisse sur le théâtre après la mort de Britannicus. Certainement la délicatesse est grande, de ne pas vouloir qu'elle dise en quatre vers assez touchans qu'elle passe chez Octavie. Mais, disent-ils, cela ne valait pas la peine de la faire revenir; un autre l'aurait pu raconter pour elle. Ils ne savent pas qu'une des

règles du théâtre est de ne mettre en récit que les choses qui ne se peuvent passer en action, et que tous les Anciens font venir souvent sur la scène des acteurs qui n'ont autre chose à dire, sinon qu'ils viennent d'un endroit, et qu'ils s'en retournent en un autre.

Tout cela est inutile, disent mes censeurs : la pièce est finie au récit de la mort de Britannicus, et l'on ne devrait point écouter le reste. On l'écoute pourtant, et même avec autant d'attention qu'aucune fin de tragédie. Pour moi, j'ai toujours compris que la tragédie étant l'imitation d'une action complète, où plusieurs personnes concourent, cette action n'est point finie que l'on ne sache en quelle situation elle laisse ces mêmes personnes. C'est ainsi que Sophocle en use presque partout : c'est ainsi que dans l'*Antigone* il emploie autant de vers à représenter la fureur d'Hémon et la punition de Créon après la mort de cette princesse, que j'en ai employés aux imprécations d'Agrippine, à la retraite de Junie, à la punition de Narcisse, et au désespoir de Néron après la mort de Britannicus.

Que faudrait-il faire pour contenter des juges si

difficiles ? La chose serait aisée, pour peu qu'on voulût trahir le bon sens. Il ne faudrait que s'écarter du naturel pour se jeter dans l'extraordinaire. Au lieu d'une action simple, chargée de peu de matière, telle que doit être une action qui se passe en un seul jour, et qui, s'avançant par degrés vers sa fin, n'est soutenue que par les intérêts, les sentimens et les passions des personnages; il faudrait remplir cette même action de quantité d'incidens qui ne se pourraient passer qu'en un mois, d'un grand nombre de jeux de théâtre d'autant plus surprenans qu'ils seraient moins vraisemblables, d'une infinité de déclamations où l'on ferait dire aux acteurs tout le contraire de ce qu'ils devraient dire. Il faudrait, par exemple, représenter quelque héros ivre *, qui se voudrait faire haïr de sa maîtresse de gaîté de cœur; un Lacédémonien grand parleur [1], un conquérant qui ne débiterait que des maximes d'amour [2], une

---

* Attila.

[1] Lysander dans l'*Agésilas* de Corneille, et Agésilas lui-même. L. B.

[2] César dans *la Mort de Pompée*, et Pompée dans *Sertorius*. L. B.

femme [1] qui donnerait des leçons de fierté à des conquérans. Voilà sans doute de quoi faire récrier tous ces messieurs. Mais que dirait cependant le petit nombre de gens sages auxquels je m'efforce de plaire ? De quel front oserais-je me montrer, pour ainsi dire, aux yeux de ces grands-hommes de l'antiquité que j'ai choisis pour modèles? Car, pour me servir de la pensée d'un Ancien, voilà les véritables spectateurs que nous devons nous proposer, et nous devons sans cesse nous demander : Que diraient Homère et Virgile s'ils lisaient ces vers ? Que dirait Sophocle s'il voyait représenter cette scène ? Quoi qu'il en soit, je n'ai point prétendu empêcher qu'on ne parlât contre mes ouvrages ; je l'aurais prétendu inutilement. *Quid de te alii loquantur ipsi videant,* dit Cicéron, *sed loquentur tamen.*

Je prie seulement le lecteur de me pardonner cette petite préface que j'ai faite pour lui rendre raison de ma tragédie. Il n'y a rien de plus naturel que de se défendre quand on se croit injustement

---

[1] Viriate dans *Sertorius*, et Cornélie dans *la Mort de Pompée*. L. B.

attaqué. Je vois que Térence même semble n'avoir fait des prologues que pour se justifier contre les critiques d'un vieux poëte mal intentionné, *malevoli veteris poetæ*, et qui venait briguer des voix contre lui jusqu'aux heures où l'on représentait ses comédies.

Occepta est agi:
Exclamat, etc.

On me pouvait faire une difficulté qu'on ne m'a point faite. Mais ce qui est échappé aux spectateurs pourra être remarqué par les lecteurs. C'est que je fais entrer Junie « dans les vestales, où, » selon Aulu-Gelle, on ne recevait personne au- » dessous de six ans, ni au-dessus de dix. Mais » le peuple prend ici Junie sous sa protection; » et j'ai cru qu'en considération de sa naissance, » de sa vertu et de son malheur, il pouvait la » dispenser de l'âge prescrit par les lois, comme » il a dispensé de l'âge pour le consulat tant de » grands hommes qui avaient mérité ce privi- » lége. »

Enfin, je suis très-persuadé qu'on me peut faire bien d'autres critiques, sur lesquelles je n'aurais d'autre parti à prendre que celui d'en profiter à

l'avenir. Mais je plains fort le malheur d'un homme qui travaille pour le public. Ceux qui voient le mieux nos défauts, sont ceux qui les dissimulent le plus volontiers; ils nous pardonnent les endroits qui leur ont déplu, en faveur de ceux qui leur ont donné du plaisir. Il n'y a rien au contraire de plus injuste qu'un ignorant; il croit toujours que l'admiration est le partage des gens qui ne savent rien; il condamne toute une pièce pour une scène qu'il n'approuve pas; il s'attaque même aux endroits les plus éclatans, pour faire croire qu'il a de l'esprit; et pour peu que nous résistions à ses sentimens, il nous traite de présomptueux qui ne veulent croire personne, et ne songe pas qu'il tire quelquefois plus de vanité d'une critique fort mauvaise, que nous n'en tirons d'une assez bonne pièce de théâtre.

Homine imperito nunquàm quidquam injustius.

SECONDE PRÉFACE
DE L'AUTEUR.

Voici celle de mes tragédies que je puis dire que j'ai le plus travaillée. Cependant j'avoue que le succès ne répondit pas d'abord à mes espérances. A peine elle parut sur le théâtre, qu'il s'éleva quantité de critiques qui semblaient la devoir détruire. Je crus moi-même que sa destinée serait à l'avenir moins heureuse que celle de mes autres tragédies. Mais enfin il est arrivé de cette pièce ce qui arrivera toujours des ouvrages qui auront quelque bonté : les critiques se sont évanouies, la pièce est demeurée. C'est maintenant celle des miennes que la cour et le public revoient le plus volontiers. Et si j'ai fait quelque chose de solide, et qui mérite quelque louange, la plupart des connaisseurs demeurent d'accord que c'est ce même *Britannicus*.

A la vérité, j'avais travaillé sur des modèles qui m'avaient extrêmement soutenu dans la peinture que je voulais faire de la cour d'Agrippine et de

Néron. J'avais copié mes personnages d'après le plus grand peintre de l'antiquité, je veux dire d'après Tacite, et j'étais alors si rempli de la lecture de cet excellent historien, qu'il n'y a presque pas un trait éclatant dans ma tragédie dont il ne m'ait donné l'idée. J'avais voulu mettre dans ce recueil un extrait des plus beaux endroits que j'ai tâché d'imiter; mais j'ai trouvé que cet extrait tiendrait presqu'autant de place que la tragédie. Ainsi le lecteur trouvera bon que je le renvoie à cet auteur, qui aussi bien est entre les mains de tout le monde ; et je me contenterai de rapporter ici quelques-uns de ses passages sur chacun des personnages que j'introduis sur la scène.

Pour commencer par Néron, il faut se souvenir qu'il est ici dans les premières années de son règne, qui ont été heureuses, comme l'on sait. Ainsi il ne m'a pas été permis de le représenter aussi méchant qu'il l'a été depuis. Je ne le représente pas non plus comme un homme vertueux, car il ne l'a jamais été. Il n'a pas encore tué sa mère, sa femme, ses gouverneurs, mais il a en lui les semences de tous ces crimes; il commence à vouloir secouer le joug; il les hait les uns et les

autres ; il leur cache sa haine sous de fausses caresses : *Factus naturâ velare odium fallacibus blanditiis.* En un mot, c'est ici un monstre naissant, mais qui n'ose encore se déclarer, et qui cherche des couleurs à ses méchantes actions : *Hactenùs Nero flagitiis et sceleribus velamenta quæsivit.* Il ne pouvait souffrir Octavie, princesse d'une bonté et d'une vertu exemplaire : *Fato quodam, an quia prævalent illicita. Metuebaturque ne in stupra fœminarum illustrium prorumperet.*

Je lui donne Narcisse pour confident. J'ai suivi en cela Tacite, qui dit que Néron porta impatiemment la mort de Narcisse, parce que cet affranchi avait une conformité merveilleuse avec les vices du prince, encore cachés : *Cujus abditis adhuc vitiis mirè congruebat.* Ce passage prouve deux choses ; il prouve, et que Néron était déjà vicieux, mais qu'il dissimulait ses vices; et que Narcisse l'entretenait dans ses mauvaises inclinations.

J'ai choisi Burrhus pour opposer un honnête homme à cette peste de cour, et je l'ai choisi plutôt que Sénèque; en voici la raison : ils étaient tous deux gouverneurs de la jeunesse de Néron, l'un pour les armes, et l'autre pour les lettres; et

ils étaient fameux, Burrhus pour son expérience dans les armes et pour la sévérité de ses mœurs : *Militaribus curis et severitate morum ;* Sénèque pour son éloquence et le tour agréable de son esprit : *Seneca præceptis eloquentiæ et comitate honestâ.* Burrhus, après sa mort, fut extrêmement regretté à cause de sa vertu : *Civitati grande desiderium ejus mansit per memoriam virtutis.*

Toute leur peine était de résister à l'orgueil et à la férocité d'Agrippine : *Quæ cunctis malæ dominationis cupidinibus flagrans, habebat in partibus Pallantem.* Je ne dis que ce mot d'Agrippine, car il y aurait trop de choses à en dire. C'est elle que je me suis surtout efforcé de bien exprimer, et ma tragédie n'est pas moins la disgrâce d'Agrippine, que la mort de Britannicus. Cette mort fut un coup de foudre pour elle ; et il parut, dit Tacite, par sa frayeur et par sa consternation, qu'elle était aussi innocente de cette mort, qu'Octavie. Agrippine perdait en lui sa dernière espérance, et ce crime lui en faisait craindre un plus grand : *Sibi supremum auxilium ereptum, et parricidii exemplum intelligebat.*

L'âge de Britannicus était si connu, qu'il ne

m'a pas été permis de le représenter autrement que comme un jeune prince qui avait beaucoup de cœur, beaucoup d'amour et beaucoup de franchise, qualités ordinaires d'un jeune homme. Il avait quinze ans, et on dit qu'il avait beaucoup d'esprit, soit qu'on dise vrai, ou que ses malheurs aient fait croire cela de lui, sans qu'il ait pu en donner des marques : *Neque segnem ei fuisse indolem ferunt, sive verum, seu periculis commendatus retinuit famam sine experimento.*

Il ne faut pas s'étonner s'il n'a auprès de lui qu'un aussi méchant homme que Narcisse ; car il y avait long-tems qu'on avait donné ordre qu'il n'y eût auprès de Britannicus que des gens qui n'eussent ni foi ni honneur : *Nam ut proximus quisque Britannico neque fas neque fidem pensi haberet, olim provisum erat.*

Il me reste à parler de Junie. Il ne la faut pas confondre avec une vieille coquette qui s'appelait *Junia Silana.* C'est ici une autre Junie que Tacite appelle *Junia Calvina*, de la famille d'Auguste, sœur de Silanus à qui Claudius avait promis Octavie. Cette Junie était jeune, belle, et, comme dit Sénèque, *festivissima omnium puellarum.* Son

frère et elle s'aimaient tendrement ; *et leurs ennemis*, dit Tacite, *les accusèrent tous deux d'inceste, quoiqu'ils ne fussent coupables que d'un peu d'indiscrétion*. Elle vécut jusqu'au règne de Vespasien.

Je la fais entrer dans les vestales, quoique, selon Aulu-Gelle, on n'y reçût jamais personne au-dessous de six ans, ni au-dessus de dix. Mais le peuple prend ici Junie sous sa protection ; et j'ai cru qu'en considération de sa naissance, de sa vertu et de son malheur, il pouvait la dispenser de l'âge prescrit par les lois, comme il a dispensé de l'âge pour le consulat tant de grands hommes qui avaient mérité ce privilége.

ACTEURS.

NÉRON, empereur, fils d'Agrippine.

BRITANNICUS, fils de Messaline et de l'empereur Claudius.

AGRIPPINE, veuve de Domitius Ænobarbus, père de Néron, et en secondes noces veuve de l'empereur Claudius.

JUNIE, amante de Britannicus.

BURRHUS, gouverneur de Néron.

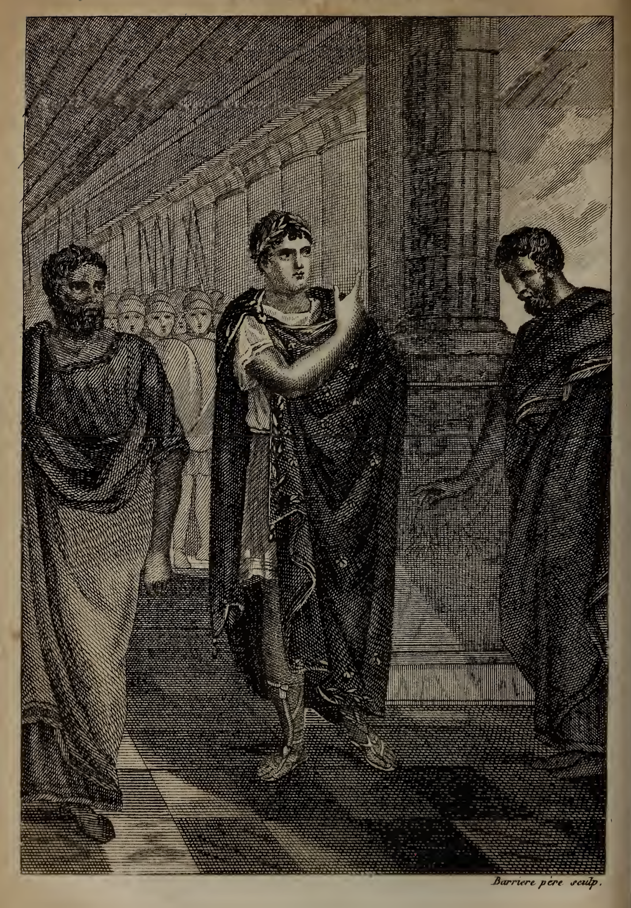
NARCISSE, gouverneur de Britannicus.

ALBINE, confidente d'Agrippine.

GARDES.

La scène est à Rome, dans une chambre du palais de Néron.

BRITANNICUS.



Barriere père sculp.

NÉRON.

C'en est trop. De tous deux il faut que je l'écarte.
Pour la dernière fois, qu'il s'éloigne, qu'il parte;
Je le veux, je l'ordonne.

Ac. II. S. I.

BRITANNICUS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

Quoi! tandis que Néron s'abandonne au sommeil,*
Faut-il que vous veniez attendre son réveil?
Qu'errant dans le palais, sans suite et sans escorte,
La mère de César veille seule à sa porte?

---

* *Quoi! tandis que Néron s'abandonne au sommeil,* etc.

Cette exposition est du genre le plus difficile de tous. Il y en a de trois sortes. La première est en action, comme dans *Iphigénie*, où Agamemnon, en chargeant Arcas d'une lettre pour Clytemnestre, et lui faisant connaître toute l'importance de son message et les services qu'il attend de son zèle, explique naturellement le sujet de la pièce. La seconde est en récit entre deux personnages, dont l'un rend compte à l'autre de faits que tous deux ne peuvent pas savoir également, comme dans *Andromaque*, *Bajazet*, etc. La troisième est purement en conversation, comme ici, entre deux personnes également ins-

Madame, retournez dans votre appartement *.

AGRIPPINE.

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment.

---

truites, et alors la difficulté consiste en ce que le dialogue seul doit amener tout ce que le spectateur doit apprendre, sans jamais laisser voir le dessein ou le besoin de raconter.

* *Madame, retournez dans votre appartement.*

Ce vers, qui est de la conversation ordinaire, serait au-dessous du style tragique s'il n'était également relevé, et par ce qui précède, et par ce qui suit. C'est parce que deux vers du ton le plus noble ont peint l'humiliation d'Agrippine,

Errant dans le palais, sans suite et sans escorte,
La mère de César *veillant* seule à sa porte,

que ces mots si simples, *retournez dans votre appartement*, acquièrent de la dignité et en rendent à Agrippine; et quand elle répond :

Albine, il ne faut pas s'éloigner un moment,
Je veux l'attendre *ici*,

l'on comprend pourquoi la mère de César est hors de *son appartement* à une heure où elle devrait y être.

Un mauvais poëte avait commencé une mauvaise tragédie par ce vers :

Eh! madame, rentrez dans votre appartement;

et quand on se moquait de ce début, il se moquait des critiques en leur citant le vers de Racine, et ne doutait pas que ce ne fût la même chose. C'est parce que beaucoup de gens sont capables de pareilles méprises, que le détail où nous sommes entrés peut être bon à les détromper.

Je veux l'attendre ici : * les chagrins qu'il me cause
M'occuperont assez tout le tems qu'il repose.
Tout ce que j'ai prédit n'est que trop assuré ;
Contre Britannicus Néron s'est déclaré.
L'impatient Néron cesse de se contraindre ;
Las de se faire aimer, il veut se faire craindre.
Britannicus le gêne, Albine ; et chaque jour
Je sens que je deviens importune à mon tour. **

---

* *Je veux l'attendre ici.*

Le lieu de la scène est une salle où est la porte de l'appartement de Néron, et par laquelle on passe pour aller à celui d'Octavie.

** *Britannicus le gêne, Albine ; et chaque jour*
Je sens que je deviens importune à mon tour.

Autant ce mot *gêner* fait un mauvais effet dans ce vers du rôle de Pyrrhus,

Eh! le puis-je, madame? Ah! que vous me *gênez!*

autant il est ici placé avec choix, ainsi que le mot d'*importune* dans le vers suivant. Dans l'ordre des choses et des personnes dont il s'agit ici, ces termes, qui ont une sorte d'acception vague, font entendre d'avance tout ce qui sera détaillé dans la suite. Néron que gêne Britannicus, Agrippine qui *devient importune*, et une foule d'expressions du même genre que nous verrons dans cette pièce, sont du bon style de l'histoire, qui devait ici faire partie du style tragique. Mais que de goût et d'art il fallait pour les réunir!

ALBINE.

Quoi! vous à qui Néron doit le jour qu'il respire; *
Qui l'avez appelé de si loin à l'empire;
Vous qui, déshéritant le fils de Claudius,
Avez nommé César l'heureux Domitius?
Tout lui parle, madame, en faveur d'Agrippine:
Il vous doit son amour.

AGRIPPINE.

Il me le doit, Albine:
Tout, s'il est généreux, lui prescrit cette loi;
Mais tout, s'il est ingrat, lui parle contre moi.

ALBINE.

S'il est ingrat, madame? Ah! toute sa conduite
Marque dans son devoir une âme trop instruite. **

---

* *Quoi! vous à qui Néron doit le jour qu'il respire.*

Le commentateur qualifie nettement cette expression d'*impropre.* Il ne sait pas que désormais rien n'est plus rare dans Racine, qu'un terme *impropre.* Un terme *impropre* est une faute très-grave dans un bon écrivain dès qu'il est au point de sa maturité, et dans Racine c'est une espèce de découverte. Celle du commentateur n'est pas heureuse. Racine a dit plus d'une fois, et tout le monde a dit depuis lui, *le jour que je respire*, parce que la poësie permet de prendre le jour pour l'air. Il n'y a là nulle disconvenance. Si une métonymie si naturelle et si commune était une *impropriété*, il ne faudrait plus écrire en vers.

** *Marque dans son devoir une âme trop instruite.*

En prose il faudrait dire *instruite de son devoir.* On ne dit

Depuis trois ans entiers, qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait
Qui ne promette à Rome un empereur parfait ?
Rome, depuis trois ans par ses soins gouvernée,
Au tems de ses consuls croit être retournée :
Il la gouverne en père. Enfin, Néron naissant
A toutes les vertus d'Auguste vieillissant. [1]

AGRIPPINE.

Non, non, mon intérêt ne me rend point injuste.
Il commence, il est vrai, par où finit Auguste ; *

---

proprement *instruit dans* que lorsqu'il s'agit d'un art ou d'une science : *instruit dans la peinture, instruit dans les mathématiques. Instruit* est là immédiatement au-dessous de *savant.* Dans la poësie, la même construction s'est introduite par extension, même pour les choses qui ne présentent point l'idée de doctrine, et en ce sens *instruit dans* a plus d'élégance qu'*instruit de.*

[1] *Enfin, Néron naissant*
A toutes les vertus d'Auguste vieillissant.

Idée empruntée du passage suivant de Sénèque :
Comparare nemo mansuetudini tuæ audebit divum Augustum, etiamsi in certamen juvenilium annorum deduxerit senectutem plusquam maturam. De Clementia, lib. I, cap. 2. L. B.

* *Il commence, il est vrai, par où finit Auguste ;*
Mais crains que, l'avenir etc.

Ces vers sont remarquables par une précision sévère. Le commentateur saisit cette occasion pour se récrier sur *les tours enchanteurs* de Racine.

Mais crains que, l'avenir détruisant le passé,
Il ne finisse ainsi qu'Auguste a commencé.
Il se déguise en vain : * je lis sur son visage
Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage ; [1]
Il mêle avec l'orgueil qu'il a pris dans leur sang [2]

---

* *Il se déguise en vain.....*

Néron fut quelque tems hypocrite par crainte et par dépendance. Venu *de si loin à l'empire*, il redoutait l'intérêt que l'on pouvait prendre à la jeunesse et à la disgrâce de Britannicus. Il ménageait l'autorité d'Agrippine. Quand la sienne fut affermie, il se montra tel qu'il était, et se vengea d'une contrainte pénible en se défaisant de tout ce qui l'avait gêné. Il ne connut plus ni frein, ni borne, ni pudeur : c'est que sa dissimulation était commandée et non pas naturelle. Tibère, non moins atroce, mais beaucoup plus politique, fut toujours dissimulé, parce qu'il l'était par caractère. Sa dissimulation faisait partie de sa perversité : elle lui servait à nuire et à opprimer.

[1] *Je lis sur son visage*
Des fiers Domitius l'humeur triste et sauvage.

Le grand-père et le père de Néron se distinguèrent par leur orgueil et leur cruauté, comme on le voit dans Suétone.

Il y avait à Rome deux familles de Domitius ; l'une avait le surnom de *Calvinus*, et l'autre celui d'*Ænobarbus*. Néron était de cette dernière famille ; elle s'était illustrée par sept consulats, deux triomphes, deux censures. *Annales de Tacite.* liv. IV. L. B.

[2] *Il mêle avec l'orgueil qu'il a pris dans leur sang*
La fierté des Nérons qu'il puisa dans mon flanc.

Agrippine était de la famille des Claudiens, qui avaient pris

La fierté des Nérons qu'il puisa dans mon flanc.
Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices.
De Rome, pour un tems, Caïus fut les délices ; *
Mais, sa feinte bonté se tournant en fureur,
Les délices de Rome en devinrent l'horreur.
Que m'importe, après tout, que Néron plus fidèle
D'une longue vertu laisse un jour le modèle ?
Ai-je mis dans sa main le timon de l'état,
Pour le conduire au gré du peuple et du sénat ?
Ah ! que de la patrie il soit, s'il veut, le père :

---

le surnom de Néron, nom qui signifiait, en sabin, *fier* et *courageux.* Aulu-Gelle, liv. XIII, chap. 21 ; Suétone, *Vie de Tibère*, chap. 1. L. B.

* *De Rome, pour un tems, Caïus fut les délices.*

Agrippine, suivant l'usage des Romains dans le discours familier, appelle ici, par le prénom Caïus, celui qui dans l'Histoire est plus connu sous le nom de Caligula.

On sait que dans les commencemens de son règne il montra ou affecta quelque bonté, et qu'il devint ensuite une espèce de monstre, composé d'extravagance et de cruauté, soit qu'un philtre qui lui fut donné par sa femme Césonie eût en effet altéré son cerveau, comme le rapportent quelques historiens, soit qu'un pouvoir qui n'a point de limites déterminées, joint à un esprit faible et à une âme perverse, suffise pour produire une sorte d'aliénation de tête qui fut aussi le caractère de Néron, d'Héliogabale et de quelques autres, et qui est plutôt le dernier terme de la dégradation humaine, qu'elle n'en est l'excuse.

Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mère.*
De quel nom cependant pouvons-nous appeler
L'attentat que le jour vient de nous révéler?
Il sait, car leur amour ne peut être ignorée,
Que de Britannicus Junie est adorée:
Et ce même Néron que la vertu conduit,
Fait enlever Junie au milieu de la nuit!
Que veut-il? Est-ce haine, est-ce amour qui l'inspire?
Cherche-t-il seulement le plaisir de leur nuire?
Ou plutôt n'est-ce point que sa malignité
Punit sur eux l'appui que je leur ai prêté?

---

* *Ah! que de la patrie il soit, s'il veut, le père:*
Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mère.

Ces vers et ceux qui précèdent, montrent Agrippine toute entière, une femme avide de régner à tout prix, celle qui, lorsqu'on lui prédisait que son fils, devenu empereur, la ferait périr, répondit: *Occidat dùm imperet;* ce qui paraît vouloir dire: *Qu'il me tue, pourvu qu'il règne*: mais ce qui voulait dire en effet: *Que je périsse, pourvu que je règne.* Mais remarquez qu'ici le caractère perce à tout moment sans y penser et comme malgré lui, et ne songe jamais à s'annoncer: tout est ambition et politique, et jamais on ne parle ni de politique ni d'ambition.

Racine s'est souvenu que le spectateur est censé dire au personnage: « Agissez et parlez de manière à ce que je voie clairement ce que vous êtes, et ne prenez pas la peine de me le dire. Ne mettez pas au-dessous du tableau: *Je suis un lion;* c'est moi qui dois le reconnaître aux griffes et à la crinière. »

ALBINE.

Vous leur appui, madame ?

AGRIPPINE.

Arrête, chère Albine.
Je sais que j'ai moi seule avancé leur ruine ;
Que du trône, où le sang l'a dû faire monter,
Britannicus par moi s'est vu précipiter.
Par moi seule éloigné de l'hymen d'Octavie,
Le frère de Junie abandonna la vie,
Silanus, sur qui Claude avait jeté les yeux,
Et qui comptait Auguste au rang de ses aïeux.
Néron jouit de tout ; et moi, pour récompense,
Il faut qu'entr'eux et lui je tienne la balance, *

---

* *Il faut qu'entr'eux et lui je tienne la balance.*

Au fond cette politique n'est pas bonne, et c'est même plutôt de l'intrigue que de la politique. Se servir ainsi tour-à-tour de l'un contre l'autre, c'est être trop faible contre tous les deux, et risquer beaucoup des deux côtés. Si la balance penche un moment vers Britannicus, elle a tout à craindre et tout à perdre, car ses services intéressés ne feront sûrement pas oublier le mal qu'elle lui a fait. C'est ce qu'elle-même paraît sentir en plus d'un endroit de la pièce, comme on le verra. Mais dans la situation où elle est, elle n'a rien de mieux à faire et rien de mieux à dire, d'après son caractère donné. Elle veut dominer : il faut qu'elle divise : elle a couronné un méchant et un ingrat ; elle est réduite à le redouter ou à l'intimider sans cesse, et l'on pressent aisément quel doit être le résultat de cette conduite avec un homme tel que Néron. Aussi, comme dans *Androma-*

Afin que, quelque jour, par une même loi,
Britannicus la tienne entre mon fils et moi.

ALBINE.

Quel dessein !

AGRIPPINE.

Je m'assure un port dans la tempête.
Néron m'échappera si ce frein ne l'arrête.

ALBINE.

Mais prendre contre un fils tant de soins superflus ?....

AGRIPPINE.

Je le craindrais bientôt s'il ne me craignait plus.

ALBINE.

Une injuste frayeur vous alarme peut-être.
Mais si Néron pour vous n'est plus ce qu'il doit être,
Du moins son changement ne vient pas jusqu'à nous,
Et ce sont des secrets entre César et vous.
Quelques titres nouveaux que Rome lui défère,
Néron n'en reçoit point qu'il ne donne à sa mère.
Sa prodigue amitié ne se réserve rien :
Votre nom est dans Rome aussi saint que le sien; [1]

---

que l'auteur a fait voir où conduisaient les faiblesses et les égaremens de l'amour, il fera voir dans *Britannicus* où mènent les fureurs de l'orgueil et de l'ambition.

[1] *Votre nom est dans Rome aussi saint que le sien.*

C'est ce que Burrhus va bientôt dire à Agrippine:

A peine parle-t-on de la triste Octavie.
Auguste votre aïeul honora moins Livie :
Néron, devant sa mère, a permis le premier
Qu'on portât des faisceaux couronnés de laurier.
Quels effets voulez-vous de sa reconnaissance ?

AGRIPPINE.

Un peu moins de respect, et plus de confiance.
Tous ces présens, Albine, irritent mon dépit :
Je vois mes honneurs croître, et tomber mon crédit.
Non, non, le tems n'est plus que Néron, jeune encore,**
Me renvoyait les vœux d'une cour qui l'adore ;
Lorsqu'il se reposait sur moi de tout l'état ;
Que mon ordre au palais assemblait le sénat ;
Et que, derrière un voile, invisible et présente,

« Ainsi que par César, on jure par sa mère. » L. B. *

* Et l'expression de ces deux vers est parfaitement conforme aux mœurs. On jurait *par la tête, par le salut* de César, et jurer ainsi par tout autre eût été un crime de lèze-majesté. C'était donc une grande preuve de la déférence de Néron, que d'avoir permis qu'on rendit cet honneur à sa mère comme à lui.

** *Non, non, le tems n'est plus que Néron, jeune encore,* etc.

Le tems n'est plus que, etc. ne saurait se construire par la grammaire générale : c'est un véritable gallicisme, c'est-à-dire, un tour de phrase particulier à la langue française, et qu'il est bon de conserver surtout en vers, la particule *où*, qui est régulière dans cette phrase, n'étant pas toujours favorable à l'oreille.

J'étais de ce grand corps l'âme toute-puissante.
Des volontés de Rome alors mal assuré,
Néron de sa grandeur n'était point enivré.
Ce jour, ce triste jour frappe encor ma mémoire,
Où Néron fut lui-même ébloui de sa gloire,
Quand les ambassadeurs de tant de rois divers
Vinrent le reconnaître au nom de l'univers.
Sur son trône avec lui j'allais prendre ma place.
J'ignore quel conseil prépara ma disgrâce; *
Quoi qu'il en soit, Néron, d'aussi loin qu'il me vit,
Laissa sur son visage éclater son dépit.
Mon cœur même en conçut un malheureux augure.
L'ingrat, d'un faux respect colorant son injure,
Se leva par avance, et courant m'embrasser,
Il m'écarta du trône où je m'allais placer.
Depuis ce coup fatal, le pouvoir d'Agrippine
Vers sa chute à grands pas chaque jour s'achemine. **

---

* *J'ignore quel conseil prépara ma disgrâce.*

Ce fut celui de Sénèque, qui comprit fort à propos qu'il était également contraire aux bienséances des mœurs romaines et à la majesté de l'empire, qu'une femme parût sur le siége impérial devant des ambassadeurs. C'étaient ceux d'Arménie, et le poëte, qui ne se sert de l'histoire qu'à l'avantage de la poësie, a pris cette occasion d'enrichir l'une sans défigurer l'autre, et a réuni dans une même audience *les ambassadeurs de tant de rois*, pour crayonner en passant un des traits de la grandeur romaine.

** *Vers sa chute à grands pas chaque jour s'achemine.*

Je ne sais si ce mot, *s'acheminer*, présente, comme le dit

L'ombre seule m'en reste, et l'on n'implore plus
Que le nom de Sénèque et l'appui de Burrhus.

Louis Racine, l'*idée d'un homme qui s'avance lentement. S'acheminer* signifie proprement *prendre le chemin*, *suivre le chemin*. Je doute encore plus que la pensée de l'auteur fût double, et qu'il ait voulu que le crédit d'Agrippine *s'acheminât aux yeux de Néron*, et *s'avançât à grands pas aux yeux* d'Agrippine *elle-même*. Cela est bien subtil pour le grand Racine ; et tout ce que je pourrais faire, ce serait de l'en croire si lui-même me l'avait dit. Mais comme son fils ne nous parle pas de cette révélation, j'aime mieux voir ici tout simplement une imitation d'un fort beau vers de Corneille, qui, dans *Nicomède*, dit en parlant de Rome :

Sa sagesse profonde
S'achemine à grands pas vers l'empire du monde.

L'expression est heureuse en ce que *s'acheminer*, qui n'est pas du style noble, est relevé par cette opposition *à grands pas*, et que le tout ensemble forme une image à la fois naturelle et grande quand il s'agit de l'*empire du monde*. Il était permis à Racine, qui créait tant d'expressions, d'en emprunter quelquefois ; mais j'avoue que, quoique celles-ci soient bien placées, elles perdent beaucoup en rappelant l'original. *S'achemine* seul à la fin du vers ne me paraît pas d'un aussi bon effet qu'au commencement et avec *à grands pas*. Dans Corneille le vers marche avec Rome : le but où l'on marche n'est qu'à la fin du vers : ce doit être l'effet de la phrase, et ici l'inversion le détruit. Le vers de Racine dit bien ce qu'il doit dire : celui de Corneille rend sensible une grande idée par la figure et par le nombre. Mais quand Racine, un moment après, dit en parlant de Néron,

Sa réponse est dictée, et même son silence,

ALBINE.

Ah ! si de ce soupçon votre âme est prévenue,
Pourquoi nourrissez-vous le venin qui vous tue ?
Allez avec César vous éclaircir du moins. [1]

AGRIPPINE.

César ne me voit plus, Albine, sans témoins :
En public, à mon heure, on me donne audience.
Sa réponse est dictée, et même son silence.
Je vois deux surveillans, ses maîtres et les miens,
Présider l'un ou l'autre à tous nos entretiens.
Mais je le poursuivrai d'autant plus qu'il m'évite :
De son désordre, Albine, il faut que je profite.
J'entends du bruit ; on ouvre. Allons subitement *
Lui demander raison de cet enlèvement ;

(dicter un silence !) il ne prend rien à personne, pas même à Tacite : il peint, comme lui, par des expressions que le génie seul sait rapprocher.

[1] *Allez avec César vous éclaircir du moins.*

VARIANTE.

« Daignez avec César vous éclaircir du moins. » L. B.

* *Allons subitement.....*

Subitement dit-il ici la même chose que *sur-le-champ ? Subitement* exprime toujours quelque chose d'imprévu, et la démarche d'Agrippine, à laquelle Néron s'attend à coup-sûr, comme on va le voir, peut-elle être ou paraître subite et inopinée ? C'est une petite imperfection, la seule de cette scène.

Surprenons, s'il se peut, les secrets de son ame.
Mais quoi ! déjà Burrhus sort de chez lui !

SCÈNE II.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

BURRHUS.

Madame,
Au nom de l'empereur, j'allais vous informer
D'un ordre qui d'abord a pu vous alarmer,
Mais qui n'est que l'effet d'une sage conduite,
Dont César a voulu que vous soyez instruite.*

AGRIPPINE.

Puisqu'il le veut, entrons : il m'en instruira mieux.

---

* *Dont César a voulu que vous soyez instruite.*

A voulu que vous soyez n'est point une dérogation à la loi générale, qui veut qu'après le *que conjonctif* précédé d'un prétérit, le verbe régi par *que* soit aussi à un tems prétérit. L'exception est régulière dans le cas où il s'agit d'une action présente : alors le présent est admis comme le prétérit, et quelquefois même est préférable. Le sens est donc : *César a voulu que vous soyez instruite au moment où je vous parle.* On dirait de même, par exemple, en arrivant chez quelqu'un vers qui l'on serait envoyé : *le magistrat a voulu que je me présente chez vous : les circonstances ont exigé que je vous fasse cette confidence.* Observez seulement que cette distinction n'a pas lieu après le passé défini. On ne dirait en aucun cas : *Il fallut que je fasse ; il voulut que je vienne*, etc.

BURRHUS.

César pour quelque tems s'est soustrait à nos yeux.
Déjà, par une porte au public moins connue,
L'un et l'autre consul vous avaient prévenue,
Madame. Mais souffrez que je retourne exprès.....

AGRIPPINE.

Non, je ne trouble point ses augustes secrets.
Cependant voulez-vous qu'avec moins de contrainte
L'un et l'autre une fois nous nous parlions sans feinte?

BURRHUS.

Burrhus pour le mensonge eut toujours trop d'horreur.*

AGRIPPINE.

Prétendez-vous longtems me cacher l'empereur?
Ne le verrai-je plus qu'à titre d'importune?
Ai-je donc élevé si haut votre fortune,
Pour mettre une barrière entre mon fils et moi?
Ne l'osez-vous laisser un moment sur sa foi?
Entre Sénèque et vous, disputez-vous la gloire **

---

* *Burrhus pour le mensonge eut toujours trop d'horreur.*

Si la phrase était absolue, l'expression ne serait pas juste; car on ne peut jamais avoir trop *d'horreur pour le mensonge*. La phrase est elliptique, et l'ellipse se rapporte à ce qui précède: *Voulez-vous que nous parlions sans feinte? — Je hais trop le mensonge* pour rien feindre.

** *Entre Sénèque et vous, disputez-vous la gloire*
A qui m'effacera plutôt de sa mémoire?

Cette construction est remarquable. La grammaire deman-

A qui m'effacera plutôt de sa mémoire?
Vous l'ai-je confié pour en faire un ingrat?
Pour être, sous son nom, les maîtres de l'état?
Certes, plus je médite, et moins je me figure
Que vous m'osiez compter pour votre créature; *
Vous dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition
Dans les honneurs obscurs de quelque légion; **

---

derait: *Disputez-vous à qui m'effacera..... La gloire* est de trop pour la règle, ou bien il faudrait *la gloire de m'effacer.* Mais comme la phrase est suspendue par l'intervalle d'un vers à l'autre, le poëte a trouvé moyen de mettre une idée de plus à la faveur d'une espèce d'ellipse qu'il laisse remplir à l'imagination. *Disputez-vous la gloire*, en disputant *à qui.....* et la clarté et la plénitude du sens font oublier l'irrégularité. Mais on ne saurait trop redire que ces sortes de hardiesses ne doivent être risquées que par le talent assez sûr de lui-même pour juger ce qu'on peut hasarder contre la grammaire en la faisant oublier, c'est-à-dire, sans blesser l'oreille et la raison, qui ne manquent jamais de réclamer la règle dès que l'irrégularité se fait sentir. L'art de Racine consiste à la dérober, et cet art n'appartient qu'au génie.

* *Que vous m'osiez compter pour votre créature.*

Créature était le mot propre et nécessaire, l'expression de la chose; mais il fallait qu'il fût aussi bien placé qu'il l'est ici, pour que la poësie pût le dérober à l'histoire.

** *Vous dont j'ai pu laisser vieillir l'ambition*
Dans les honneurs obscurs de quelque légion.

Dans cette suite d'expressions remarquables par leur nou-

Et moi, qui sur le trône ai suivi mes ancêtres,
Moi, fille, femme, sœur et mère de vos maîtres.[1]
Que prétendez-vous donc? Pensez-vous que ma voix
Ait fait un empereur pour m'en imposer trois?
Néron n'est plus enfant. N'est-il pas tems qu'il règne?
Jusqu'à quand voulez-vous que l'empereur vous craigne?
Ne saurait-il rien voir qu'il n'emprunte vos yeux?
Pour se conduire enfin n'a-t-il pas ses aïeux?
Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère;
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon père.
Parmi tant de héros je n'ose me placer;
Mais il est des vertus que je lui puis tracer;
Je puis l'instruire, au moins, combien sa confidence
Entre un sujet et lui doit laisser de distance.

BURRHUS.

Je ne m'étais chargé, dans cette occasion,

---

veauté, l'élégance est si frappante, qu'elle cache pour ainsi dire la force, et c'est ce qui fait que d'ordinaire on ne croit pas le style de Racine aussi fort qu'il l'est réellement.

[1] *Moi, fille, femme, sœur et mère de vos maîtres.*

Agrippine, fille de Germanicus associé à l'empire, sœur de Caligula, femme de Claude et mère de Néron, *est jusqu'à présent le seul exemple d'une femme qui ait été fille, sœur, épouse et mère d'un empereur.* Tacite, *Annal.* liv. XII.

On trouve ce vers de Racine imité, dans la comédie du *Procureur arbitre*, d'une manière assez plaisante :

Moi, fille, femme, mère et sœur de procureur. L. B.

Que d'excuser César d'une seule action.
Mais puisque, sans vouloir que je le justifie,
Vous me rendez garant du reste de sa vie,
Je répondrai, madame, avec la liberté
D'un soldat qui sait mal farder la vérité.
Vous m'avez de César confié la jeunesse;
Je l'avoue, et je dois m'en souvenir sans cesse.
Mais vous avais-je fait serment de le trahir,
D'en faire un empereur qui ne sût qu'obéir?
Non. Ce n'est plus à vous qu'il faut que j'en réponde;
Ce n'est plus votre fils, c'est le maître du monde.
J'en dois compte, madame, à l'empire romain,
Qui croit voir son salut ou sa perte en ma main.
Ah! si dans l'ignorance il le fallait instruire, *

---

* *Ah! si dans l'ignorance il le fallait instruire.....*

Et plus bas, *vieillir dans une enfance!* Ce sont-là les vrais modèles de ces *alliances de mots* dont l'ignorance a fait tant de bruit dans nos jours, comme d'une découverte, quoique l'expression même, citée en lettres italiques dans Louis Racine, il y a cinquante ans, fût du siècle de son père. Que de sottises on a débitées à ce sujet! Que de sottises on a prétendu justifier par ce mot! On n'a pas voulu voir que la beauté de ces expressions, qui semblent s'éloigner l'une de l'autre, consiste dans la justesse des idées qui les rapprochent: autrement ce ne serait qu'un galimathias. *Instruire dans l'ignorance* est ici parfaitement juste. Pourquoi? C'est qu'en effet, lorsqu'on n'élève un prince que pour régner sous son nom, on lui apprend surtout à ignorer tout ce qu'il doit savoir, à négliger tout ce qu'il doit faire. On

N'avait-on que Sénèque et moi pour le séduire?
Pourquoi de sa conduite éloigner les flatteurs?
Fallait-il dans l'exil chercher des corrupteurs?
La cour de Claudius, en esclaves fertile,
Pour deux que l'on cherchait en eût présenté mille,
Qui tous auraient brigué l'honneur de l'avilir;
Dans une longue enfance ils l'auraient fait vieillir.
De quoi vous plaignez-vous, madame? On vous révère:
Ainsi que par César, on jure par sa mère.
L'empereur, il est vrai, ne vient plus chaque jour
Mettre à vos pieds l'empire et grossir votre cour.
Mais le doit-il, madame? et sa reconnaissance
Ne peut-elle éclater que dans sa dépendance?
Toujours humble, toujours le timide Néron
N'ose-t-il être Auguste et César que de nom?
Vous le dirai-je enfin? Rome le justifie.

---

lui donne véritablement des *leçons d'ignorance;* mais pour s'exprimer ainsi, il faut saisir les idées dans tous leurs rapports et dans toute leur étendue : c'est le mérite des écrivains originaux, de Tacite, de Racine, de Bossuet, de Montesquieu, etc. C'est la force de leurs conceptions qui a fait leur style, et c'est ce dont ne se doutent pas ceux qui s'imaginent qu'il ne s'agit que d'accoupler des mots discordans ou vides de sens, ou à contre-sens. Il en est de même de *vieillir dans une longue enfance*, de *l'honneur de l'avilir.* C'est au lecteur intelligent à suppléer ce que ces phrases sous-entendent, et à saisir la vérité de ce qui est sous-entendu.

Rome, à trois affranchis si longtems asservie, [1]
A peine respirant du joug qu'elle a porté,
Du règne de Néron compte sa liberté. *
Que dis-je? la vertu semble même renaître.
Tout l'empire n'est plus la dépouille d'un maître; **

---

[1] *Rome, à trois affranchis si long-tems asservie.*

Ces affranchis étaient Pallas, Callistus et Narcisse, qui eurent sous Claude le plus grand crédit. L. B.

* *Du règne de Néron compte sa liberté.*

Proprement on ne peut appliquer ce mot *compter* qu'à ce qui offre une idée de nombre; aussi cette idée est-elle ici elliptiquement renfermée. On sent que Burrhus veut dire que *Rome compte les jours de sa liberté, du règne de Néron.* La poësie seule permet ces sortes d'ellipses. La prose, qui n'est pas obligée d'aller si vîte, et qui a son genre de précision, risquerait de se dénaturer et de tomber bientôt dans l'obscurité si elle se permettait de dire, par exemple : *Je compte mon bonheur du jour de mon mariage.*

** *Tout l'empire n'est plus la dépouille d'un maître.*

Tout l'empire n'est plus une dépouille enlevée par un maître : Voilà ce que le poëte veut dire. Le dit-il? *La proie d'un maître* serait clair et juste. J'oserais affirmer que *la dépouille* n'est ici ni l'un ni l'autre. *La dépouille de.....* n'a jamais signifié, ne peut jamais signifier que *la dépouille prise* à quelqu'un, *prise sur quelque chose*, *la dépouille des ennemis*, *la dépouille d'un pays*, *la dépouille d'un temple*, etc. Donner à cette phrase un sens tout contraire, ce n'est pas enrichir la langue, c'est la dénaturer. Plus cette espèce de faute est rare dans Racine, moins il est permis de la dissimuler. Ce vers devait être changé ou supprimé.

Le peuple au champ de Mars nomme ses magistrats ;
César nomme les chefs sur la foi des soldats ;
Thraséas au sénat, Corbulon dans l'armée,
Sont encore innocens malgré leur renommée ;
Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs, [1]
Ne sont plus habités que par leurs délateurs.
Qu'importe que César continue à nous croire,
Pourvu que nos conseils ne tendent qu'à sa gloire ;
Pourvu que, dans le cours d'un règne florissant,
Rome soit toujours libre, et César tout-puissant ?
Mais, madame, Néron suffit pour se conduire. *

Racine le fils, qui a d'autant plus de tort de vouloir tout justifier, que son père en a plus rarement besoin, s'exprime sur ce vers de façon à en faire la critique sans s'en douter : « Un » étranger qui cherchera *dépouille* dans un dictionnaire, pour» ra-t-il jamais comprendre tout ce qu'à cet endroit fait enten» dre ce mot ? » Non sans doute, et c'est pour cela que ce vers est vicieux ; car il ne s'agit pas ici de finesses de langage qu'un étranger peut ne pas sentir ; il s'agit du sens propre d'un mot qui doit être le même pour tout le monde.

[1] *Les déserts, autrefois peuplés de sénateurs,*
Ne sont plus habités que par leurs délateurs.

Ces deux vers sont une traduction du passage suivant du panégyrique de Trajan : *Insulas quas modo senatorum, jam delatorum turba compleverat.* L. B.

* *Mais, madame, Néron suffit pour se conduire.*

Expression élégante, parce qu'elle n'appartient qu'à la poésie.

J'obéis, sans prétendre à l'honneur de l'instruire ;
Sur ses aïeux, sans doute, il n'a qu'à se régler;
Pour bien faire, Néron n'a qu'à se ressembler.
Heureux si ses vertus l'une à l'autre enchaînées
Ramènent tous les ans ses premières années!

AGRIPPINE.

Ainsi, sur l'avenir n'osant vous assurer,
Vous croyez que sans vous Néron va s'égarer.
Mais vous qui, jusqu'ici content de votre ouvrage,
Venez de ses vertus nous rendre témoignage,
Expliquez-nous pourquoi, devenu ravisseur,
Néron de Silanus fait enlever la sœur?
Ne tient-il qu'à marquer de cette ignominie
Le sang de mes aïeux qui brille dans Junie?
De quoi l'accuse-t-il? et par quel attentat
Devient-elle en un jour criminelle d'état;
Elle qui, sans orgueil jusqu'alors élevée,
N'aurait point vu Néron, s'il ne l'eût enlevée,
Et qui même aurait mis au rang de ses bienfaits
L'heureuse liberté de ne le voir jamais?

En prose on dirait: *Néron en sait assez pour se conduire; Néron est en état de se conduire par lui-même.* En prose, *suffit*, en parlant des personnes, ne s'emploie guères dans un sens réfléchi. On dirait bien : *Un médecin suffit pour guérir un malade*, mais non pas *un médecin suffit pour se guérir.* Ce sont ces nuances qui distinguent la poësie de la prose.

BURRHUS.

Je sais que d'aucun crime elle n'est soupçonnée.
Mais jusqu'ici César ne l'a point condamnée,
Madame. Aucun objet ne blesse ici ses yeux;
Elle est dans un palais tout plein de ses aïeux.
Vous savez que les droits qu'elle porte avec elle
Peuvent de son époux faire un prince rebelle;
Que le sang de César ne se doit allier
Qu'à ceux à qui César le veut bien confier;
Et vous-même avoûrez qu'il ne seroit pas juste
Qu'on disposât sans lui de la nièce d'Auguste. [1]

AGRIPPINE.

Je vous entends : Néron m'apprend par votre voix
Qu'en vain Britannicus s'assure sur mon choix.
En vain, pour détourner ses yeux de sa misère,
J'ai flatté son amour d'un hymen qu'il espère :
A ma confusion, Néron veut faire voir
Qu'Agrippine promet par-delà son pouvoir.
Rome de ma faveur est trop préoccupée;

---

[1] *Et vous-même avoûrez qu'il ne serait pas juste*
Qu'on disposât sans lui de la nièce d'Auguste.

Nièce est ici poëtiquement pour arrière-petite-fille ; car Junie ne pouvait appartenir de plus près à Auguste qu'Agrippine, mère de Néron, qui n'était que la fille d'une petite fille d'Auguste. Tacite dit expressément que Silanus, frère de Junie, était arrière-petit-fils d'Auguste : *Divi Augusti ab-nepos.* Annal. liv. XI. L. B.

Il veut, par cet affront, qu'elle soit détrompée,
Et que tout l'univers apprenne avec terreur
A ne confondre plus mon fils et l'empereur.
Il le peut. Toutefois j'ose encore lui dire
Qu'il doit, avant ce coup, affermir son empire;
Et qu'en me réduisant à la nécessité
D'éprouver contre lui ma faible autorité,
Il expose la sienne, et que, dans la balance,
Mon nom peut-être aura plus de poids qu'il ne pense.

BURRHUS.

Quoi, madame! toujours soupçonner son respect!
Ne peut-il faire un pas qui ne vous soit suspect?
L'empereur vous croit-il du parti de Junie?
Avec Britannicus vous croit-il réunie?
Quoi! de vos ennemis devenez-vous l'appui,
Pour trouver un prétexte à vous plaindre de lui?
Sur le moindre discours qu'on pourra vous redire,
Serez-vous toujours prête à partager l'empire?
Vous craindrez-vous sans cesse, et vos embrassemens
Ne se passeront-ils qu'en éclaircissemens? *

---

* *Vous craindrez-vous sans cesse, et vos embrassemens*
Ne se passeront-ils qu'en éclaircissemens?

Comme on peut très bien *se craindre* soi-même, c'est la force du sens qui autorise à sous-entendre ces mots qu'il faudrait énoncer en prose : *Vous craindrez-vous sans cesse l'un l'autre?* Mais des *embrassemens* qui *ne se passent qu'en éclaircissemens* sont de la manière de Tacite et de Racine. *Eclaircis-*

Ah ! quittez d'un censeur la triste diligence ; *
D'une mère facile affectez l'indulgence ;
Souffrez quelques froideurs sans les faire éclater ;
Et n'avertissez point la cour de vous quitter. **

AGRIPPINE.

Et qui s'honorerait de l'appui d'Agrippine, [1]

---

sement est par lui-même peu fait pour les vers ; c'est la place où il est qui en fait le mérite. Voltaire a su l'employer aussi de manière à le relever ; c'est quand Orosmane dit :

Les éclaircissemens sont indignes de moi.

Dans ces deux exemples, c'est le sens qui ennoblit l'expression.

* *Ah ! quittez d'un censeur la triste diligence.*

Cette expression est ici plus latine que française. *Diligence* en français signifie promptitude, activité. En latin il signifie proprement exactitude d'attention et de soin. *Litteras tuas legi diligenter. — J'ai lu vos lettres avec soin, avec attention. La diligence d'un censeur* est donc prise ici pour l'attention à reprendre, et je crois qu'à la faveur de l'étymologie, cet exemple peut être suivi et donner à notre poësie un terme de plus.

** *Et n'avertissez point la cour de vous quitter.*

Ce mot d'*avertir* est ici bien ingénieusement détourné de son acception ordinaire. Burrhus ne parle pas ici en courtisan, mais en homme qui connaît bien la cour.

[1] *Et qui s'honorerait de l'appui d'Agrippine,*
Lorsque Néron lui-même annonce ma ruine ?

On lit ainsi le second vers dans quelques éditions :

Lorsque Néron lui-même annonce ma ruine ;
Lorsque de sa présence il semble me bannir ;
Quand Burrhus à sa porte ose me retenir ?

BURRHUS.

Madame, je vois bien qu'il est tems de me taire,
Et que ma liberté commence à vous déplaire.
La douleur est injuste ; et toutes les raisons
Qui ne la flattent point, aigrissent ses soupçons.
Voici Britannicus. Je lui cède ma place.
Je vous laisse écouter et plaindre sa disgrace,
Et peut-être, madame, en accuser les soins
De ceux que l'empereur a consultés le moins.

SCÈNE III.

AGRIPPINE, BRITANNICUS, NARCISSE, ALBINE.

AGRIPPINE.

Ah ! prince, où courez-vous ? Quelle ardeur inquiète
Parmi vos ennemis en aveugle vous jette ?
Que venez-vous chercher ?

« Lorsque Néron lui-même annonce sa ruine. » L. B. *

* L'auteur a très-bien fait de substituer *ma ruine*. *Néron lui-même annonce sa ruine* formait un contre-sens, parce que *sa* se rapportait nécessairement par la construction, au dernier nominatif.

BRITANNICUS.

Ce que je cherche? Ah! dieux!
Tout ce que j'ai perdu, madame, est en ces lieux.
De mille affreux soldats Junie environnée
S'est vue en ce palais indignement traînée.
Hélas! de quelle horreur ses timides esprits
A ce nouveau spectacle auront été surpris!
Enfin on me l'enlève. Une loi trop sévère
Va séparer deux cœurs qu'assemblait leur misère:
Sans doute on ne veut pas que, mêlant nos douleurs,
Nous nous aidions l'un l'autre à porter nos malheurs.

AGRIPPINE.

Il suffit. Comme vous je ressens vos injures; *
Mes plaintes ont déjà précédé vos murmures;
Mais je ne prétends pas qu'un impuissant courroux

---

* *Il suffit. Comme vous je ressens vos injures.*

Injure est ici dans le sens de *tort fait* ou *reçu*, d'*outrage en action*, et alors *mon injure*, *son injure*, *ton injure*, etc. ne s'entendent jamais que passivement, pour *l'injure que l'on m'a faite*, *qu'on lui a faite*, *qu'on t'a faite*: c'est l'*injuria* des Latins, qui n'a pas d'autre acception chez eux, que celle d'*injustice*, de *violation de droits* (du mot *jus*, *juris*). Dans notre langue il signifie aussi *paroles offensantes*, et alors il ne se prend jamais qu'activement avec le pronom:

Souffrirai-je à la fois ta gloire et tes injures!
Iphigénie.

Ici *injures* veut dire *les injures que tu m'as dites.*

Dégage ma parole et m'acquitte envers vous.
Je ne m'explique point. Si vous voulez m'entendre,
Suivez-moi chez Pallas où je vais vous attendre. *

---

* *Suivez-moi chez Pallas où je vais vous attendre.*

Comme ces mots *chez Pallas* équivalent à *la maison de Pallas*, la particule de lieu *où* ne serait point ici répréhensible, même en prose ; au lieu qu'il y a une véritable faute dans ces vers, où rien ne rappelle l'idée de lieu :

Le véritable Amphitrion
Est l'Amphitrion *où* l'on dîne.

Mais ces vers, qui sont devenus une espèce de proverbe, sont d'une tournure si naturelle, qu'elle semble indispensable, et c'est ici que l'impossibilité de dire aussi bien ce qu'il fallait dire, fait disparaître la faute, ou plutôt fait de la faute un mérite.

Pallas avait été un des amans d'Agrippine : cette femme, pour qui les passions et les charmes de son sexe n'étaient qu'un moyen de domination, s'était abandonnée à cet affranchi, l'un de ceux qui gouvernaient Claude. Si Racine ne l'a pas fait paraître dans sa pièce, ce n'est pas, comme dit le commentateur, que ce personnage eût rendu *Agrippine méprisable* ; c'est que, n'ayant plus de crédit, il ne pouvait être qu'un intrigant subalterne, et un simple agent de la politique d'Agrippine. C'était assez d'un affranchi dans cette pièce, et celui-ci, écouté et employé par Néron, travaille pour lui-même, et peut retrouver près de Néron, le pouvoir qu'il avait près de Claude. Les convenances sont observées.

SCÈNE IV.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

La croirai-je, Narcisse?* et dois-je, sur sa foi,

---

* *La croirai-je, Narcisse?....*

Le commentateur rappelait ici, dans une longue note, le reproche que quelques critiques ont fait à Racine, d'avoir choisi pour confident de Britannicus, ce même Narcisse qui fut, selon Tacite, un des principaux auteurs de la mort de Messaline, mère de ce jeune prince. Des raisons solides justifient entièrement Racine. D'abord le poëte est le maître, surtout dans les faits de l'avant-scène, de ne pas se conformer exactement à l'histoire quand il s'agit d'un personnage subalterne, peu connu de la plupart des spectateurs : de plus, Britannicus était enfant quand on fit périr Messaline, et lorsqu'il fut en âge de raison, il put savoir que la mort de ce monstre de perversité et d'impudicité fut une juste punition applaudie de tout l'empire, et que Messaline, ayant eu l'incroyable audace de se marier publiquement du vivant de Claude, allait jusqu'à menacer la vie de l'imbécille époux qu'elle déshonorait. Si Narcisse eut part à sa punition, c'était peut-être la seule bonne action qu'il eût faite, et la mémoire de Claude avait autant de droits sur Britannicus, que celle de Messaline. Il pouvait même ignorer les ressorts secrets de ces révolutions rapides qui se passaient dans l'intérieur du palais. Agrippine avait écarté tout ce qui avait du crédit sous Claude: il était tout simple que Britannicus ne repoussât pas les soins d'un affranchi que son

La prendre pour arbitre entre son fils et moi?
Qu'en dis-tu? N'est-ce point cette même Agrippine
Que mon père épousa jadis pour ma ruine,
Et qui, si je t'en crois, a de ses derniers jours,
Trop lents pour ses desseins, précipité le cours?

NARCISSE.

N'importe : elle se sent comme vous outragée;
A vous donner Junie elle s'est engagée :
Unissez vos chagrins, liez vos intérêts.
Ce palais retentit en vain de vos regrets :
Tandis qu'on vous verra, d'une voix suppliante, [1]

---

père lui avait recommandé, le seul qui eût paru *lui rester fidèle*, dont il reconnaît lui-même avoir reçu des services, et qu'enfin il doit croire dans la disgrâce, et par conséquent disposé à entrer dans les intérêts de son jeune maître dépossédé. Si Narcisse a eu l'adresse de s'insinuer secrètement dans la confidence de Néron, et si Néron se fait un plaisir de corrompre un des domestiques de Britannicus, tous deux en cela soutiennent leur caractère, tous deux font leur rôle, l'un de tyran, l'autre d'esclave; et tous les motifs que je viens d'expliquer sont énoncés dans la pièce même, suivant l'usage de Racine, qui conduit et dialogue ses pièces de façon à répondre d'avance à toutes les objections.

[1] *Tandis qu'on vous verra, d'une voix suppliante.*
On lisait d'abord :
« Tant que l'on vous verra, d'une voix suppliante. »
L. B.*

* *Tant que* valait mieux que *tandis que:* celui-ci veut dire

Semer ici la plainte et non pas l'épouvante,
Que vos ressentimens se perdront en discours,
Il n'en faut point douter, vous vous plaindrez toujours.

BRITANNICUS.

Ah! Narcisse, tu sais si de la servitude
Je prétends faire encore une longue habitude;
Tu sais si pour jamais, de ma chute étonné,
Je renonce à l'empire où j'étais destiné.[1]
Mais je suis seul encor : les amis de mon père[2]
Sont autant d'inconnus que glace ma misère;
Et ma jeunesse même écarte loin de moi
Tous ceux qui dans le cœur me réservent leur foi.

---

pendant le tems que; l'autre *aussi long-tems que*, et ce dernier est la pensée de l'auteur. Peut-être l'a-t-il cru alors moins poëtique. L'usage l'a rendu depuis aussi commun en poësie qu'en prose.

[1] *Je renonce à l'empire où j'étais destiné.*

VARIANTE.

« Je renonce aux grandeurs où j'étais destiné. » L. B.

[2] *Les amis de mon père*
Sont autant d'inconnus que glace ma misère;
Et ma jeunesse même écarte loin de moi, etc.

On trouve dans quelques éditions :

« Les amis de mon père
» Sont autant d'inconnus qu'écarte ma misère;
» Et ma jeunesse même éloigne loin de moi, etc. » L. B.

Pour moi, depuis un an qu'un peu d'expérience
M'a donné de mon sort la triste connaissance,
Que vois-je autour de moi, que des amis vendus
Qui sont de tous mes pas les témoins assidus,
Qui, choisis par Néron pour ce commerce infâme,
Trafiquent avec lui des secrets de mon ame? [1]
Quoi qu'il en soit, Narcisse, on me vend tous les jours;
Il prévoit mes desseins, il entend mes discours;
Comme toi, dans mon cœur il sait ce qui se passe.
Que t'en semble, Narcisse?

NARCISSE.

Ah! quelle ame assez basse...
C'est à vous de choisir des confidens discrets,
Seigneur, et de ne pas prodiguer vos secrets.

BRITANNICUS.

Narcisse, tu dis vrai; mais cette défiance *

---

[1] *Trafiquent avec lui des secrets de mon ame.*

Ce vers est très-beau pour l'expression; c'est d'ailleurs le portrait de Narcisse, que Britannicus fait sans le savoir. L. B.

* *Mais cette défiance*
Est toujours d'un grand cœur la dernière science.

Cette maxime, qui est ici un sentiment, parce qu'elle est l'expression simple et naïve du cœur de Britannicus, répand de l'intérêt sur le caractère qu'il a dans la pièce, et qui est celui de son âge : on sait d'ailleurs qu'elle est du nombre de celles qui sont devenues les proverbes des honnêtes gens.

Est toujours d'un grand cœur la dernière science;
On le trompe long-tems. Mais enfin je te croi,
Ou plutôt je fais vœu de ne croire que toi.
Mon père, il m'en souvient, m'assura de ton zèle :
Seul de ses affranchis tu m'es toujours fidèle;
Tes yeux, sur ma conduite incessamment ouverts,
M'ont sauvé jusqu'ici de mille écueils couverts.
Va donc voir si le bruit de ce nouvel orage
Aura de nos amis excité le courage.
Examine leurs yeux, observe leurs discours;
Vois si j'en puis attendre un fidèle secours.
Surtout, dans ce palais, remarque avec adresse
Avec quel soin Néron fait garder la princesse :
Sache si du péril ses beaux yeux sont remis, *
Et si son entretien m'est encore permis.
Cependant de Néron je vais trouver la mère
Chez Pallas, comme toi l'affranchi de mon père :
Je vais la voir, l'aigrir, la suivre, et, s'il se peut,

---

* *Sache si du péril ses beaux yeux sont remis.*

Les yeux et *les beaux yeux* revenaient beaucoup trop souvent dans *Andromaque* : c'étaient de ces expressions parasites que ne permet pas le style soutenu et soigné. *Les beaux yeux* particulièrement ne doivent guères entrer dans une tragédie : c'est un mot que la galanterie a rendu si trivial, qu'elle l'a presqu'enlevé à l'amour. On peut le passer à l'extrême jeunesse de Britannicus, et désormais on le verra très-rarement dans les pièces de Racine.

M'engager sous son nom plus loin qu'elle ne veut. *

---

* *Et, s'il se peut,*
M'engager sous son nom plus loin qu'elle ne veut.

Le commentateur trouve cette politique trop *fine* pour le caractère de Britannicus, qui est *la candeur et la franchise*. Mais *la candeur et la franchise* ne doivent point aller jusqu'à l'absence totale des vues les plus communes. Britannicus a déjà fait voir qu'il en sait assez pour ne pas croire qu'Agrippine le serve par intérêt pour lui. Il lui est bien permis de travailler pour lui-même : il ne convenait pas qu'il parût dénué de tous moyens personnels, et l'on verra au troisième acte qu'il les a employés de manière à pouvoir alarmer Agrippine elle-même. C'est ce que le poëte a su préparer, comme il le devait, par ces vers qui terminent le premier acte assez heureusement, puisqu'ils ajoutent à l'attente du spectateur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

NÉRON, BURRHUS, NARCISSE, GARDES.

NÉRON.

N'en doutez point, Burrhus ; malgré ses injustices,
C'est ma mère, et je veux ignorer ses caprices.
Mais je ne prétends plus ignorer ni souffrir
Le ministre insolent qui les ose nourrir. *
Pallas de ses conseils empoisonne ma mère ;

---

* *Le ministre insolent qui les ose nourrir.*

Ce *ministre insolent* n'en était pas moins un de ceux qui avaient le plus contribué à porter Néron à l'empire. Il est vrai que ses services lui avaient inspiré un orgueil intraitable †, fort au-delà de ce qu'en pouvait avoir un affranchi, et de ce que Néron pouvait en supporter. Mais eût-il eu plus de retenue, Néron ne s'en fût pas moins dégoûté, comme de tous ceux qui l'avaient servi. C'était assez pour être coupable aux yeux d'un mauvais prince, élevé par de mauvaises voies : la tyrannie ne pardonne pas plus à ses instrumens qu'à ses ennemis, et c'est pour ceux-ci une consolation et une vengeance qui ne leur a jamais manqué.

† *Pallas, tristi arrogantiâ, modum liberti egressus, tædium sui moverat.*

Il séduit chaque jour Britannicus mon frère ;
Ils l'écoutent lui seul ; et qui suivrait leurs pas
Les trouverait peut-être assemblés chez Pallas.
C'en est trop. De tous deux il faut que je l'écarte.
Pour la dernière fois, qu'il s'éloigne, qu'il parte ;
Je le veux, je l'ordonne ; et que la fin du jour
Ne le retrouve pas dans Rome ou dans ma cour.
Allez : cet ordre importe au salut de l'empire.
(*aux gardes.*)
Vous, Narcisse, approchez. Et vous, qu'on se retire.

SCÈNE II.

NÉRON, NARCISSE.

NARCISSE.

Grâces aux dieux, seigneur, Junie entre vos mains
Vous assure aujourd'hui du reste des Romains.
Vos ennemis, déchus de leur vaine espérance,
Sont allés chez Pallas pleurer leur impuissance.
Mais que vois-je ? Vous-même, inquiet, étonné,
Plus que Britannicus paraissez consterné.
Que présage à mes yeux cette tristesse obscure, *

---

* *Que présage à mes yeux cette tristesse obscure.*

Expression hardiment métonymique. La tristesse est ici appelée *obscure*, parce qu'elle *obscurcit* le front, et cette dernière expression est elle-même une métaphore, en sorte que la figure est double, et pourtant elle est claire.

Et ces sombres regards errans à l'aventure ?
Tout vous rit : la fortune obéit à vos vœux.

NÉRON.

Narcisse, c'en est fait, Néron est amoureux.[1]

NARCISSE.

Vous ?

NÉRON.

Depuis un moment, mais pour toute ma vie.
J'aime, que dis-je, aimer? j'idolâtre Junie.

NARCISSE.

Vous l'aimez ?

NÉRON.

Excité d'un désir curieux,
Cette nuit je l'ai vue arriver en ces lieux,
Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes, **

---

[1] *Narcisse, c'en est fait, Néron est amoureux.*

Le mot *amour* est noble, mais celui d'*amoureux* est presque toujours trivial; c'est surtout cette expression qui dépare ce vers. L. B. *

* Elle est relevée ici par le seul nom de Néron; ce premier mot est l'avant-coureur du crime.

** *Triste, levant au ciel ses yeux mouillés de larmes,*
Qui brillaient au travers des flambeaux et des armes.

Tous les connaisseurs ont vu dans ces huit vers, *triste, levant au ciel*, etc. un tableau original et parfait. Le mérite de la diction est dans la difficulté vaincue, puisqu'il s'agissait d'ennoblir la petitesse des détails par le choix des mots; il est aussi

Qui brillaient au travers des flambeaux et des armes;
Belle sans ornement, dans le simple appareil
D'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil.
Que veux-tu? Je ne sais si cette négligence,

---

dans le choix de ces détails même, parce qu'il fallait caractériser un *amour* qui n'est autre chose que du désir; et dans cette peinture le désordre même de la situation de Junie, enlevée au milieu de la nuit, est un charme de plus ajouté à celui de sa beauté, le seul qui puisse enflammer Néron; enfin l'effet des couleurs poëtiques naît surtout du contraste de la frayeur, de la douceur et des larmes de Junie, avec l'appareil de son enlèvement et la figure de ses ravisseurs: c'est ce qui a fourni au poëte des vers qui sont au nombre des plus beaux de notre langue, surtout ces derniers,

Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs
Relevaient de ses yeux les timides douceurs,

dont le coloris ne se trouve que sur la palette d'un maître.

Les amours subits n'intéressent point au théâtre, dit le commentateur; c'est ce que personne n'ignore; mais qui peut ignorer que les *amours* de Néron ne sont nullement faits pour *intéresser?* Le poëte a eu soin, comme on va le voir, de ne donner aux *amours* de Néron que des motifs qui conviennent à son caractère et à la conduite qu'il tiendra dans la pièce, et de rassembler sur les *amours* de Britannicus et de Junie tout ce qu'il y a de plus noble, de plus honnête (c'est ici le mot) et de plus intéressant. Suivez cette scène que le commentateur veut ôter à Racine, et vous verrez tout ce que Racine y a mis, et tout ce que le commentateur n'a pas vu.

Les ombres, les flambeaux, les cris et le silence,
Et le farouche aspect de ses fiers ravisseurs,
Relevaient de ses yeux les timides douceurs :
Quoi qu'il en soit, ravi d'une si belle vue,
J'ai voulu lui parler, et ma voix s'est perdue;
Immobile, saisi d'un long étonnement,
Je l'ai laissé passer dans son appartement.
J'ai passé dans le mien. C'est là que, solitaire,
De son image en vain j'ai voulu me distraire.
Trop présente à mes yeux, je croyais lui parler :
J'aimais jusqu'à ses pleurs que je faisais couler.
Quelquefois, mais trop tard, je lui demandais grâce :
J'employais les soupirs, et même la menace.
Voilà comme, occupé de mon nouvel amour,
Mes yeux sans se fermer ont attendu le jour.
Mais je m'en fais peut-être une trop belle image;
Elle m'est apparue avec trop d'avantage :
Narcisse, qu'en dis-tu?

NARCISSE.

Quoi! seigneur, croira-t-on
Qu'elle ait pu si long-tems se cacher à Néron?

NÉRON.

Tu le sais bien, Narcisse. Et soit que sa colère
M'imputât le malheur qui lui ravit son frère;
Soit que son cœur, jaloux d'une austère fierté,
Enviât à nos yeux sa naissante beauté,
Fidèle à sa douleur, et dans l'ombre enfermée,
Elle se dérobait même à sa renommée;

Et c'est cette vertu, si nouvelle à la cour,
Dont la persévérance irrite mon amour.
Quoi ! Narcisse, tandis qu'il n'est point de Romaine
Que mon amour n'honore et ne rende plus vaine,
Qui, dès qu'à ses regards elle ose se fier,
Sur le cœur de César ne les vienne essayer,
Seule dans son palais, la modeste Junie
Regarde leurs honneurs comme une ignominie,
Fuit, et ne daigne pas peut-être s'informer
Si César est aimable, ou bien s'il sait aimer ! *
Dis-moi, Britannicus l'aime-t-il?

NARCISSE.

Quoi! s'il l'aime,
Seigneur?

NÉRON.

Si jeune encor, se connaît-il lui-même ?
D'un regard enchanteur connaît-il le poison?

---

* *Seule dans son palais, la modeste Junie*, etc.

Voilà des sentimens dignes de Néron. Junie seule fuit une cour corrompue, où toutes les femmes se disputent les regards et les faveurs d'un jeune César conduit par deux *jeunes voluptueux* qui président à ses plaisirs. Junie ne s'informe pas *si César est aimable*, et il la fait enlever pour lui apprendre qu'*il sait aimer*. Le poëte n'annonce point qu'il va peindre un tyran et sa cour; mais comme il peint l'un et l'autre !

NARCISSE.

Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la raison. *
N'en doutez point, il l'aime. Instruits par tant de charmes,
Ses yeux sont déjà faits à l'usage des larmes;
A ses moindres désirs il sait s'accommoder;
Et peut-être déjà sait-il persuader.

NÉRON.

Que dis-tu? Sur son cœur il aurait quelque empire?

NARCISSE.

Je ne sais. Mais, seigneur, ce que je puis vous dire, **
Je l'ai vu quelquefois s'arracher de ces lieux,
Le cœur plein d'un courroux qu'il cachait à vos yeux,

---

* *Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la raison.*

L'amour n'attend pas toujours la raison était la construction nécessaire, parce que c'est la seule bonne. Il y a ici tout ensemble inversion forcée et consonnance désagréable, le tout pour dire que *l'amour n'attend pas toujours l'âge de raison.* Cette pensée valait-elle que, pour la renfermer dans un vers, on sacrifiât à la mesure le nombre et la justesse? Je ne le crois pas. La seule excuse de ce vers, c'est qu'il n'y en a pas un autre semblable dans toute la pièce.

** *Ce que je puis vous dire,*
Je l'ai vu quelquefois, etc.

On doit permettre à la poësie une ellipse aussi naturelle que celle-ci: *Ce que je puis vous dire*, c'est que *je l'ai vu,* etc.; ou bien, à *ce que je puis vous dire, je l'ai vu*, etc. En prose il faudrait ne rien supprimer.

D'une cour qui le fuit pleurant l'ingratitude,
Las de votre grandeur et de sa servitude,
Entre l'impatience et la crainte flottant;
Il allait voir Junie, et revenait content.

NÉRON.

D'autant plus malheureux qu'il aura su lui plaire,
Narcisse, il doit plutôt souhaiter sa colère:
Néron impunément ne sera pas jaloux. *

NARCISSE.

Vous? Et de quoi, seigneur, vous inquiétez-vous?
Junie a pu le plaindre et partager ses peines;
Elle n'a vu couler de larmes que les siennes:
Mais aujourd'hui, seigneur, que ses yeux dessillés,
Regardant de plus près l'éclat dont vous brillez,
Verront autour de vous les rois sans diadême,
Inconnus dans la foule, et son amant lui-même,
Attachés sur vos yeux, s'honorer d'un regard
Que vous aurez sur eux fait tomber au hasard; **

---

* *Néron impunément ne sera pas jaloux.*

A la seule pensée qu'il a un rival, Néron se montre déjà capable de tout, quoique ce rival soit son frère, et qu'il ait été promis à Junie. Était-il inutile d'annoncer ainsi tout Néron?

** *S'honorer d'un regard*
Que vous aurez sur eux fait tomber au hasard.

Quelle magnifique peinture de la grandeur impériale, et quel contraste avec l'abandon et le dénûment qui font le partage

Quand elle vous verra, de ce degré de gloire,
Venir en soupirant avouer sa victoire;
Maître, n'en doutez point, d'un cœur déjà charmé,
Commandez qu'on vous aime, et vous serez aimé. *

NÉRON.

A combien de chagrins il faut que je m'apprête!
Que d'importunités!

NARCISSE.

Quoi donc! Qui vous arrête,
Seigneur?

NÉRON.

Tout: Octavie, Agrippine, Burrhus,
Sénèque, Rome entière, et trois ans de vertus. **

---

de Britannicus! Était-il inutile d'augmenter ainsi, aux yeux du spectateur, le mérite que peut avoir Junie à préférer Britannicus *seul* à tout ce qui environne Néron?

* *Commandez qu'on vous aime, et vous serez aimé.*

C'est le mot d'un flatteur, qui sait fort bien que l'amour ne se *commande* pas, mais qui sait aussi que plus Néron se croira sûr d'être aimé, plus il s'indignera de ne pas l'être.

** *Sénèque, Rome entière, et trois ans de vertus.*

Il suffit de ce vers pour faire sentir que ces *trois ans de vertus* n'étaient que trois ans de contrainte et d'hypocrisie, dont le terme sera le premier instant où les passions de Néron trouveront un obstacle. Ce moment est celui de la pièce, celui où la perversité naturelle, qui n'était contenue que par les bienséances et l'amour des louanges, est prête à rompre le joug

Non que pour Octavie un reste de tendresse
M'attache à son hymen et plaigne sa jeunesse :
Mes yeux, depuis long-tems fatigués de ses soins,
Rarement de ses pleurs daignent être témoins.
Trop heureux si bientôt la faveur d'un divorce
Me soulageait d'un joug qu'on m'imposa par force !
Le ciel même en secret semble la condamner :
Ses vœux, depuis quatre ans, ont beau l'importuner,
Les dieux ne montrent point que sa vertu les touche ;
D'aucun gage, Narcisse, ils n'honorent sa couche ; *

---

et à jeter le masque. Quelle force de pinceau ne fallait-il pas pour peindre Néron, et quelle délicatesse de nuances pour le peindre naissant! Prendre pour sujet d'une pièce ce passage si difficile à marquer, était par soi-même un trait de génie.

* *D'aucun gage, Narcisse, ils n'honorent sa couche ;*
L'empire vainement demande un héritier.

Il serait trop long de remarquer les beautés de diction, les expressions neuves, *fidèle à sa douleur*, *se fier à ses regards*, *les essayer sur le cœur de César*, tant d'autres non moins heureuses, et ici en particulier la stérilité si noblement et si poëtiquement exprimée, une *couche* qui n'est *honorée d'aucun gage* : c'est la langue de Racine. Mais observez que cette scène met le spectateur au fait de tout ce qu'il doit savoir, du dégoût de Néron pour Octavie et pour ses vertus, du désir qu'il a de la répudier et de ce projet de divorce fait pour fonder la scène suivante, qui va rouler toute entière sur l'offre que Néron doit faire à Junie de l'empire et de sa main.

L'empire vainement demande un héritier.

NARCISSE.

Que tardez-vous, seigneur, à la répudier?
L'empire, votre cœur, tout condamne Octavie.
Auguste votre aïeul soupirait pour Livie: [1]
Par un double divorce ils s'unirent tous deux;
Et vous devez l'empire à ce divorce heureux.
Tibère, que l'hymen plaça dans sa famille,
Osa bien, à ses yeux, répudier sa fille. [2]
Vous seul, jusques ici contraire à vos désirs,
N'osez par un divorce assurer vos plaisirs! [3]

---

[1] *Auguste votre aïeul soupirait pour Livie.*

Auguste, pour épouser Livie, répudia Scribonie, et Livie, quoique déjà enceinte de plusieurs mois, se sépara de Claude Tibère Néron, dont elle avait déjà un fils; elle fit entrer, par ce mariage, la postérité des Nérons dans la famille des Octaviens. L. B.

[2] *Tibère, que l'hymen plaça dans sa famille,*
Osa bien, à ses yeux, répudier sa fille.

C'était la fameuse Julie, fille d'Octavien, veuve d'Agrippa, et remariée à Tibère. L. B.

[3] *Vous seul, jusques ici contraire à vos désirs*, etc.

Ce que Racine met dans la bouche de Narcisse, Sénèque le fait dire à Néron. *Octavie*, acte II, scène 2.

Prohibebor unus facere quod cunctis licet.

Vers que Corneille a traduit ainsi:

Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire. L. B.

NÉRON.

Et ne connais-tu pas l'implacable Agrippine ?
Mon amour inquiet déjà se l'imagine
Qui m'amène Octavie, et d'un œil enflammé
Atteste les saints droits d'un nœud qu'elle a formé ;
Et, portant à mon cœur des atteintes plus rudes,
Me fait un long récit de mes ingratitudes.
De quel front soutenir ce fâcheux entretien ?

NARCISSE.

N'êtes-vous pas, seigneur, votre maître et le sien ?
Vous verrons-nous toujours trembler sous sa tutelle ?
Vivez, régnez pour vous : c'est trop régner pour elle.
Craignez-vous ?... Mais, seigneur, vous ne la craignez pas.
Vous venez de bannir le superbe Pallas,
Pallas dont vous savez qu'elle soutient l'audace.

NÉRON.

Éloigné de ses yeux, j'ordonne, je menace,
J'écoute vos conseils, j'ose les approuver,
Je m'excite contre elle, et tâche à la braver :
Mais, je t'expose ici mon ame toute nue,
Si-tôt que mon malheur me ramène à sa vue,
Soit que je n'ose encor démentir le pouvoir
De ces yeux où j'ai lu si long-tems mon devoir,
Soit qu'à tant de bienfaits ma mémoire fidèle
Lui soumette en secret tout ce que je tiens d'elle :
Mais enfin mes efforts ne me servent de rien ;

Mon génie étonné tremble devant le sien. *
Et c'est pour m'affranchir de cette dépendance,
Que je la fuis par-tout, que même je l'offense,
Et que de tems en tems j'irrite ses ennuis,
Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.
Mais je t'arrête trop : retire-toi, Narcisse;
Britannicus pourrait t'accuser d'artifice.

NARCISSE.

Non, non; Britannicus s'abandonne à ma foi.
Par son ordre, seigneur, il croit que je vous voi,
Que je m'informe ici de tout ce qui le touche,
Et veut de vos secrets être instruit par ma bouche.
Impatient surtout de revoir ses amours, **

---

* *Mon génie étonné tremble devant le sien.*

Expression antique, fondée sur l'opinion des tems anciens, qui attribuait à chacun son *génie*, bon ou mauvais. De là ce mot d'un devin, qui voyait Antoine perdre à tous les jeux contre Octave : *Éloignez-vous de ce jeune homme : votre génie redoute le sien.* C'est donc ici une expression de mœurs. Ajoutez qu'il était important de faire connaître cette sorte d'ascendant d'Agrippine sur Néron : il sert à fonder le ton de supériorité qu'elle affecte avec lui, et en même tems les mesures et les résolutions violentes que Néron prend contre elle et contre Britannicus. Plus il est humilié de se sentir au-dessous d'elle, plus il est pressé de se délivrer du joug qu'elle impose, et des appuis qu'elle se ménage.

** *Impatient surtout de revoir ses amours.....*

Ses amours, pris pour la personne qu'on aime, n'est pas un

Il attend de mes soins ce fidèle secours.

NÉRON.

J'y consens ; porte-lui cette douce nouvelle :
Il la verra.

NARCISSE.

Seigneur, bannissez-le loin d'elle.

NÉRON.

J'ai mes raisons, Narcisse; et tu peux concevoir
Que je lui vendrai cher le plaisir de la voir.
Cependant vante-lui ton heureux stratagème;
Dis-lui qu'en sa faveur on me trompe moi-même,
Qu'il la voit sans mon ordre. On ouvre; la voici.
Va retrouver ton maître, et l'amener ici.

SCÈNE III.

NÉRON, JUNIE.

NÉRON.

Vous vous troublez, madame, et changez de visage !
Lisez-vous dans mes yeux quelque triste présage ?

JUNIE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser mon erreur;

---

terme populaire, comme le dit le commentateur, mais un terme familier, qui ne convient pas au style soutenu, à moins qu'il ne soit relevé par ce qui l'entoure. Ici c'est une expression de comédie; ce qui fait de ce vers un de ceux qu'on voudrait supprimer : en voilà trois jusqu'ici.

J'allais voir Octavie, et non pas l'empereur. *

NÉRON.

Je le sais bien, madame, et n'ai pu, sans envie,
Apprendre vos bontés pour l'heureuse Octavie.

JUNIE.

Vous, seigneur!

NÉRON.

Pensez-vous, madame, qu'en ces lieux
Seule pour vous connaître Octavie ait des yeux?

JUNIE.

Et quel autre, seigneur, voulez-vous que j'implore?
A qui demanderai-je un crime que j'ignore?
Vous qui le punissez, vous ne l'ignorez pas.
De grâce, apprenez-moi, seigneur, mes attentats.

NÉRON.

Quoi! madame, est-ce donc une légère offense
De m'avoir si long-tems caché votre présence?
Ces trésors, dont le ciel voulut vous embellir,

---

* *J'allais voir Octavie, et non pas l'empereur.*

Il n'était pas naturel que Junie vînt elle-même trouver Néron, et il l'était au contraire qu'elle se rendît auprès d'Octavie. La manière dont elle rencontre Néron est fort bien imaginée. Louis Racine observe à ce sujet, comme dans beaucoup d'autres occasions, que les personnages de Racine n'entrent et ne sortent jamais sans un motif convenable. Comme en effet il n'a jamais manqué à cette règle indispensable, nous le remarquons ici pour n'y plus revenir.

Les avez-vous reçus pour les ensevelir?
L'heureux Britannicus verra-t-il sans alarmes
Croître, loin de nos yeux, son amour et vos charmes?
Pourquoi, de cette gloire exclus jusqu'à ce jour,
M'avez-vous, sans pitié, relégué dans ma cour?
On dit plus; vous souffrez, sans en être offensée,
Qu'il vous ose, madame, expliquer sa pensée:
Car je ne croirai point que, sans me consulter,
La sévère Junie ait voulu le flatter,
Ni qu'elle ait consenti d'aimer et d'être aimée,
Sans que j'en sois instruit que par la renommée.

JUNIE.

Je ne vous nîrai point, seigneur, que ses soupirs
M'ont daigné quelquefois expliquer ses désirs.
Il n'a point détourné ses regards d'une fille
Seul reste du débris d'une illustre famille.
Peut-être il se souvient qu'en un tems plus heureux
Son père me nomma pour l'objet de ses vœux.
Il m'aime; il obéit à l'empereur son père,
Et j'ose dire encore, à vous, à votre mère:
Vos désirs sont toujours si conformes aux siens...

NÉRON.

Ma mère a ses desseins, madame, et j'ai les miens.
Ne parlons plus ici de Claude et d'Agrippine;
Ce n'est point par leur choix que je me détermine.
C'est à moi seul, madame, à répondre de vous;
Et je veux de ma main vous choisir un époux.

JUNIE.

Ah! seigneur, songez-vous que toute autre alliance
Fera honte aux Césars auteurs de ma naissance?

NÉRON.

Non, madame; l'époux dont je vous entretiens
Peut sans honte assembler vos aïeux et les siens;
Vous pouvez, sans rougir, consentir à sa flamme.

JUNIE.

Et quel est donc, seigneur, cet époux?

NÉRON.

Moi, madame.

JUNIE.

Vous!

NÉRON.

Je vous nommerais, madame, un autre nom,
Si j'en savais quelqu'autre au-dessus de Néron. *

---

* *Je vous nommerais, madame, un autre nom,*
Si j'en savais quelqu'autre au-dessus de Néron.

Cette réponse a de la grandeur; mais observez que cette grandeur tient au rang et non pas à la personne, et Néron n'en devait pas avoir d'autre. Elle devait servir à donner au langage une sorte de galanterie noble que le seul Racine a connue dans ce siècle, et que sa diction a su élever au ton de la tragédie, dont elle est ensuite descendue dans ses plats imitateurs, Campistron, Lagrange, Genest, etc. qui ont bientôt disparu de la scène quand Baron, qui excellait en ce genre, n'était plus là pour les faire valoir, et quand le tragique véhé-

Oui, pour vous faire un choix où vous puissiez souscrire,
J'ai parcouru des yeux la cour, Rome et l'empire.
Plus j'ai cherché, madame, et plus je cherche encor
En quelles mains je dois confier ce trésor,
Plus je vois que César, digne seul de vous plaire,
En doit être lui seul l'heureux dépositaire,
Et ne peut dignement vous confier qu'aux mains
A qui Rome a commis l'empire des humains.
Vous-même, consultez vos premières années :
Claudius à son fils les avait destinées ;
Mais c'était en un tems où de l'empire entier
Il croyait, quelque jour, le nommer l'héritier.

---

ment de Voltaire rendit plus insipide ce qui n'était que galanterie. Celle de Louis XIV et de sa cour fut certainement le modèle de Racine en cette partie; mais lui seul était capable d'y ajouter un charme et une dignité d'expression, qui ont empêché qu'elle ne vieillît chez lui, quand on ne la retrouvait plus nulle part.

Vous m'avez, sans pitié, relégué dans ma cour.
. . . .
Je ne vais quelquefois respirer à vos pieds, etc.

Les grâces nobles de ce style soutiennent ce qui ne saurait être passionné : elles conviennent d'autant plus à Néron tant qu'il ne veut paraître qu'amant, qu'on sait qu'il ne manquait ni d'esprit ni de culture : c'est un beau vernis, dont la main savante du poëte pouvait couvrir un moment la face hideuse de la tyrannie, mais qui tombe dès que Junie a répondu ; alors le monstre reparaît ; il ne caresse plus ; il rugit.

Les dieux ont prononcé. Loin de leur contredire, *
C'est à vous de passer du côté de l'empire.
En vain de ce présent ils m'auraient honoré,
Si votre cœur devait en être séparé;
Si tant de soins ne sont adoucis par vos charmes;
Si, tandis que je donne aux veilles, aux alarmes,
Des jours toujours à plaindre et toujours enviés,
Je ne vais quelquefois respirer à vos pieds.
Qu'Octavie à vos yeux ne fasse point d'ombrage;
Rome, aussi bien que moi, vous donne son suffrage,
Répudie Octavie, et me fait dénouer
Un hymen que le ciel ne veut point avouer.
Songez-y donc, madame, et pesez en vous-même
Ce choix digne des soins d'un prince qui vous aime,

---

* *Loin de leur contredire....*

Contredire, dans notre langue, a le régime direct, soit avec les choses, soit avec les personnes. On *contredit* un auteur; on *contredit* les paroles; on *contredit* l'expérience, etc. Le régime indirect est latin: *contradicere alicui.* Il est clair que Racine l'a choisi de préférence, puisque l'autre ne le gênait en rien. Ce n'est pas la seule fois qu'il fait usage des latinismes comme d'un moyen de plus pour différencier la poésie et la prose, et j'avoue que *leur contredire* ne me blesse nullement, sans doute à cause du rapport étymologique, comme dans ce beau vers de La-fontaine:

Celui de qui la tête *au ciel* était voisine.

On oublie qu'en français on est *voisin du ciel*, parce qu'on dirait en latin *vicinum cœlo caput.*

Digne de vos beaux yeux trop long-tems captivés, *
Digne de l'univers à qui vous vous devez. [1]

JUNIE.

Seigneur, avec raison je demeure étonnée.
Je me vois, dans le cours d'une même journée,
Comme une criminelle amenée en ces lieux;
Et lorsqu'avec frayeur je parais à vos yeux,
Que sur mon innocence à peine je me fie,
Vous m'offrez tout d'un coup la place d'Octavie.
J'ose dire pourtant que je n'ai mérité
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.
Et pouvez-vous, seigneur, souhaiter qu'une fille
Qui vit presque en naissant éteindre sa famille,

---

* *Digne de vos beaux yeux trop long-tems captivés....*

Passons sur les *beaux yeux* qui reviennent pour la seconde fois; mais ces mots *trop long-tems captivés* n'offrent aucun sens qui soit clair et plausible. Cela veut-il dire des yeux contraints dans leur expression, des yeux forcés de se cacher? C'est un des sens du mot *captivés;* il n'est pas admissible ici. Sont ce des yeux que Britannicus a *trop long-tems* fixés sur lui? Mais après ce que Junie a déjà dit de Britannicus, ces mots, *trop long-tems*, n'ont aucun sens pour elle, et doivent lui paraître un peu ridicules. Ce vers est réellement une cheville: c'est le quatrième qui soit à retrancher dans cet ouvrage. Racine a péché ici par la pensée: la faute est remarquable.

[1] *Digne de l'univers à qui vous vous devez.*

VARIANTE.

« Digne de l'univers à qui vous les devez. » L. B.

Qui, dans l'obscurité nourrissant sa douleur,
S'est fait une vertu conforme à son malheur,
Passe subitement de cette nuit profonde *
Dans un rang qui l'expose aux yeux de tout le monde,
Dont je n'ai pu de loin soutenir la clarté,
Et dont une autre enfin remplit la majesté?

NÉRON.

Je vous ai déjà dit que je la répudie.
Ayez moins de frayeur, ou moins de modestie.
N'accusez point ici mon choix d'aveuglement :
Je vous réponds de vous; consentez seulement.
Du sang dont vous sortez rappelez la mémoire,
Et ne préférez point à la solide gloire
Des honneurs dont César prétend vous revêtir,
La gloire d'un refus sujet au repentir.

JUNIE.

Le ciel connaît, seigneur, le fond de ma pensée.
Je ne me flatte point d'une gloire insensée :
Je sais de vos présens mesurer la grandeur;
Mais plus ce rang sur moi répandrait de splendeur,

---

* *Passe subitement de cette nuit profonde*, etc.

Louis Racine observe « qu'on dit *la majesté*, *la splendeur* » *d'un rang*, et non pas *la clarté*; mais que ce mot *clarté*, qui » répond à *cette nuit profonde*, est amené si naturellement, » qu'il paraît nécessaire. » Cette observation est juste, et même fine.

Plus il me ferait honte, et mettrait en lumière
Le crime d'en avoir dépouillé l'héritière.

NÉRON.

C'est de ses intérêts prendre beaucoup de soin,
Madame, et l'amitié ne peut aller plus loin.
Mais ne nous flattons point, et laissons le mystère.
La sœur vous touche ici beaucoup moins que le frère;
Et pour Britannicus...

JUNIE.

Il a su me toucher,
Seigneur, et je n'ai point prétendu m'en cacher.
Cette sincérité sans doute est peu discrète;
Mais toujours de mon cœur ma bouche est l'interprète:
Absente de la cour, je n'ai pas dû penser,
Seigneur, qu'en l'art de feindre il fallût m'exercer.
J'aime Britannicus. Je lui fus destinée
Quand l'empire devait suivre son hymenée:
Mais ces mêmes malheurs qui l'en ont écarté,
Ses honneurs abolis, son palais déserté,
La fuite d'une cour que sa chute a bannie,
Sont autant de liens qui retiennent Junie.
Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs; *

---

* *Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs*, etc.

Dans ce contraste saisi si à propos et rendu en vers charmans, on a quelque peine à s'arrêter sur une très-légère inexactitude grammaticale. Mais pour ne pas mécontenter les

Vos jours, toujours sereins, coulent dans les plaisirs ;
L'empire en est pour vous l'inépuisable source :
Ou si quelque chagrin en interrompt la course,
Tout l'univers, soigneux de les entretenir,
S'empresse à l'effacer de votre souvenir.
Britannicus est seul : quelque ennui qui le presse,
Il ne voit dans son sort que moi qui s'intéresse,
Et n'a pour tous plaisirs, seigneur, que quelques pleurs
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

NÉRON.

Et ce sont ces plaisirs et ces pleurs que j'envie,

---

critiques qui ne sont que grammairiens, il faut avertir ceux qui ne le sont pas, que, dans la règle, le pronom relatif pluriel *les*, qui se trouve dans ce membre de phrase, *soigneux de les entretenir*, ne devait pas séparer le mot *chagrin*, de son relatif *l'effacer*, qui est dans le vers suivant. Cela fait un petit embarras dans la construction, quoiqu'il n'y en ait aucun dans la pensée. *Quelques pleurs qui lui font quelquefois* peut paraître aussi une petite négligence, quoique peut-être le poëte y ait mis l'intention d'appuyer sur les formes diminutives. Enfin, l'on ne dirait plus aujourd'hui *s'intéresser dans son sort*, comme on le disait certainement du tems de Racine, puisqu'il ne tenait qu'à lui de dire comme on dirait à présent :

Il ne voit à son sort que moi qui s'intéresse.

L'usage a décidé qu'*on s'intéresse dans une affaire d'argent*, *dans un commerce*, *dans une entreprise*, etc. pour dire qu'on y a un intérêt pécuniaire, et qu'*on s'intéresse à quelqu'un ou à quelque chose*, pour dire qu'on y prend un intérêt d'affection ; et il est bon que l'usage ait fixé cette différence.

Que tout autre que lui me paîrait de sa vie.
Mais je garde à ce prince un traitement plus doux :
Madame, il va bientôt paraître devant vous.

JUNIE.

Ah ! seigneur, vos vertus m'ont toujours rassurée.

NÉRON.

Je pouvais de ces lieux lui défendre l'entrée;
Mais ,madame , je veux prévenir le danger
Où son ressentiment le pourrait engager.
Je ne veux point le perdre ; il vaut mieux que lui-même
Entende son arrêt de la bouche qu'il aime.
Si ses jours vous sont chers, éloignez-le de vous
Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux.
De son bannissement prenez sur vous l'offense;
Et, soit par vos discours, soit par votre silence,
Du moins par vos froideurs, faites-lui concevoir
Qu'il doit porter ailleurs ses vœux et son espoir. *

---

* *Qu'il doit porter ailleurs ses vœux et son espoir.*

Ce n'est pas seulement par cruauté, comme on l'a dit, c'est aussi par orgueil que Néron veut que Junie prenne sur elle d'éloigner Britannicus :

Éloignez-le de vous
Sans qu'il ait aucun lieu de me croire jaloux.

Ces vers manifestent assez les sentimens et les vues de Néron. Il ne désespère pas d'amener son rival à croire que l'ambition a rendu Junie infidèle, et en effet le jeune prince le croit un moment, et c'est une des jouissances de Néron; mais

JUNIE.

Moi ! que je lui prononce un arrêt si sévère !
Ma bouche mille fois lui jura le contraire.
Quand même jusque-là je pourrais me trahir,
Mes yeux lui défendront, seigneur, de m'obéir.

NÉRON.

Caché près de ces lieux, je vous verrai, madame.
Renfermez votre amour dans le fond de votre ame :
Vous n'aurez point pour moi de langages secrets ;
J'entendrai des regards que vous croirez muets ;
Et sa perte sera l'infaillible salaire
D'un geste ou d'un soupir échappé pour lui plaire.

JUNIE.

Hélas ! si j'ose encor former quelques souhaits,
Seigneur, permettez-moi de ne le voir jamais.

---

la jalousie est par elle-même si haineuse, qu'il n'est nullement besoin d'être un Néron pour être susceptible de cette jouissance. Les passions qu'on appelle grandes sont bien près d'être petites, et celles qu'on appelle douces sont très-aisément cruelles : c'est pour cela qu'on ne peut leur opposer trop de freins. La philosophie ancienne en avait senti la nécessité : la philosophie moderne a trouvé plus court de n'en employer aucun, et de les rejeter tous comme inutiles ou injustes en raison du principe universel de *la sensibilité physique*. On sait ce qui est résulté de cette belle découverte de notre siècle.

SCÈNE IV.

NÉRON, JUNIE, NARCISSE.

NARCISSE.

Britannicus, seigneur, demande la princesse;
Il approche.

NÉRON.

Qu'il vienne.

JUNIE.

Ah! seigneur....

NÉRON.

Je vous laisse.
Sa fortune dépend de vous plus que de moi :
Madame, en le voyant, songez que je vous voi.

SCÈNE V.

JUNIE, NARCISSE.

JUNIE.

Ah! cher Narcisse, cours au-devant de ton maître;
Dis-lui... Je suis perdue, et je le vois paraître!

SCÈNE VI.

JUNIE, BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

Madame, quel bonheur me rapproche de vous?

Quoi ! je puis donc jouir d'un entretien si doux ?
Mais parmi ce plaisir quel chagrin me dévore ! [1]
Hélas ! puis-je espérer de vous revoir encore ?
Faut-il que je dérobe, avec mille détours,
Un bonheur que vos yeux m'accordaient tous les jours ?
Quelle nuit ! Quel réveil ! Vos pleurs, votre présence
N'ont point de ces cruels désarmé l'insolence !
Que faisait votre amant ? Quel démon envieux *
M'a refusé l'honneur de mourir à vos yeux ?
Hélas ! dans la frayeur dont vous étiez atteinte,
M'avez-vous en secret adressé quelque plainte ?
Ma princesse, avez-vous daigné me souhaiter ? **

---

[1] *Mais parmi ce plaisir quel chagrin me dévore !*

Parmi exige toujours après lui un pluriel ou un nom collectif, comme *parmi les plaisirs*, *parmi la foule* ; mais on ne peut pas dire avec exactitude, *parmi ce plaisir*. L. B.

* *Quel démon envieux*, etc.

Démon, que nous avons pris du grec Δαίμων, signifie dans ce vers, comme en général chez les anciens, *divinité*, *génie*.

** *Ma princesse, avez-vous daigné me souhaiter ?*

Le commentateur remarque que *ma princesse passe maintenant pour une expression fade*, et cela est vrai ; mais il faut ajouter que cette expression n'a rien de *fade* en elle-même quand elle est placée à propos, comme ici et comme dans le rôle d'Achille lorsqu'il dit à Iphigénie :

Enfin, c'est trop tarder, ma princesse, etc.

Ce qui a décrié cette dénomination, c'est d'abord qu'elle a

Songiez-vous aux douleurs que vous m'alliez coûter?...
Vous ne me dites rien! Quel accueil! Quelle glace!
Est-ce ainsi que vos yeux consolent ma disgrace?
Parlez : nous sommes seuls. Notre ennemi trompé,
Tandis que je vous parle, est ailleurs occupé :
Ménageons les momens de cette heureuse absence.

JUNIE.

Vous êtes en des lieux tout pleins de sa puissance;
Ces murs même, seigneur, peuvent avoir des yeux,
Et jamais l'empereur n'est absent de ces lieux.

BRITANNICUS.

Et depuis quand, madame, êtes-vous si craintive?
Quoi! déjà votre amour souffre qu'on le captive?
Qu'est devenu ce cœur qui me jurait toujours
De faire à Néron même envier nos amours? *

été prodiguée au point de devenir une cheville, ensuite que la comédie et la parodie s'en sont emparées en ridicule : c'est au reste une très-petite perte.

* *De faire à Néron même envier nos amours?*

Cette scène a un double effet; car si l'on y prend garde, Néron n'est pas moins en souffrance que les deux amans qu'il met à la gêne. Britannicus ne dit pas un mot qui ne fasse sentir combien il est aimé, et son rival l'entend. C'est ce que n'a pas aperçu le commentateur, qui, en reconnaissant dans cette scène *un rare artifice et un merveilleux intérêt*, n'y a vu que les deux amans au supplice, et non pas la punition du tyran.

Mais bannissez, madame, une inutile crainte :
La foi dans tous les cœurs n'est pas encore éteinte;
Chacun semble des yeux approuver mon courroux;
La mère de Néron se déclare pour nous.
Rome, de sa conduite elle-même offensée...

JUNIE.

Ah ! seigneur, vous parlez contre votre pensée. *
Vous-même, vous m'avez avoué mille fois
Que Rome le louait d'une commune voix ;
Toujours à sa vertu vous rendiez quelque hommage.
Sans doute la douleur vous dicte ce langage.

BRITANNICUS.

Ce discours me surprend, il le faut avouer :
Je ne vous cherchais pas pour l'entendre louer.
Quoi ! pour vous confier la douleur qui m'accable,
A peine je dérobe un moment favorable;
Et ce moment si cher, madame, est consumé
A louer l'ennemi dont je suis opprimé !
Qui vous rend à vous-même, en un jour, si contraire ?

---

* *Ah ! seigneur, vous parlez contre votre pensée.*

Ce mouvement, d'une vérité charmante, quoique les paroles soient une feinte, a paru *trop fin* à quelques critiques que le commentateur se garde bien de contredire. Il est pourtant certain que, quoique Junie ait dit qu'elle ne sait pas feindre, l'amour instruit par le danger est toujours assez ingénieux pour chercher à l'écarter, et que ce danger même rend l'artifice aussi vraisemblable qu'il est innocent.

Quoi! même vos regards ont appris à se taire? *
Que vois-je? Vous craignez de rencontrer mes yeux!
Néron vous plairait-il? Vous serais-je odieux?
Ah! si je le croyais!... Au nom des dieux, madame,
Éclaircissez le trouble où vous jetez mon ame.
Parlez : ne suis-je plus dans votre souvenir?

JUNIE.

Retirez-vous, seigneur; l'empereur va venir.

BRITANNICUS.

Après ce coup, Narcisse, à quoi dois-je m'attendre? **

---

* *Quoi! même vos regards ont appris à se taire?*

Ce vers est de la même main que celui qu'on a vu ci-dessus :

J'entendrai des regards que vous croirez muets.

C'est un nouvel emploi de la même figure, également admirable dans les deux vers. On trouve dans Ovide :

Credidimus lacrymis : an et hæ simulare docentur?
J'ai cru vos pleurs : les pleurs ont-ils appris à feindre?

Simulare docentur, qui est ici littéralement traduit, est aussi poëtique que l'hémistiche de Racine, *ont appris à se taire*, et lui en a peut-être fourni l'idée. On sait qu'il marquait avec un crayon, dans les classiques anciens, toutes les expressions figurées dont il croyait pouvoir enrichir notre langue.

** *Après ce coup, Narcisse, à quoi dois-je m'attendre?*

L'auteur connaissait trop bien son art pour prolonger une situation si pénible : la contrainte de Junie et les angoisses de Britannicus ne vont que jusqu'au point où elles sont suppor-

SCÈNE VII.

NÉRON, JUNIE, NARCISSE.

NÉRON.

Madame...

JUNIE.

Non, seigneur, je ne puis rien entendre.

---

tables pour eux et pour le spectateur. Le poëte a gardé la mesure en tout, et l'effet de la scène en dépendait. Le rôle de Britannicus y était facile : celui de Junie excessivement délicat et hasardeux. Néron lui avait commandé *au moins de la froideur*, et tout ce qu'elle dit n'exprime qu'une terreur profonde. Elle est sans cesse occupée à prévenir tout ce qu'il peut y avoir de dangereux pour le prince dans un pareil entretien :

Jamais l'empereur n'est absent de ces lieux, etc.

Et quand elle ne peut plus soutenir les reproches de Britannicus, elle met fin à cette douloureuse scène par ce vers si cruel pour lui ;

Retirez-vous, seigneur; l'empereur va venir ;

mais qui n'est, aux yeux du spectateur, que le dernier terme des forces de Junie. Elle les reprend toutes dans ces mots si heureux qui commencent la scène suivante :

Non, seigneur, je ne puis rien entendre,

qui soulagent le spectateur, ainsi qu'elle. Elle a pu se faire un grand effort pour sauver son amant ; mais elle ne permet pas que l'oppresseur jouisse un moment de son infâme triomphe. Junie d'ailleurs ne devait éclater contre Néron qu'en le quit-

Vous êtes obéi. Laissez couler du moins
Des larmes dont ses yeux ne seront pas témoins.

SCÈNE VIII.

NÉRON, NARCISSE.

NÉRON.

Hé bien! de leur amour tu vois la violence,
Narcisse; elle a paru jusque dans son silence;
Elle aime mon rival, je ne puis l'ignorer :
Mais je mettrai ma joie à le désespérer.
Je me fais de sa peine une image charmante; *
Et je l'ai vu douter du cœur de son amante.
Je la suis. Mon rival t'attend pour éclater :
Par de nouveaux soupçons, va, cours le tourmenter;
Et tandis qu'à mes yeux on le pleure, on l'adore,
Fais-lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore.

NARCISSE, *seul.*

La fortune t'appelle une seconde fois,
Narcisse; voudrais-tu résister à sa voix?

---

tant si brusquement : c'est tout ce que lui permettaient son caractère établi dans la pièce, et la crainte d'exposer Britannicus.

* *Je me fais de sa peine une image charmante......*

Une image charmante de sa peine est atroce de pensée et d'expression. Néron devait parler ainsi ; mais combien de fois la jalousie a parlé de même au fond du cœur!

Suivons jusques au bout ses ordres favorables,
Et, pour nous rendre heureux, perdons les misérables. *

---

* *Et, pour nous rendre heureux, perdons les misérables.*

Si ce vers excite ordinairement des murmures, ce n'est pas parce qu'*on souffre avec peine un homme qui n'est méchant que pour le plaisir de l'être*, comme le dit le commentateur ; j'ai prouvé que Narcisse † n'était point dans ce cas ; mais c'est, 1°. parce que ce vers exprime trop crûment une idée odieuse et basse ; 2°. parce que le personnage énonce à froid, seul avec lui-même, ce qu'on pourrait supporter tout au plus dans un mouvement de passion et dans la chaleur du dialogue ; enfin, c'est parce qu'il est malheureux de terminer un acte par un petit monologue si désagréable à entendre. Boileau, qui engagea son ami à sacrifier une scène très-bien écrite, mais inutile, aurait pu lui demander la suppression de ces quatre vers, qui n'était pas un sacrifice.

† *Voyez* la Préface.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.[1]

SCÈNE PREMIÈRE.

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

PALLAS obéira, seigneur.

NÉRON.

Et de quel œil
Ma mère a-t-elle vu confondre son orgueil?

---

[1] Racine a supprimé, au commencement de cet acte, une scène entière, dont Burrhus et Narcisse étaient les interlocuteurs : ce fut Boileau qui la lui fit retrancher. La voici :

BURRHUS.

« Quoi ! Narcisse au palais obsédant l'empereur,
» Laisse Britannicus en proie à sa fureur ?
» Narcisse qui devrait, d'une amitié sincère,
» Sacrifier au fils tout ce qu'il tient du père ?
» Qui devrait, en plaignant avec lui son malheur,
» Loin des yeux de César détourner sa douleur ?
» Voulez-vous qu'accablé d'horreur, d'inquiétude,
» Pressé du désespoir qui suit la solitude,
» Il avance sa perte en voulant l'éloigner,
» Et force l'empereur à ne plus l'épargner ?
» Lorsque de Claudius l'impuissante vieillesse
» Laissa de tout l'empire Agrippine maîtresse,

BURRHUS.

Ne doutez point, seigneur, que ce coup ne la frappe;

» Qu'instruit du successeur que lui gardaient les dieux,
» Il vit déjà son nom écrit dans tous les yeux,
» Ce prince, à ses bienfaits mesurant votre zèle,
» Crut laisser à son fils un gouverneur fidèle,
» Et qui, sans s'ébranler, verrait passer un jour,
» Du côté de Néron, la fortune et la cour.
» Cependant aujourd'hui sur la moindre menace
» Qui de Britannicus présage la disgrace,
» Narcisse, qui devait le quitter le dernier,
» Semble dans le malheur le plonger le premier.
» César vous voit partout attendre son passage.

NARCISSE.

» Avec tout l'univers je viens lui rendre hommage,
» Seigneur; c'est le dessein qui m'amène en ces lieux.

BURRHUS.

» Près de Britannicus vous le servirez mieux.
» Craignez-vous que César n'accuse votre absence?
» Sa grandeur lui répond de votre obéissance.
» C'est à Britannicus qu'il faut justifier
» Un soin dont ses malheurs se doivent défier.
» Vous pouvez, sans péril, respecter sa misère;
» Néron n'a point juré la perte de son frère.
» Quelque froideur qui semble altérer leurs esprits,
» Votre maître n'est point au nombre des proscrits.
» Néron même, en son cœur, touché de votre zèle,
» Vous en tiendrait peut-être un compte plus fidèle
» Que de tous ces respects vainement assidus,
» Oubliés dans la foule aussitôt que rendus.

Qu'en reproches bientôt sa douleur ne s'échappe.
Ses transports dès long-tems commencent d'éclater;

NARCISSE.

» Ce langage, seigneur, est facile à comprendre;
» Avec quelque bonté César daigne m'entendre;
» Mes soins, trop bien reçus, pourraient vous irriter;
» A l'avenir, seigneur, je saurai l'éviter.

BURRHUS.

» Narcisse, vous réglez mes desseins sur les vôtres;
» Ce que vous avez fait, vous l'imputez aux autres.
» Ainsi, lorsqu'inutile au reste des humains,
» Claude laissait gémir l'empire entre vos mains,
» Le reproche éternel de votre conscience
» Condamnait, devant lui, Rome entière au silence.
» Vous lui laissiez à peine écouter vos flatteurs;
» Le reste vous semblait autant d'accusateurs
» Qui, prêts à s'élever contre votre conduite,
» Allaient de nos malheurs développer la suite;
» Et lui portant les cris du peuple et du sénat,
» Lui demander justice au nom de tout l'état.
» Toutefois pour César je crains votre présence;
» Je crains, puisqu'il vous faut parler sans complaisance,
» Tous ceux qui, comme vous, flattant tous ses désirs,
» Sont toujours, dans son cœur, du parti des plaisirs.
» Jadis à nos conseils l'empereur plus docile,
» Affectait pour son frère une bonté facile;
» Et de son rang, pour lui, modérant la splendeur,
» De sa chute à ses yeux cachait la profondeur.
» Quel soupçon aujourd'hui, quel désir de vengeance
» Rompt du sang des Césars l'heureuse intelligence?

A d'inutiles cris puissent-ils s'arrêter !

NÉRON.

Quoi! de quelque dessein la croyez-vous capable?

» Junie est enlevée, Agrippine frémit ;
» Jaloux et sans espoir, Britannicus gémit ;
» Du cœur de l'empereur son épouse bannie,
» D'un divorce à toute heure attend l'ignominie :
» Elle pleure. Et voilà ce que leur a coûté
» L'entretien d'un flatteur qui veut être écouté.

NARCISSE.

» Seigneur, c'est un peu loin pousser la violence.
» Vous pouvez tout ; j'écoute et garde le silence.
» Mes actions, un jour, pourront vous répartir.
» Jusques-là......

BURRHUS.

» Puissiez-vous bientôt me démentir !
» Plût aux dieux qu'en effet ce reproche vous touche!
» Je vous aiderai même à me fermer la bouche.
» Sénèque, dont les soins devraient me soulager,
» Occupé loin de Rome, ignore ce danger.
» Réparons, vous et moi, cette absence funeste ;
» Du sang de nos Césars réunissons le reste ;
» Rapprochons-les, Narcisse, au plus tôt dès ce jour,
» Tandis qu'ils ne sont point séparés sans retour. »

Lorsqu'on lit cette scène, on est presque tenté de la conserver : une attention plus sérieuse ramène au sentiment de Boileau. Burrhus, en effet, manquait à la prudence en faisant entrer dans sa confiance un traître qu'il ne pouvait espérer de faire changer. L. B.

BURRHUS.

Agrippine, seigneur, est toujours redoutable.
Rome et tous vos soldats révèrent ses aïeux;
Germanicus son père est présent à leurs yeux.
Elle sait son pouvoir; vous savez son courage;
Et ce qui me la fait redouter davantage,
C'est que vous appuyez vous-même son courroux,
Et que vous lui donnez des armes contre vous.

NÉRON.

Moi, Burrhus?

BURRHUS.

Cet amour, seigneur, qui vous possède...

NÉRON.

Je vous entends, Burrhus. Le mal est sans remède:
Mon cœur s'en est plus dit que vous ne m'en direz;
Il faut que j'aime enfin.

BURRHUS.

Vous vous le figurez,
Seigneur; et, satisfait de quelque résistance,
Vous redoutez un mal faible dans sa naissance.
Mais si dans son devoir votre cœur affermi
Voulait ne point s'entendre avec son ennemi;
Si de vos premiers ans vous consultiez la gloire;
Si vous daigniez, seigneur, rappeler la mémoire
Des vertus d'Octavie indignes de ce prix, *

---

* *Des vertus d'Octavie indignes de ce prix.*

Être digne, *être indigne* équivaut à *mériter* ou *ne pas mériter*,

Et de son chaste amour vainqueur de vos mépris;
Surtout si, de Junie évitant la présence,
Vous condamniez vos yeux à quelques jours d'absence;
Croyez-moi, quelqu'amour qui semble vous charmer,
On n'aime point, seigneur, si l'on ne veut aimer.

NÉRON.

Je vous croirai, Burrhus, lorsque dans les alarmes *

---

et il semblerait que tous deux dussent être employés indifféremment en bien ou en mal; cependant, en français comme en latin, le mot *digne* est le seul des deux qui se prenne également en bonne ou en mauvaise part. On dit dans les deux langues, *digne de louanges*, *digne de blâme*, *digne du supplice*, *digne de la couronne*, etc.; et le mot *indigne* au contraire ne se prend, dans les deux langues, que dans un mauvais sens. On ne dirait pas il est *indigne* de mort, *indigne* du supplice, *indigne* de blâme, pour dire, *il ne mérite pas* la mort, le supplice, le blâme. La raison de cette inconséquence apparente, c'est que dans les deux langues, *indigne*, sans aucun régime et pris absolument, a toujours un sens injurieux, *une action indigne*;— *indignum facinus*; *un indigne prince*, — *indignus princeps*; etc. Cependant Racine a employé deux fois *indigne* dans un sens avantageux †, et il dit ici que les vertus d'Octavie sont *indignes du divorce*, pour dire *ne méritent pas le divorce*; mais il a eu l'adresse de joindre au mot *indignes*, un terme général, *indignes de ce prix*; ce qui sauve l'inaccoutumance à l'oreille.

* *Je vous croirai, Burrhus*, etc.

Donnez cette scène à traiter à un homme médiocre, Burrhus s'étendra sur la censure de l'amour, et Néron sur ses

† Dans *Alexandre* et dans *Britannicus*.

Il faudra soutenir la gloire de nos armes,
Ou lorsque, plus tranquille, assis dans le sénat,
Il faudra décider du destin de l'état;
Je m'en reposerai sur votre expérience.
Mais, croyez-moi, l'amour est une autre science,
Burrhus; et je ferais quelque difficulté

---

louanges; et de-là quelle suite de lieux communs! Le poëte a tranché court, parce que Néron n'est pas un amant, ni Burrhus un rhéteur. Celui-ci n'a dit qu'un mot, et n'a insisté que sur les considérations politiques; il a parlé en ministre et en homme sage. Et quel art dans la réponse de Néron! Quelle déférence apparente pour la capacité de Burrhus! Et quel air de respect dans cette crainte affectée de compromettre la sévérité d'un homme d'état dans des intérêts d'amour! Observez que Néron parle toujours, dans cette pièce, avec noblesse et avec dignité; il devait être odieux, et non pas vil ni petit.

Dans une situation à peu près semblable, au second acte d'Adélaïde, Coucy, près de Vendôme, s'étend beaucoup plus en moralités contre la passion de l'amour, et avec une éloquence qui n'est pas déplacée. Mais Vendôme n'est point un homme pervers, il n'est qu'emporté par un amour violent comme son caractère, et Coucy n'est point un ministre de Vendôme, il est son ami. Enfin, leur conversation, qui a commencé par une explication de jalousie, finit par un épanchement d'amitié, et cette scène est la dernière de l'acte. Ici les deux personnages, vis-à-vis l'un de l'autre, sont dans une contrainte réciproque, et l'acte commence: il ne fallait pas arrêter l'action. Ce sont toutes ces convenances si différentes qui font que les deux scènes sont différemment ce qu'elles doivent être.

D'abaisser jusque-là votre sévérité.
Adieu. Je souffre trop éloigné de Junie.

SCÈNE II.

BURRHUS.

Enfin, Burrhus, Néron découvre son génie.
Cette férocité que tu croyais fléchir
De tes faibles liens est prête à s'affranchir.
En quels excès peut-être elle va se répandre !
O dieux ! en ce malheur quel conseil dois-je prendre ?
Sénèque, dont les soins me devraient soulager,
Occupé loin de Rome, ignore ce danger.
Mais quoi ! si d'Agrippine excitant la tendresse,
Je pouvais.... La voici : mon bonheur me l'adresse.

SCÈNE III.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

AGRIPPINE.

Hé bien ! je me trompais, Burrhus, dans mes soupçons !
Et vous vous signalez par d'illustres leçons !
On exile Pallas, dont le crime peut-être
Est d'avoir à l'empire élevé votre maître.
Vous le savez trop bien ; jamais, sans ses avis,
Claude qu'il gouvernait n'eût adopté mon fils.
Que dis-je ? A son épouse on donne une rivale ;
On affranchit Néron de la foi conjugale !

Digne emploi d'un ministre ennemi des flatteurs,
Choisi pour mettre un frein à ses jeunes ardeurs,
De les flatter lui-même, et nourrir dans son ame
Le mépris de sa mère et l'oubli de sa femme!

BURRHUS.

Madame, jusqu'ici c'est trop tôt m'accuser;
L'empereur n'a rien fait qu'on ne puisse excuser.
N'imputez qu'à Pallas un exil nécessaire:
Son orgueil dès long-tems exigeait ce salaire;
Et l'empereur ne fait qu'accomplir à regret
Ce que toute la cour demandait en secret.
Le reste est un malheur qui n'est point sans ressource:
Des larmes d'Octavie on peut tarir la source.
Mais calmez vos transports; par un chemin plus doux,
Vous lui pourrez plutôt ramener son époux:
Les menaces, les cris, le rendront plus farouche.

AGRIPPINE.

Ah! l'on s'efforce en vain de me fermer la bouche.
Je vois que mon silence irrite vos dédains; *

---

* *Je vois que mon silence irrite vos dédains.*

Je sais qu'*irrite* est pris ici dans le sens d'*accroître;* mais l'est-il avec justesse? Quand on dit, le silence *irrite* la curiosité, c'est que la curiosité *s'accroît* en effet d'autant plus qu'elle est *irritée;* mais *le silence* ne saurait *irriter les dédains*; il les enhardit, il les encourage. C'est peut-être pousser loin la sévérité; mais aussi c'est de Racine qu'il s'agit; les gens de lettres prononceront.

Et c'est trop respecter l'ouvrage de mes mains.
Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine;
Le ciel m'en laisse assez pour venger ma ruine.
Le fils de Claudius commence à ressentir
Des crimes dont je n'ai que le seul repentir. *
J'irai, n'en doutez point, le montrer à l'armée;
Plaindre aux yeux des soldats son enfance opprimée;
Leur faire, à mon exemple, expier leur erreur.
On verra d'un côté le fils d'un empereur **
Redemandant la foi jurée à sa famille,

---

* *Le fils de Claudius commence à ressentir*
Des crimes dont je n'ai que le seul repentir.

Ressentir des crimes pour *en avoir du ressentiment* n'est point une expression *obscure*, comme le dit le commentateur; mais il est vrai qu'en ce sens elle est peu usitée. Cependant l'analogie du mot *ressentiment* rend ici la phrase si claire, que je ne serais nullement tenté de la blâmer. Et où donc essaiera-t-on d'étendre et de varier l'acception des mots, sans jamais la forcer, si ce n'est en poësie?

** *On verra d'un côté le fils d'un empereur*, etc.

Tout ce morceau d'Agrippine et notamment l'éloquence amère de ce parallèle entre le fils de Claude et celui de Domitius, entre la fille de Germanicus et le tribun Burrhus, sont des emprunts que le génie de la poësie devait faire ici à celui de l'histoire. On n'a pas cru devoir charger les pages de citations de Tacite, qui est entre les mains de tous les lecteurs instruits, et dont les passages se retrouvent encore dans les remarques de Louis Racine, qui méritent d'être lues.

Et de Germanicus on entendra la fille :
De l'autre, l'on verra le fils d'Ænobarbus,
Appuyé de Sénèque et du tribun Burrhus,
Qui, tous deux de l'exil rappelés par moi-même,
Partagent à mes yeux l'autorité suprême.
De nos crimes communs je veux qu'on soit instruit;
On saura les chemins par où je l'ai conduit.
Pour rendre sa puissance et la vôtre odieuses,
J'avoûrai les rumeurs les plus injurieuses;
Je confesserai tout, exils, assassinats,
Poison même... *

---

* *Je confesserai tout, exils, assassinats,*
Poison même.....

Cette suspension et la réponse de Burrhus, *madame, ils ne vous croiront pas*, sont, en fait de dialogue, des coups de l'art. On peut juger à quel point Agrippine allait s'avilir, quand Burrhus l'arrête au *poison*, et lui fait entendre qu'elle ne doit pas dire ce qu'on ne doit pas croire : c'est la relever à tems et comme il convenait à Burrhus. Ce n'est pas un courtisan qui flatte, c'est un ministre vertueux qui veut sauver l'honneur de l'empire.

Il y a ici, pour les lecteurs capables de réfléchir, autant de mérite dans l'effet moral, que de vérité dans l'observation des bienséances et des caractères. On voit bien que ce n'est pas Burrhus qu'Agrippine menace, c'est Néron; et quand les méchans se divisent, il ne leur en coûte pas plus d'avouer leurs crimes, pour nuire, qu'il ne leur en a coûté de les commettre. Voilà cette Agrippine si fière, prête à se placer elle-même dans le rang des derniers scélérats, pour se venger de son com-

BURRHUS.

Madame, ils ne vous croiront pas :
Ils sauront récuser l'injuste stratagême
D'un témoin irrité qui s'accuse lui-même.
Pour moi, qui le premier secondai vos desseins,
Qui fis même jurer l'armée entre ses mains,
Je ne me repens point de ce zèle sincère.
Madame, c'est un fils qui succède à son père.
En adoptant Néron, Claudius, par son choix,
De son fils et du vôtre a confondu les droits.
Rome l'a pu choisir. Ainsi, sans être injuste,
Elle choisit Tibère adopté par Auguste;
Et le jeune Agrippa, de son sang descendu,
Se vit exclus d'un rang vainement prétendu.[1]
Sur tant de fondemens sa puissance établie
Par vous-même aujourd'hui ne peut être affaiblie;
Et, s'il m'écoute encor, madame, sa bonté

---

plice, et ressaisir le pouvoir qui échappe à son ambition trompée : et pour comble de punition, Burrhus lui fait comprendre qu'elle s'avilirait inutilement, et qu'elle ne peut rien contre le maître que ses crimes lui ont donné. Quelle leçon!

[1] *Et le jeune Agrippa, de son sang descendu*, etc.

C'était Julius Agrippa, fils posthume du célèbre Vipsanius Agrippa et de Julie, fille d'Auguste ; sa jeunesse n'annonçant que des inclinations perverses, Auguste le relégua à Sorento, et quelque tems après dans l'île de Planasia, où il mourut. L. B.

Vous en fera bientôt perdre la volonté.
J'ai commencé, je vais poursuivre mon ouvrage.

SCÈNE IV.

AGRIPPINE, ALBINE.

ALBINE.

Dans quel emportement la douleur vous engage,
Madame ! L'empereur puisse-t-il l'ignorer !

AGRIPPINE.

Ah ! lui-même à mes yeux puisse-t-il se montrer !

ALBINE.

Madame, au nom des dieux, cachez votre colère.
Quoi ! pour les intérêts de la sœur ou du frère,
Faut-il sacrifier le repos de vos jours ?
Contraindrez-vous César jusques dans ses amours ?

AGRIPPINE.

Quoi ! tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me ravale,
Albine ? C'est à moi qu'on donne une rivale. *
Bientôt, si je ne romps ce funeste lien,
Ma place est occupée, et je ne suis plus rien.
Jusqu'ici d'un vain titre Octavie honorée,

---

* *Quoi! tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me ravale,*
Albine ? C'est à moi qu'on donne une rivale.

Ravale est une expression énergique qui ne devrait pas vieillir, et qui aura toujours son effet quand elle sera bien placée.

Inutile à la cour, en était ignorée.
Les grâces, les honneurs par moi seule versés,
M'attiraient des mortels les vœux intéressés.
Une autre de César a surpris la tendresse;
Elle aura le pouvoir d'épouse et de maîtresse;
Le fruit de tant de soins, la pompe des Césars,
Tout deviendra le prix d'un seul de ses regards.
Que dis-je? l'on m'évite, et déjà délaissée...
Ah! je ne puis, Albine, en souffrir la pensée.
Quand je devrais du ciel hâter l'arrêt fatal,
Néron, l'ingrat Néron... Mais voici son rival.

SCÈNE V.

BRITANNICUS, AGRIPPINE, NARCISSE, ALBINE.

BRITANNICUS.

Nos ennemis communs ne sont pas invincibles,
Madame; nos malheurs trouvent des cœurs sensibles.
Vos amis et les miens, jusqu'alors si secrets,
Tandis que nous perdions le tems en vains regrets,
Animés du courroux qu'allume l'injustice,
Viennent de confier leur douleur à Narcisse.
Néron n'est pas encor tranquille possesseur
De l'ingrate qu'il aime au mépris de ma sœur.
Si vous êtes toujours sensible à son injure,
On peut dans son devoir ramener le parjure.

La moitié du sénat s'intéresse pour nous;
Sylla, Pison, Plautus...

AGRIPPINE.

Prince, que dites-vous?
Sylla, Pison, Plautus, les chefs de la noblesse!

BRITANNICUS.

Madame, je vois bien que ce discours vous blesse,
Et que votre courroux, tremblant, irrésolu,
Craint déjà d'obtenir tout ce qu'il a voulu.
Non, vous avez trop bien établi ma disgrace;
D'aucun ami pour moi ne redoutez l'audace:
Il ne m'en reste plus; et vos soins trop prudens
Les ont tous écartés ou séduits dès long-tems.

AGRIPPINE.

Seigneur, à vos soupçons donnez moins de créance;
Notre salut dépend de notre intelligence.
J'ai promis, il suffit: malgré vos ennemis,
Je ne révoque rien de ce que j'ai promis.
Le coupable Néron fuit en vain ma colère;
Tôt ou tard il faudra qu'il entende sa mère.
J'essaîrai tour-à-tour la force et la douceur;
Ou moi-même, avec moi conduisant votre sœur,
J'irai semer par-tout ma crainte et ses alarmes,
Et ranger tous les cœurs du parti de ses larmes.
Adieu. J'assiégerai Néron de toutes parts.
Vous, si vous m'en croyez, évitez ses regards.

SCÈNE VI.

BRITANNICUS, NARCISSE.

BRITANNICUS.

Ne m'as-tu point flatté d'une fausse espérance ?
Puis-je sur ton récit fonder quelque assurance,
Narcisse ?

NARCISSE.

Oui. Mais, seigneur, ce n'est pas en ces lieux
Qu'il faut développer ce mystère à vos yeux.
Sortons. Qu'attendez-vous ?

BRITANNICUS.

Ce que j'attends, Narcisse ?
Hélas !

NARCISSE.

Expliquez-vous.

BRITANNICUS.

Si par ton artifice
Je pouvais revoir...

NARCISSE.

Qui ?

BRITANNICUS.

J'en rougis : mais enfin
D'un cœur moins agité j'attendrais mon destin.

NARCISSE.

Après tous mes discours vous la croyez fidèle? *

BRITANNICUS.

Non, je la crois, Narcisse, ingrate, criminelle,
Digne de mon courroux : mais je sens, malgré moi,
Que je ne le crois pas autant que je le doi.
Dans ses égaremens mon cœur opiniâtre
Lui prête des raisons, l'excuse, l'idolâtre;
Je voudrais vaincre enfin mon incrédulité :
Je la voudrais haïr avec tranquillité.
Et qui croira qu'un cœur, si grand en apparence,
D'une infidèle cour ennemi dès l'enfance,
Renonce à tant de gloire, et, dès le premier jour,
Trame une perfidie inouie à la cour? **

NARCISSE.

Et qui sait si l'ingrate, en sa longue retraite,

---

* *Après tous mes discours vous la croyez fidèle?*

La ne se rapporte à personne, puisque Junie n'a été ni nommée ni désignée. Racine et d'autres après lui, ont donné de fréquens exemples de cet artifice de style devenu commun, fondé sur ce que celle qu'on aime est toujours celle dont on parle quand on n'a nommé personne.

** *Trame une perfidie inouie à la cour?*

Ce vers n'est pas dur, mais il manque de nombre à cause de la consonnance de *perfidie* et d'*inouie*; c'est une petite imperfection.

N'a point de l'empereur médité la défaite?
Trop sûre que ses yeux ne pouvaient se cacher,
Peut-être elle fuyait pour se faire chercher,
Pour exciter Néron par la gloire pénible
De vaincre une fierté jusqu'alors invincible.

BRITANNICUS.

Je ne la puis donc voir?

NARCISSE.

Seigneur, en ce moment,
Elle reçoit les vœux de son nouvel amant.

BRITANNICUS.

Hé bien! Narcisse, allons. Mais que vois-je? C'est elle.

NARCISSE, *à part.*

Ah! dieux! A l'empereur portons cette nouvelle.

SCÈNE VII.

JUNIE, BRITANNICUS.

JUNIE.

Retirez-vous, seigneur, et fuyez un courroux
Que ma persévérance allume contre vous.
Néron est irrité. Je me suis échappée,
Tandis qu'à l'arrêter sa mère est occupée.
Adieu. Réservez-vous, sans blesser mon amour,
Au plaisir de me voir justifier un jour.
Votre image sans cesse est présente à mon ame;
Rien ne l'en peut bannir.

BRITANNICUS.

Je vous entends, madame ;
Vous voulez que ma fuite assure vos désirs,
Que je laisse un champ libre à vos nouveaux soupirs.
Sans doute, en me voyant, une pudeur secrète
Ne vous laisse goûter qu'une joie inquiète.
Hé bien! il faut partir.

JUNIE.

Seigneur, sans m'imputer...

BRITANNICUS.

Ah! vous deviez du moins plus long-tems disputer.
Je ne murmure point qu'une amitié commune
Se range du parti que flatte la fortune;
Que l'éclat d'un empire ait pu vous éblouir;
Qu'aux dépens de ma sœur vous en vouliez jouir :
Mais que, de ces grandeurs comme une autre occupée,
Vous m'en ayez paru si long-tems détrompée;
Non, je l'avoue encor, mon cœur désespéré
Contre ce seul malheur n'était point préparé.
J'ai vu sur ma ruine élever l'injustice;
De mes persécuteurs j'ai vu le ciel complice;
Tant d'horreurs n'avaient point épuisé son courroux :
Madame, il me restait d'être oublié de vous.

JUNIE.

Dans un tems plus heureux, ma juste impatience
Vous ferait repentir de votre défiance :
Mais Néron vous menace; en ce pressant danger,

Seigneur, j'ai d'autres soins que de vous affliger.
Allez, rassurez-vous, et cessez de vous plaindre;
Néron nous écoutait, et m'ordonnait de feindre.

BRITANNICUS.

Quoi! le cruel... *

---

* *Quoi! le cruel.....*

On a vu que Britannicus, même en croyant un moment aux apparences de l'infidélité, n'a point éclaté contre Junie. Sa douleur a été douce et tendre, et s'est exprimée par des plaintes plutôt que par des reproches. Cette modération et cette réserve sont une des nuances de son caractère, comme de celui de Junie, et font partie de l'intérêt et de la dignité que comportaient ces deux rôles. De plus, quand la jalousie n'est pas un des ressorts de l'intrigue, et ne tient qu'à un incident passager, il faut bien se garder de lui donner un développement qui porterait à faux: le spectateur qui sait que la méprise peut cesser d'un mot, et que ce mot va être dit, ne se soucie nullement qu'on veuille lui donner plus d'émotion qu'il n'en doit avoir, ni qu'on le détourne par-là du véritable intérêt qui l'occupe. Dans *Iphigénie*, un faux rapport fait croire un instant à cette princesse, qu'Achille ne songe plus à elle. Il paraît; elle ne lui dit que deux vers et le quitte: lui-même sort un instant après, et quand tous deux reparaissent dans l'acte suivant, l'explication s'est faite derrière la scène, et l'auteur n'a eu garde d'en occuper le spectateur, qui a autre chose à penser. C'est dans la comédie que ces sortes de méprises peuvent produire de véritables scènes. Là elles ne peuvent avoir rien de sérieux, et ne font que divertir; ce qui est le but général du poëte comique. Molière a tiré de ces incidens un parti prodigieux: ils lui ont fourni

JUNIE.

Témoin de tout notre entretien,
D'un visage sévère examinait le mien,

---

quatre ou cinq scènes excellentes, dont le fond est le même, et dont aucune ne ressemble aux autres.

Ici, comme dans *Iphigénie*, la jalousie n'est pas le mobile de l'intérêt : c'est le danger des deux amans ; et quoique l'amante fidèle ne puisse, quoi qu'il arrive, supporter qu'on la soupçonne, Racine a bien senti qu'il fallait ici mettre de côté la fierté du sexe et la délicatesse d'un cœur amoureux, pour aller à l'objet principal. Junie, quoiqu'offensée, ne donne à son injure que deux vers, et précipite sur-le-champ l'explication; mais ces deux vers contiennent tout ce qu'elle pourrait dire :

En des tems plus heureux, ma juste impatience
Vous ferait repentir de votre défiance.

Il n'y a point d'amant qui n'entende tout ce que signifient ces mots, *vous ferait repentir.* Le commentateur blâme le mot *impatience*, qui, selon lui, *ne se dirait plus aujourd'hui pour ressentiment. Aujourd'hui*, comme en tout tems, *impatience*, en pareille occasion, se dirait très-bien. L'offense passagère d'un soupçon aussi pardonnable que celui de Britannicus, produit moins un véritable *ressentiment*, que l'*impatience* naturelle à l'amour blessé.

On a d'ailleurs insisté un peu sur l'art de cette scène, et sur le principe que Racine a suivi, parce que cette partie de la théorie dramatique est très-peu connue. Rien n'est si commun (surtout depuis qu'on a oublié toutes les règles), que les situations factices où des personnages se lamentent et se désolent sans fin, et sans qu'il y ait le moindre obstacle à ce qu'ils sortent de leur embarras prétendu. Nous avons même vu des pièces dont la fable tout entière était fondée sur ce puéril ar-

Prêt à faire sur vous éclater la vengeance
D'un geste confident de notre intelligence.

BRITANNICUS.

Néron nous écoutait, madame! Mais, hélas!
Vos yeux auraient pu feindre et ne m'abuser pas :
Ils pouvaient me nommer l'auteur de cet outrage.
L'amour est-il muet, ou n'a-t-il qu'un langage?
De quel trouble un regard pouvait me préserver!
Il fallait...

JUNIE.

Il fallait me taire et vous sauver.
Combien de fois, hélas! puisqu'il faut vous le dire,
Mon cœur de son désordre allait-il vous instruire!
De combien de soupirs interrompant le cours,
Ai-je évité vos yeux que je cherchais toujours!
Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime,
De l'entendre gémir, de l'affliger soi-même,
Lorsque par un regard on peut le consoler!

---

tifice, et qui ont été supportées depuis que les spectacles n'ont plus de juges.

Au reste, on a pu remarquer encore dans cette scène, beaucoup de ces vers frappés au coin de Racine;

Un geste confident de notre intelligence......
Ai-je évité vos yeux que je cherchais toujours?....
De mon front effrayé je craignais la pâleur;
Je trouvais mes regards trop pleins de ma douleur, etc.

Nul n'a su, comme lui, fondre ensemble, pour ainsi dire, la langue de la poësie et celle de l'amour.

Mais quels pleurs ce regard aurait-il fait couler !
Ah ! dans ce souvenir, inquiète, troublée,
Je ne me sentais pas assez dissimulée :
De mon front effrayé je craignais la pâleur ;
Je trouvais mes regards trop pleins de ma douleur.
Sans cesse il me semblait que Néron en colère
Me venait reprocher trop de soin de vous plaire :
Je craignais mon amour vainement renfermé ;
Enfin, j'aurais voulu n'avoir jamais aimé.
Hélas ! pour son bonheur, seigneur, et pour le nôtre,
Il n'est que trop instruit de mon cœur et du vôtre !
Allez, encore un coup, cachez-vous à ses yeux :
Mon cœur plus à loisir vous éclaircira mieux.
De mille autres secrets j'aurais compte à vous rendre. [1]

BRITANNICUS.

Ah ! n'en voilà que trop : c'est trop me faire entendre,
Madame, mon bonheur, mon crime, vos bontés.
Et savez-vous pour moi tout ce que vous quittez ?

(*Se jetant aux pieds de Junie.*)

Quand pourrai-je à vos pieds expier ce reproche ?

JUNIE.

Que faites-vous ? Hélas ! votre rival s'approche.

---

[1] *De mille autres secrets j'aurais compte à vous rendre.*

Cette inversion marotique ne peut entrer dans le dialogue tragique. L. B. ★

★ *J'aurais compte à vous rendre* ne peut entrer dans aucune

SCÈNE VIII.

NÉRON, JUNIE, BRITANNICUS.

NÉRON.

Prince, continuez des transports si charmans.
Je conçois vos bontés par ses remercîmens,
Madame ; à vos genoux je viens de le surprendre.
Mais il aurait aussi quelque grace à me rendre ;
Ce lieu le favorise, et je vous y retiens
Pour lui faciliter de si doux entretiens.

BRITANNICUS.

Je puis mettre à ses pieds ma douleur ou ma joie *
Par-tout où sa bonté consent que je la voie ;

---

espèce de diction. *Avoir à rendre compte* est une phrase faite : on ne peut y changer l'ordre des mots, et *j'ai compte* est une construction barbare. C'est le cinquième vers à ôter de cette pièce.

* *Je puis mettre à ses pieds ma douleur ou ma joie*, etc.

Cette scène est une de celles où l'auteur a fait voir qu'il savait employer, quand il le fallait, le dialogue vif et coupé, et même dans toute sa perfection. Britannicus, malgré sa jeunesse et sa disgrace, parle avec la franchise courageuse et la noble hardiesse qui sied à sa naissance, à son rang, à sa situation, à son caractère. Personne ne croira que Boileau ait pu jamais dire ou penser que *Britannicus était trop petit devant Néron* : ce ne peut être qu'une des sottises que Monchénay a très-mal-à-propos ramassées dans son informe Recueil du *Bolæana*.

Et l'aspect de ces lieux où vous la retenez,
N'a rien dont mes regards doivent être étonnés.

NÉRON.

Et que vous montrent-ils qui ne vous avertisse
Qu'il faut qu'on me respecte et que l'on m'obéisse?

BRITANNICUS.

Ils ne nous ont pas vus l'un et l'autre élever,
Moi pour vous obéir, et vous pour me braver,
Et ne s'attendaient pas, lorsqu'ils nous virent naître,
Qu'un jour Domitius me dût parler en maître. [1]

NÉRON.

Ainsi par le destin nos vœux sont traversés;
J'obéissais alors, et vous obéissez.
Si vous n'avez appris à vous laisser conduire,
Vous êtes jeune encore, et l'on peut vous instruire.

BRITANNICUS.

Et qui m'en instruira?

---

[1] *Et ne s'attendaient pas, lorsqu'ils nous virent naître,*
Qu'un jour Domitius me dût parler en maître.

Une remarque que cet endroit présente, c'est que Britannicus appelle ici Néron *Domitius*, espèce de reproche que Tacite a fourni à Racine.

« Néron, dit-il, ayant rencontré Britannicus, le salua par son nom; Britannicus au contraire l'appela *Domitius*. » Cette dénomination, qui n'était pas la sienne, fut prise par Agrippine pour une injure. (*Annal. lib. XII.*) L. B.

NÉRON.

Tout l'empire à la fois,
Rome....

BRITANNICUS.

Rome met-elle au nombre de vos droits
Tout ce qu'a de cruel l'injustice et la force,
Les emprisonnemens, le rapt et le divorce?

NÉRON.

Rome ne porte point ses regards curieux
Jusque dans des secrets que je cache à ses yeux.
Imitez son respect.

BRITANNICUS.

On sait ce qu'elle en pense.

NÉRON.

Elle se tait du moins : imitez son silence.

BRITANNICUS.

Ainsi Néron commence à ne se plus forcer.

NÉRON.

Néron de vos discours commence à se lasser.

BRITANNICUS.

Chacun devait bénir le bonheur de son règne.

NÉRON.

Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne. [1]

---

[1] *Heureux ou malheureux, il suffit qu'on me craigne.*

Ce sont les paroles d'un tyran dans une tragédie d'Ennius :

Oderint dùm metuant. L. B.

BRITANNICUS.

Je connais mal Junie, ou de tels sentimens
Ne mériteront pas ses applaudissemens.

NÉRON.

Du moins, si je ne sais le secret de lui plaire,
Je sais l'art de punir un rival téméraire.

BRITANNICUS.

Pour moi, quelque péril qui me puisse accabler,
Sa seule inimitié peut me faire trembler.

NÉRON.

Souhaitez-la; c'est tout ce que je vous puis dire.

BRITANNICUS.

Le bonheur de lui plaire est le seul où j'aspire.

NÉRON.

Elle vous l'a promis, vous lui plairez toujours.

BRITANNICUS.

Je ne sais pas du moins épier ses discours :
Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche, *
Et ne me cache point pour lui fermer la bouche. **

---

* *Je la laisse expliquer sur tout ce qui me touche.*

C'est une faute de langage, que la poësie même ne peut excuser. Il faut absolument pour le sens et pour la grammaire, *je la laisse s'expliquer.*

** *Et ne me cache point pour lui fermer la bouche.*

C'est à ce mot que Néron ne peut plus se contenir, appelle

NÉRON.

Je vous entends. Hé bien! gardes....

JUNIE.

Que faites-vous?
C'est votre frère. Hélas! c'est un amant jaloux.
Seigneur, mille malheurs persécutent sa vie.
Ah! son bonheur peut-il exciter votre envie?
Souffrez que, de vos cœurs rapprochant les liens,
Je me cache à vos yeux et me dérobe aux siens.
Ma fuite arrêtera vos discordes fatales;
Seigneur, j'irai remplir le nombre des vestales.

---

ses gardes, et fait arrêter son rival. Il a pu supporter les reproches qui ne tombaient que sur sa puissance; mais humilié dans son amour, convaincu de ses bassesses, sûr que Junie les a toutes révélées, il n'a plus d'autre recours que la violence et l'oppression, et Britannicus est criminel dès qu'il l'a fait rougir.

L'effet théâtral de cette scène tient au plaisir que ressent toujours le spectateur de voir la puissance injuste, abaissée et confondue par celui qui n'a d'autres armes que l'innocence et la vérité. Ajoutez encore que Britannicus a ici un avantage avec lequel il ne pouvait pas être *petit devant Néron*, à moins que l'auteur ne l'eût fait exprès. Cet avantage décisif, qui se fait sentir dans toutes ses réponses, c'est qu'il est en présence de Junie et sûr d'en être aimé. Ce n'était donc pas lui dont il était difficile de soutenir le personnage: c'était Néron qui devait garder sa dignité comme empereur, quoique sacrifié comme amant. Le poëte a réussi à l'un et à l'autre, et cet art de proportions théâtrales qu'il faut toujours accorder avec les convenances morales, n'est connu que des grands artistes.

Ne lui disputez plus mes vœux infortunés;
Souffrez que les dieux seuls en soient importunés.

NÉRON.

L'entreprise, madame, est étrange et soudaine.
Dans son appartement, gardes, qu'on la remène;
Gardez Britannicus dans celui de sa sœur.

BRITANNICUS.

C'est ainsi que Néron sait disputer un cœur!

JUNIE.

Prince, sans l'irriter, cédons à cet orage.

NÉRON.

Gardes, obéissez sans tarder davantage.

SCÈNE IX.

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

Que vois-je? O ciel!

NÉRON, *sans voir Burrhus.*

Ainsi leurs feux sont redoublés.
Je reconnais la main qui les a rassemblés:
Agrippine ne s'est présentée à ma vue,
Ne s'est dans ses discours si long-tems étendue,
Que pour faire jouer ce ressort odieux.
(*apercevant Burrhus.*)
Qu'on sache si ma mère est encore en ces lieux.
Burrhus, dans ce palais je veux qu'on la retienne,

Et qu'au lieu de sa garde on lui donne la mienne.

BURRHUS.

Quoi ! seigneur, sans l'ouïr ? Une mère ?

NÉRON.

Arrêtez.

J'ignore quel projet, Burrhus, vous méditez :
Mais, depuis quelques jours, tout ce que je désire
Trouve en vous un censeur prêt à me contredire.
Répondez-m'en, vous dis-je ; ou, sur votre refus,
D'autres me répondront et d'elle et de Burrhus. *

---

* *D'autres me répondront et d'elle et de Burrhus.*

La progression est ici également marquée, et dans l'intrigue, et dans le caractère du tyran. Son frère est arrêté, parce qu'il est aimé de Junie ; sa mère est arrêtée en même tems, parce qu'elle favorise leurs amours, et son gouverneur est menacé des fers, parce qu'il a dit un mot en leur faveur. L'intrigue se noue comme il doit arriver dans un troisième acte, et Néron et la pièce marchent du même pas.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGRIPPINE, BURRHUS.

BURRHUS.

Oui, madame, à loisir vous pourrez vous défendre.
César lui-même ici consent de vous entendre. *
Si son ordre au palais vous a fait retenir,
C'est peut-être à dessein de vous entretenir.
Quoi qu'il en soit, si j'ose expliquer ma pensée,

---

* *César lui-même ici consent de vous entendre.*

Le spectateur doit présumer que c'est Burrhus lui-même qui a déterminé Néron à cette entrevue. Cependant il n'en parle même pas: il se contente de faire son devoir auprès de la mère et du fils, et de leur donner de sages conseils sans se faire valoir auprès de l'un ou de l'autre. Il voudrait surtout prévenir une rupture éclatante entr'eux deux, parce qu'il prévoit quelles peuvent en être les suites. S'il engage Agrippine à ménager Néron, ce n'est pas qu'il approuve la conduite de ce dernier : on sait assez le contraire ; mais il pense avec raison que la vérité sera moins suspecte et plus autorisée dans sa bouche, que dans celle de cette femme altière, qui n'est propre qu'à tout perdre par sa violence. Ici elle ne daigne seulement pas lui répondre, et le congédie comme un domestique par ces mots : *Qu'on me laisse avec lui.* C'est toujours Agrippine.

Ne vous souvenez plus qu'il vous ait offensée;
Préparez-vous plutôt à lui tendre les bras ;
Défendez-vous, madame, et ne l'accusez pas.
Vous voyez, c'est lui seul que la cour envisage.
Quoi qu'il soit votre fils, et même votre ouvrage,
Il est votre empereur : vous êtes, comme nous,
Sujette à ce pouvoir qu'il a reçu de vous.
Selon qu'il vous menace, ou bien qu'il vous caresse,
La cour autour de vous ou s'écarte ou s'empresse.
C'est son appui qu'on cherche en cherchant votre appui.
Mais voici l'empereur.

AGRIPPINE.

Qu'on me laisse avec lui.

SCÈNE II.

NÉRON, AGRIPPINE.

AGRIPPINE, *s'asseyant.*

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place. *

---

* *Approchez-vous, Néron, et prenez votre place.*

Ce ton de supériorité est remarquable dans la situation d'Agrippine. Elle ne voit jamais dans Néron que son fils, et dans l'empereur que son ouvrage ; mais sa hauteur est naturelle, et jamais affectée. Chez elle tout est fier, et rien n'étale la fierté. On ne saurait trop faire sentir cette nuance, qui sépare le poëte dramatique du rhéteur. Il y a tant de rhéteurs, et si peu de poëtes !

On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.
J'ignore de quel crime on a pu me noircir :
De tous ceux que j'ai faits je vais vous éclaircir.
Vous régnez. Vous savez combien votre naissance
Entre l'empire et vous avait mis de distance.
Les droits de mes aïeux, que Rome a consacrés,
Étaient même sans moi d'inutiles degrés.
Quand de Britannicus la mère condamnée
Laissa de Claudius disputer l'hyménée,
Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix,
Qui de ses affranchis mendièrent les voix,
Je souhaitai son lit, dans la seule pensée
De vous laisser au trône où je serais placée.
Je fléchis mon orgueil; j'allai prier Pallas.
Son maître, chaque jour caressé dans mes bras,
Prit insensiblement dans les yeux de sa nièce
L'amour où je voulais amener sa tendresse.
Mais ce lien du sang qui nous joignait tous deux
Écartait Claudius d'un lit incestueux :
Il n'osait épouser la fille de son frère.
Le sénat fut séduit : une loi moins sévère *

---

* *Une loi moins sévère*
Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux.

Que de choses dans un seul vers! Que d'étendue dans la pensée, et de concision dans les paroles! C'est la véritable force de style, en vers comme en prose ; mais ici l'élégance et le nombre joignent à tous les autres mérites celui de la poësie.

Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux.
C'était beaucoup pour moi : ce n'était rien pour vous.
Je vous fis sur mes pas entrer dans sa famille;
Je vous nommai son gendre, et vous donnai sa fille :
Silanus, qui l'aimait, s'en vit abandonné,
Et marqua de son sang ce jour infortuné.
Ce n'était rien encore. Eussiez-vous pu prétendre
Qu'un jour Claude à son fils dût préférer son gendre?
De ce même Pallas j'implorai le secours :
Claude vous adopta, vaincu par ses discours,
Vous appela Néron, et du pouvoir suprême
Voulut, avant le tems, vous faire part lui-même.
C'est alors que chacun, rappelant le passé,
Découvrit mon dessein déjà trop avancé;
Que de Britannicus la disgrace future
Des amis de son père excita le murmure.
Mes promesses aux uns éblouirent les yeux;
L'exil me délivra des plus séditieux.
Claude même, lassé de ma plainte éternelle,
Éloigna de son fils tous ceux de qui le zèle,
Engagé dès long-tems à suivre son destin,
Pouvait du trône encor lui rouvrir le chemin.
Je fis plus : je choisis moi-même dans ma suite
Ceux à qui je voulais qu'on livrât sa conduite.
J'eus soin de vous nommer, par un contraire choix,
Des gouverneurs que Rome honorait de sa voix.
Je fus sourde à la brigue, et crus la renommée;
J'appelai de l'exil, je tirai de l'armée,

Et ce même Sénèque, et ce même Burrhus,
Qui depuis..... Rome alors estimait leurs vertus.
De Claude en même tems épuisant les richesses,
Ma main, sous votre nom, répandait ses largesses.
Les spectacles, les dons, invincibles appats,
Vous attiraient les cœurs du peuple et des soldats,
Qui d'ailleurs, réveillant leur tendresse première,
Favorisaient en vous Germanicus mon père.
Cependant Claudius penchait vers son déclin.
Ses yeux, long-tems fermés, s'ouvrirent à la fin :
Il connut son erreur. Occupé de sa crainte,
Il laissa pour son fils échapper quelque plainte,
Et voulut, mais trop tard, assembler ses amis.
Ses gardes, son palais, son lit m'étaient soumis. *
Je lui laissai sans fruit consumer sa tendresse;
De ses derniers soupirs je me rendis maîtresse :
Mes soins, en apparence épargnant ses douleurs,
De son fils, en mourant, lui cachèrent les pleurs. **

---

* *Ses gardes, son palais, son lit m'étaient soumis.*

Autre exemple de ces expressions trouvées qui étonnent par leur force et leur précision, au point de se faire remarquer même dans la perfection de ce grand morceau, qui dans son genre est unique au théâtre.

** *De son fils, en mourant, lui cachèrent les pleurs.*

En mourant, par le sens, se rapporte à Claude, et par la construction à celle qui *cache* : mes soins lui *cachèrent en mourant*. C'est une faute sans doute ; mais comme il n'y a pas lieu à

Il mourut. Mille bruits en courent à ma honte.
J'arrêtai de sa mort la nouvelle trop prompte ;
Et tandis que Burrhus allait secrètement
De l'armée en vos mains exiger le serment,
Que vous marchiez au camp, conduit sous mes auspices,
Dans Rome les autels fumaient de sacrifices ;
Par mes ordres trompeurs tout le peuple excité
Du prince déjà mort demandait la santé.
Enfin des légions l'entière obéissance
Ayant de votre empire affermi la puissance, *

---

la moindre équivoque, la précision et la rapidité ne peuvent-elles pas faire pardonner l'inexactitude grammaticale ? On sait bien que ce n'est ici, de la part du poëte, ni une ignorance ni une faiblesse : c'est la grammaire sacrifiée au style dans une occasion où la grammaire est peu de chose, et où le style est tout. C'est toujours sous ce point de vue qu'il faut examiner les licences, afin que les priviléges du talent ne deviennent pas les excuses de la médiocrité et de l'impuissance.

N. B. L'inversion poëtique est encore une excuse très-naturelle et très-valable de ces sortes de constructions irrégulières. *En mourant* est placé dans le vers isolément, en sorte que la pensée le reporte où il doit être ; ce qui n'aurait pas lieu en prose où l'on dirait *lui cachèrent en mourant.* L'arrangement des mots ferait un contre-sens trop visible.

* *Ayant de votre empire affermi la puissance.*

En général, ce participe *ayant* est peu agréable en poësie. C'est la seule fois qu'il se trouve dans Racine, et encore dans un morceau naturellement susceptible des formes du récit, et

On vit Claude ; et le peuple, étonné de son sort,
Apprit en même tems votre règne et sa mort.
C'est le sincère aveu que je voulais vous faire :
Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire :
Du fruit de tant de soins à peine jouissant,
En avez-vous six mois paru reconnaissant, *
Que, lassé d'un respect qui vous gênait peut-être,
Vous avez affecté de ne me plus connaître.
J'ai vu Burrhus, Sénèque, aigrissant vos soupçons,
De l'infidélité vous tracer des leçons,
Ravis d'être vaincus dans leur propre science ;

---

dont la diction doit être plus sévère que gracieuse. Je ne crois pas que Boileau ait mis en vers le mot *ayant ;* il se trouve beaucoup trop souvent dans ceux de Voltaire. L'inconvénient de ce participe auxiliaire, c'est qu'il se joint toujours à un autre, et ce défaut élémentaire de notre langue rend la phrase lâche et traînante, surtout dans la poësie, dont le mérite et le devoir est de ne montrer que les beautés du langage, et d'en dérober les faiblesses. Aussi Racine a-t-il eu soin de séparer du moins les deux participes. S'il eût mis *ayant affermi*, le vers manquait d'élégance.

* *Du fruit de tant de soins à peine jouissant,*
En avez-vous six mois paru reconnaissant.....

A peine est placé de manière qu'il peut également se rapporter à *jouissant*, ou à ces mots *en avez-vous paru ;* ce qui fait une amphibologie de construction ; mais comme il n'y en a aucune dans le sens de la phrase, la faute n'est que pour les grammairiens : elle n'est pas grave.

J'ai vu favorisés de votre confiance
Othon, Sénécion, jeunes voluptueux,
Et de tous vos plaisirs flatteurs respectueux.
Et lorsque, vos mépris excitant mes murmures,
Je vous ai demandé raison de tant d'injures,
Seul secours d'un ingrat qui se voit confondu,
Par de nouveaux affronts vous m'avez répondu.
Aujourd'hui je promets Junie à votre frère;
Ils se flattent tous deux du choix de votre mère:
Que faites-vous? Junie, enlevée à la cour,
Devient en une nuit l'objet de votre amour; *
Je vois de votre cœur Octavie effacée,
Prête à sortir du lit où je l'avais placée;

---

* *Junie, enlevée à la cour,*
Devient en une nuit l'objet de votre amour.

En une nuit forme un redoublement de syllabes nasales, qu'il était facile d'éviter en mettant *dans une nuit*. Mais une faute beaucoup plus considérable, et la seule de cette scène si supérieurement écrite, c'est *enlevée à la cour*, expression impropre, et même employée à contre-sens. *Enlevée à la cour* signifie *éloignée par force de la cour*, et l'auteur veut dire *enlevée de chez elle et transportée à la cour*. Je ne doute pas que Racine ne se soit autorisé de cette phrase reçue, *enlevée aux cieux*, *enlevée aux nues*; mais remarquez que cette manière de parler n'est admise que lorsqu'*enlever* signifie *emporter en haut*, *lancer en haut*, et alors *aux cieux*, *aux nues* équivaut à ces mots, *dans les cieux*, *dans les nues*, qui s'allient très-bien avec *enlever*. Mais on ne dirait pas *enlever dans la cour*: ce terme est donc ici impropre. C'est le sixième vers qui ne dût pas subsister.

Je vois Pallas banni, votre frère arrêté ;
Vous attentez enfin jusqu'à ma liberté ;
Burrhus ose sur moi porter ses mains hardies.
Et lorsque, convaincu de tant de perfidies,
Vous deviez ne me voir que pour les expier,
C'est vous qui m'ordonnez de me justifier.

NÉRON.

Je me souviens toujours que je vous dois l'empire ;
Et, sans vous fatiguer du soin de le redire,
Votre bonté, madame, avec tranquillité
Pouvait se reposer sur ma fidélité.
Aussi-bien ces soupçons, ces plaintes assidues,
Ont fait croire à tous ceux qui les ont entendues
Que jadis, j'ose ici vous le dire entre nous,
Vous n'aviez sous mon nom travaillé que pour vous.
« Tant d'honneurs, disaient-ils, et tant de déférences,
» Sont-ce de ses bienfaits de faibles récompenses ?
» Quel crime a donc commis ce fils tant condamné ?
» Est-ce pour obéir qu'elle l'a couronné ?
» N'est-il de son pouvoir que le dépositaire ? »
Non que, si jusque-là j'avais pu vous complaire,
Je n'eusse pris plaisir, madame, à vous céder
Ce pouvoir que vos cris semblaient redemander :
Mais Rome veut un maître, et non une maîtresse.
Vous entendiez les bruits qu'excitait ma faiblesse.
Le sénat chaque jour et le peuple, irrités
De s'ouïr par ma voix dicter vos volontés,
Publiaient qu'en mourant, Claude, avec sa puissance,

M'avait encor laissé sa simple obéissance.
Vous avez vu cent fois nos soldats en courroux
Porter en murmurant leurs aigles devant vous;
Honteux de rabaisser, par cet indigne usage,
Les héros dont encore elles portent l'image.
Toute autre se serait rendue à leurs discours:
Mais, si vous ne régnez, vous vous plaignez toujours.
Avec Britannicus contre moi réunie,
Vous le fortifiez du parti de Junie;
Et la main de Pallas trame tous ces complots.
Et, lorsque malgré moi j'assure mon repos,
On vous voit de colère et de haine animée :
Vous voulez présenter mon rival à l'armée;
Déjà jusques au camp le bruit en a couru.

AGRIPPINE.

Moi! le faire empereur? Ingrat! l'avez-vous cru?
Quel serait mon dessein? Qu'aurais-je pu prétendre?
Quels honneurs dans sa cour, quel rang pourrais-je attendr
Ah! si sous votre empire on ne m'épargne pas,
Si mes accusateurs observent tous mes pas,
Si de leur empereur ils poursuivent la mère,
Que ferais-je au milieu d'une cour étrangère?
Ils me reprocheraient, non des cris impuissans,
Des desseins étouffés aussitôt que naissans,
Mais des crimes pour vous commis à votre vue,
Et dont je ne serais que trop tôt convaincue.
Vous ne me trompez point, je vois tous vos détours;

Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours. *
Dès vos plus jeunes ans mes soins et mes tendresses

---

* *Vous êtes un ingrat, vous le fûtes toujours.*

Néron a parfaitement bien répondu. Ses reproches et ses raisons sont péremptoires dans tout ce qui regarde les prétentions outrées d'Agrippine, et son insatiable soif de domination : aussi ne réplique-t-elle pas un seul mot sur cet article ; mais dès que Néron parle du projet de le détrôner, elle ressaisit habilement ses avantages, et n'a pas de peine à prouver qu'elle ne peut pas sérieusement vouloir couronner Britannicus. Elle profite de ce moment pour prendre sa revanche des récriminations amères et trop fondées qu'il lui a fallu supporter en silence. Elle accable Néron du reproche d'ingratitude ; mais sentant bien en même tems qu'elle l'offense d'autant plus qu'elle a réellement plus de droits sur lui, elle se hâte de tempérer l'aigreur de ses discours par une effusion d'amour maternel, qui semble n'être qu'un mouvement de la nature, mais qui, dans une femme de son caractère, n'est en effet qu'une arme de plus contre son fils, et un moyen de domination et de séduction. Rien ne le prouve mieux que l'adresse de cette menace indirecte et détournée, mais très-intelligible :

Pourvu que, par ma mort, tout le peuple irrité
Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

Ce sont ses dernières paroles, dont l'intention visible est d'attaquer Néron par la crainte, toujours si puissante sur l'ame d'un tyran. Elle ne se fie nullement aux droits de la nature, quoiqu'elle ait eu l'air de les invoquer, et la dernière idée qu'elle présente à Néron, c'est que, s'il était capable d'attenter aux jours de sa mère, un grand crime serait pour lui-même un grand danger. Et voilà où en sont réduits ceux qui ont con-

N'ont arraché de vous que de feintes caresses :
Rien ne vous a pu vaincre ; et votre dureté
Aurait dû dans son cours arrêter ma bonté.
Que je suis malheureuse ! Et par quelle infortune
Faut-il que tous mes soins me rendent importune !
Je n'ai qu'un fils ; ô ciel, qui m'entends aujourd'hui,
T'ai-je fait quelques vœux qui ne fussent pour lui !
Remords, crainte, périls, rien ne m'a retenue.
J'ai vaincu ses mépris ; j'ai détourné ma vue
Des malheurs qui dès-lors me furent annoncés ;
J'ai fait ce que j'ai pu : vous régnez, c'est assez.
Avec ma liberté, que vous m'avez ravie,
Si vous le souhaitez, prenez encor ma vie ;
Pourvu que, par ma mort, tout le peuple irrité
Ne vous ravisse pas ce qui m'a tant coûté.

NÉRON.

Hé bien donc, prononcez. Que voulez-vous qu'on fasse ?

AGRIPPINE.

De mes accusateurs qu'on punisse l'audace ; *

---

couru à élever une puissance injuste : ils se menacent sans cesse les uns les autres, jusqu'à ce qu'ils périssent les uns par les autres. *Occides tu et te alius.* C'est la sentence des méchans, et l'ordre de la Providence.

* *De mes accusateurs qu'on punisse l'audace*, etc.

Néron n'a dit qu'un mot, mais par ce mot il a paru se rendre. Agrippine, qui pleurait tout-à-l'heure, commande aussitôt, et,

Que de Britannicus on calme le courroux ;
Que Junie à son choix puisse prendre un époux ;
Qu'ils soient libres tous deux, et que Pallas demeure ;
Que vous me permettiez de vous voir à toute heure ;

(*apercevant Burrhus dans le fond du théâtre.*)

Que ce même Burrhus, qui nous vient écouter,
A votre porte enfin n'ose plus m'arrêter.

NÉRON.

Oui, madame, je veux que ma reconnaissance *

---

du ton le plus absolu, dicte, sans hésiter, ses ordres et ses vengeances. Elle ordonne tout, et n'oublie rien. On ne saurait mieux peindre la force du caractère et de l'habitude.

* *Oui*, *madame*, etc.

On verra tout-à-l'heure que Néron, en écoutant Agrippine, a déjà pris le parti de se défaire de Britannicus : son plan est déjà tout formé, et la dissimulation y entre nécessairement, pour éloigner à la fois, et les précautions contre le poison, et les soupçons contre lui. C'est pour cela qu'il prodigue *ces caresses trompeuses*, dont l'artifice lui était familier, et que Racine a rappelées dans sa préface, en citant les paroles de Tacite : *Factus naturâ velare odium fallacibus blanditiis*. Ce caractère différait de celui de Tibère, en ce que la dissimulation de celui-ci était habituelle et sombre : il se commandait sans cesse, et voulait toujours intimider. Néron, d'ordinaire emporté par ses passions, ne feignait que par timidité : sa dissimulation était flatteuse et caressante. Chez Tibère, c'était un principe de gouvernement autant qu'une habitude naturelle : chez Néron, c'était une cruauté lâche ; il caressait sa victime quand il croyait avoir besoin de la tromper.

Désormais dans les cœurs grave votre puissance ;
Et je bénis déjà cette heureuse froideur
Qui de notre amitié va rallumer l'ardeur.
Quoi que Pallas ait fait, il suffit, je l'oublie :
Avec Britannicus je me réconcilie ;
Et, quant à cet amour qui nous a séparés,
Je vous fais notre arbitre, et vous nous jugerez.
Allez donc, et portez cette joie à mon frère.
Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mère. [1]

---

[1] *Gardes, qu'on obéisse aux ordres de ma mère.*

Cette belle scène est dans le goût de celle d'Auguste et de Cinna, dont Sénèque avait fourni l'idée à Corneille. *Traité de la Clémence*, liv. I, chap. IX. Elle ressemble encore mieux à celle de Cléopâtre et de ses deux fils dans *Rodogune*, où cette mère cruelle commence ainsi :

Mes enfans, prenez place, etc.

Acte II, scène 3.

Il faut convenir que, si la scène de Racine ne le cède en rien à celles de Corneille pour la force des sentimens et la beauté de l'expression, elle leur est inférieure pour l'intérêt théâtral. L.B.*

* C'est Voltaire qui a rapproché ces deux scènes dans le commentaire de *Rodogune*, et en effet elles ont cela de commun, que Cléopâtre expose à ses fils ce qu'elle a fait pour leur conserver le trône de leur père, comme Agrippine à Néron ce qu'elle a fait pour l'élever à l'empire. Voltaire ajoute que, dans *Rodogune*, « la situation est bien plus frappante, l'intérêt plus grand, la scène bien autrement intéressante ; » et il est sûr que la curiosité doit être fortement attachée quand une reine, une mère, seule dé-

SCÈNE III.

NÉRON, BURRHUS.

BURRHUS.

Que cette paix, seigneur, et ces embrassemens
Vont offrir à mes yeux de spectacles charmans !

---

positaire, n'importe comment, du secret d'un droit d'aînesse d'où dépend celui de régner, fait dépendre l'un et l'autre de la proposition qu'elle fait aux deux princes ses fils, d'égorger une princesse dont tous deux sont amoureux. J'avoue qu'il peut paraître plus curieux de savoir ce qui peut arriver de ces quatre personnages placés respectivement dans une situation si extraordinaire. Mais sans m'arrêter sur ce que Voltaire a établi, mieux que personne, dans ce même commentaire, que *dans une tragédie tout doit être vraisemblable*, et qu'*un esprit raisonnable n'admet rien qui ne le soit*, j'observerai, 1°. que Voltaire lui-même, indépendamment du fond des choses, reproche à Cléopâtre, et à très-juste titre, *une inconséquence et une maladresse grossières* dans la manière dont elle parle à ses fils de Rodogune, quoique jusques-là son discours ait eu *de l'artifice et de la grandeur :* ce mélange de beautés et de défauts est loin de l'étonnante perfection, toujours soutenue, dans le discours d'Agrippine, où la force de diction est égale à la force de pensée, et où l'adresse n'est pas moins remarquable que la hauteur : 2°. que, quoique les objets traités dans la scène de *Rodogune* soient d'un ordre plus relevé, et surtout plus extraordinaire, que ceux dont il s'agit dans la scène de *Britannicus*, cependant il n'est nullement vrai qu'il ne soit ici question que de savoir *si Agrippine aura le premier crédit;* c'est une de ces

Vous savez si jamais ma voix lui fut contraire,
Si de son amitié j'ai voulu vous distraire,
Et si j'ai mérité cet injuste courroux.

NÉRON.

Je ne vous flatte point, je me plaignais de vous,
Burrhus; je vous ai crus tous deux d'intelligence:
Mais son inimitié vous rend ma confiance.
Elle se hâte trop, Burrhus, de triompher:
J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer.

BURRHUS.

Quoi, seigneur!

---

méprises où tombe souvent le commentateur faute de connaissances ou de réflexion. Le spectateur sent très-bien que le sort de Britannicus et de Junie, qui forme l'intérêt de la pièce, est immédiatement attaché au résultat de cette importante conversation, et la suite de la pièce prouve cette connexion. La mort de Britannicus est résolue par Néron, et annoncée à l'instant même où il quitte sa mère. L'objet de la scène est donc vraiment tragique, et toute autre chose qu'une froide intrigue de cour, telle que celle de *Nicomède* et d'*Othon*.

Si la scène n'avait pas eu ce fond d'action et d'intérêt, le style même de Racine eût difficilement fait écouter une espèce de récit de plus de cent vers au commencement d'un quatrième acte, et, ce qui est plus fort, un récit d'événemens de l'avant-scène, qui ne sont point nécessaires à ce qu'on appelle la fable de la pièce. Si on l'entend avec attention et avec plaisir, c'est que tout ce qui se dit tend à rendre la cause de Néron plus odieuse, et celle de Britannicus plus intéressante: tel a été l'art de l'auteur, quand il a conçu cette grande scène.

NÉRON.

C'en est trop ; il faut que sa ruine
Me délivre à jamais des fureurs d'Agrippine :
Tant qu'il respirera, je ne vis qu'à demi.
Elle m'a fatigué de ce nom ennemi ;
Et je ne prétends pas que sa coupable audace
Une seconde fois lui promette ma place.

BURRHUS.

Elle va donc bientôt pleurer Britannicus ?

NÉRON.

Avant la fin du jour je ne le craindrai plus.

BURRHUS.

Et qui de ce dessein vous inspire l'envie ? *

NÉRON.

Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie. **

---

* *Et qui de ce dessein vous inspire l'envie ?*

On ne peut dire *l'envie d'un dessein*. Le terme est absolument impropre. C'est le septième vers de ceux qu'on ne pouvait pas laisser dans une pièce bien écrite.

** *Ma gloire, mon amour, ma sûreté, ma vie.*

C'est la première fois peut-être qu'un scélérat a confié à un honnête homme le projet d'un grand crime : ces sortes de confidences ne se font qu'à des complices. Celle-ci, qui même est faite sans aucune nécessité, puisqu'assurément Néron ne compte pas se servir de Burrhus, serait ailleurs un très-grand défaut. Ici c'est un trait profond de vérité. Néron est si natu-

BURRHUS.

Non, quoi que vous disiez, cet horrible dessein
Ne fut jamais, seigneur, conçu dans votre sein.

---

rellement pervers, que l'idée d'empoisonner son frère lui paraît une chose toute simple, et qu'il est persuadé que Burrhus n'en doit pas être plus effrayé que lui-même. Il ne comprend rien à l'étonnement et à l'horreur que Burrhus fait paraître, et bien loin de rougir de cet abominable dessein, il y croit *sa gloire* intéressée. De la gloire à empoisonner son frère! C'est bien là Néron.

N'oublions pas une autre leçon de morale. Agrippine regardait comme le chef-d'œuvre de sa politique, d'opposer sans cesse Britannicus à Néron, et c'est elle qui cause la perte de ce jeune prince, et pousse enfin Néron jusqu'à s'en défaire :

> Elle m'a fatigué de ce nom ennemi,
> Et je ne prétends pas que sa coupable audace
> Une seconde fois lui promette ma place.

Voilà la condamnation de Britannicus; la jalousie du trône, jointe à celle de l'amour, doit emporter la balance, et précipiter le crime. Ce qui fait que la politique des méchans les trompe si souvent, c'est qu'ils ne savent qu'opposer le mal au mal, le danger au danger. Un gouvernement tyrannique s'entoure de scélérats, de peur des gens de bien : ou ils le renverseront pour succomber eux-mêmes un moment après, ou ils le feront tellement détester et mépriser, qu'il tombera de son poids. Quoique tout soit imparfait dans ce monde, rien n'y est durable que ce qui est fondé, jusqu'à un certain point, sur la morale et la raison, parce que sans morale et sans raison il n'y aurait point d'ordre social.

NÉRON.

Burrhus !

BURRHUS.

De votre bouche, ô ciel ! puis-je l'apprendre ?
Vous-même sans frémir avez-vous pu l'entendre ?
Songez-vous dans quel sang vous allez vous baigner ?
Néron dans tous les cœurs est-il las de régner ?
Que dira-t-on de vous ? Quelle est votre pensée ?

NÉRON.

Quoi ! toujours enchaîné de ma gloire passée, *
J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour
Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour ?
Soumis à tous leurs vœux, à mes désirs contraire,
Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire ?

BURRHUS.

Et ne suffit-il pas, seigneur, à vos souhaits
Que le bonheur public soit un de vos bienfaits ?
C'est à vous à choisir, vous êtes encor maître.
Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être : **

---

* *Quoi ! toujours enchaîné de ma gloire passée.....*

En prose il faudrait dire *enchaîné par*..... L'exemple de tous nos bons poëtes depuis Malherbe, a prouvé que le *de* ablatif a plus de grâce en poësie que le *par*, toutes les fois qu'il n'est pas contraire à la syntaxe et au génie de la langue.

** *Vertueux jusqu'ici, vous pouvez toujours l'être.*

Louis Racine remarque avec raison, que Burrhus ne pense

Le chemin est tracé, rien ne vous retient plus ;
Vous n'avez qu'à marcher de vertus en vertus.

---

surement pas que Néron ait jamais été *vertueux :* il est même très-persuadé du contraire, et le spectateur est dans la confidence de ses sentimens là-dessus depuis qu'il a entendu dans sa bouche ces vers du troisième acte :

Enfin, Burrhus, Néron découvre son génie, etc.

Mais ce n'est ici qu'une leçon et nullement une flatterie ; et puisque Néron à voulu jusques-là paraître ce qu'il n'était pas, Burrhus ne peut faire mieux que de lui persuader, s'il est possible, qu'il est ce qu'il a voulu paraître. Il est permis de se servir de l'amour-propre du méchant pour le rendre meilleur : c'est l'office d'un honnête homme. Narcisse au contraire se servira tout-à-l'heure de l'amour-propre de Néron pour le porter au crime : c'est l'office d'un scélérat, et Burrhus et Narcisse soutiennent le rôle qui leur est propre.

Il serait inutile de faire observer la beauté de ce discours de Burrhus ; c'est un modèle du pathétique noble : il ne *déchire* pas *le cœur*, comme le dit le commentateur ; mais il produit un des effets les plus heureux de l'éloquence dramatique, celui de mêler l'attendrissement à l'admiration, d'émouvoir et d'élever l'ame tout à la fois. Cet effet n'est pas aussi profond, aussi fort que celui des scènes douloureuses et passionnées qui *déchirent le cœur ;* mais il est plus moral, plus doux, et les larmes qu'il fait répandre font honneur à l'homme : ce sont celles de sa bonté, et non pas de sa faiblesse. Il n'y a d'ailleurs que les grands écrivains qui puissent la produire, parce que l'éloquence de la morale est bien plus près de la déclamation, et par conséquent de la froideur, que l'éloquence des passions, dont la médiocrité

Mais si de vos flatteurs vous suivez la maxime,

---

même peut quelquefois approcher, d'autant plus que le germe en est plus communément dans le cœur.

Le trait rapporté par Sénèque, *je voudrais ne savoir pas écrire, — vellem nescire litteras*, est ici très-adroitement encadré ; et pour que cette espèce de récit ne refroidît en rien la véhémence et la rapidité oratoire, il fallait un art qui ne peut être senti que de ceux qui savent écrire. Le coloris de la diction est également bien entendu dans les images fortes et dans les images douces.

Et laver dans le sang vos bras ensanglantés,

est un vers terrible ;

Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer,

est un vers charmant. L'orateur (car Burrhus l'est ici) a su tirer le plus grand parti de l'effet des contrastes : ils se présentaient naturellement, mais le talent seul peut les traiter ainsi.

Non, il ne vous hait pas,
Seigneur : on le trahit, etc.

n'est pas plus vrai que cet hémistiche,

Vertueux jusqu'ici.....

et a le même mérite. Il s'agit d'empêcher un crime, et quoique Britannicus haïsse en effet, et doive haïr Néron, le plus pressé c'est de rassurer Néron sur Britannicus, et Burrhus fait très-bien de *répondre* de l'un pour désarmer l'autre. Ce qui le prouve c'est que tout-à-l'heure Narcisse fera tout le contraire : il fera entendre à Néron que, s'il ne fait pas périr Britannicus, Britannicus le fera périr : c'est la logique des oppresseurs et des scélérats.

Le plus grand éloge du discours de Burrhus, c'est qu'il par-

Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime,[1]
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.
Britannicus mourant excitera le zèle
De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle.
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,[2]
Qui, même après leur mort, auront des successeurs:
Vous allumez un feu qui ne pourra s'éteindre.

---

vienne à toucher Néron même, et qu'on n'en soit pas surpris, comme le plus grand éloge de la scène suivante, c'est qu'on la supporte après celle-ci, car tout homme de sens doit comprendre que l'art ne doit pas aller plus loin qu'à faire supporter Narcisse.

[1] *Il vous faudra, seigneur, courir de crime en crime,*
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés.

Ceci est pris du *Traité de la Clémence* de Sénèque. *Ce qu'il y a*, dit-il, *de plus funeste dans la cruauté, c'est qu'il faut persévérer dans ses excès, et qu'elle ne laisse aucune voie de retour à la douceur; c'est par les crimes qu'on parvient à soutenir les crimes.* Liv. I, chap. XIII. L. B.

[2] *Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,*
Qui, même après leur mort, auront des successeurs.

Sénèque, dans son *Traité de la Clémence*, fait à Néron la même peinture d'un règne cruel. *Les proscriptions fréquentes intimident*, dit-il, *la haine d'un petit nombre d'hommes, et soulèvent tous les autres..... Les parens, les affranchis de ceux qu'on a fait périr, leurs proches, leurs amis, se succèdent, se remplacent dans leur mécontentement.* Liv. I, chap. VIII. L. B.

Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre, [1]
Toujours punir, toujours trembler dans vos projets,
Et pour vos ennemis compter tous vos sujets.
Ah! de vos premiers ans l'heureuse expérience
Vous fait-elle, seigneur, haïr votre innocence?
Songez-vous au bonheur qui les a signalés?
Dans quel repos, ô ciel! les avez-vous coulés!
Quel plaisir de penser et de dire en vous-même :
« Par-tout en ce moment, on me bénit, on m'aime; [2]
» On ne voit point le peuple à mon nom s'alarmer;
» Le ciel dans tous leurs pleurs ne m'entend point nommer;
» Leur sombre inimitié ne fuit point mon visage;
» Je vois voler par-tout les cœurs à mon passage! »
Tels étaient vos plaisirs. Quel changement, ô dieux!

---

[1] *Craint de tout l'univers, il vous faudra tout craindre.*

C'est le *timet timentes* de Sénèque dans son *Hercule furieux*, acte II ; pensée terrible, qui se trouve chez presque tous les auteurs tragiques, et que Corneille a tournée de cette manière :

Auteurs des maux de tous, à tous il est en butte. L. B.

[2] *Par-tout en ce moment, on me bénit, on m'aime.*

C'est le même discours que Sénèque fait tenir à Néron : *Possum in quâlibet parte urbis solus incedere, sine timore, quamvis nullus sequatur comes, nullus sit domi, nullus ad latus gladius..... Quid pulchrius est, quàm vivere optantibus cunctis, et vota non sub custode nuncupantibus!* Lib. I, *de Clement.* cap. VIII et XIX. L. B.

Le sang le plus abject vous était précieux.
Un jour, il m'en souvient, le sénat équitable
Vous pressait de souscrire à la mort d'un coupable:
Vous résistiez, seigneur, à leur sévérité;
Votre cœur s'accusait de trop de cruauté;
Et, plaignant les malheurs attachés à l'empire,
Je voudrais, disiez-vous, ne savoir pas écrire.
Non, ou vous me croirez, ou bien de ce malheur
Ma mort m'épargnera la vue et la douleur.
On ne me verra point survivre à votre gloire.
Si vous allez commettre une action si noire,
(*se jetant aux pieds de Néron.*)
Me voilà prêt, seigneur; avant que de partir,
Faites percer ce cœur qui n'y peut consentir:
Appelez les cruels qui vous l'ont inspirée;
Qu'ils viennent essayer leur main mal assurée...
Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur;
Je vois que sa vertu frémit de leur fureur.
Ne perdez point de tems; nommez-moi les perfides
Qui vous osent donner ces conseils parricides;
Appelez votre frère, oubliez dans ses bras...

NÉRON.

Ah! que demandez-vous?

BURRHUS.

Non, il ne vous hait pas,
Seigneur: on le trahit; je sais son innocence;

Je vous réponds pour lui de son obéissance.
J'y cours. Je vais presser un entretien si doux.

NÉRON.

Dans mon appartement qu'il m'attende avec vous.

SCÈNE IV.

NÉRON, NARCISSE.

NARCISSE.

Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste; *

---

* *Seigneur, j'ai tout prévu pour une mort si juste.*

Ici la marche de l'auteur est hardie et hasardeuse; elle était nécessitée par son plan. Quoique la scène de Burrhus soit d'un grand effet, cet effet serait sans comparaison plus grand si elle suivait celle de Narcisse au lieu de la précéder, et rien ne serait plus théâtral que ce quatrième acte, si la victoire de Burrhus était la dernière impression qu'en remportât le spectateur. Mais le plan, d'après le sujet, ne permettait pas cette disposition, toute heureuse qu'elle paraît d'abord, et qu'elle est en effet, considérée en elle-même. La catastrophe devait être funeste, et le spectateur aurait eu à revenir de trop loin si, après s'être pleinement livré au triomphe de la vertu terminant le quatrième acte, il eût vu celui du crime au cinquième. Cette révolution désagréable, n'étant plus préparée, eût été trop difficile à supporter, et eût fait entièrement tomber le dernier acte. Cet acte était en lui-même (comme on l'a vu dans la préface) la partie faible du sujet et de l'ouvrage, et pour le faire passer, il a fallu

Le poison est tout prêt. La fameuse Locuste
A redoublé pour moi ses soins officieux :

---

diminuer quelque chose de ce qu'il y avait d'avantageux dans le quatrième.

En général, rien n'est plus favorable au théâtre, qu'une impression qui plaît à l'âme, succédant à celle que le cœur repousse. Ici c'est tout le contraire : le cœur s'est épanoui avec Burrhus; il se resserre devant Narcisse, et Narcisse remplace immédiatement Burrhus, et sans aucun intervalle, sans aucune espèce de préparation au changement qui va suivre. Rien n'était plus hardi, et tout autre qu'un maître de l'art eût interposé un monologue. Mais qu'en serait-il arrivé? Narcisse eût trouvé l'ouvrage à moitié fait dans le cœur de Néron, pour peu que ce cœur eût eu le tems de revenir à lui-même, et dès-lors la malignité de Narcisse, devenant à peu près gratuite, eût été tout-à-fait intolérable et dégoûtante. Ce qui soutient la scène contre le dégoût qu'un Narcisse doit inspirer après Burrhus, c'est la curiosité qu'il excite. Comment fera-t-il pour ramener Néron de si loin? Voilà ce que tout le monde se dit en le voyant aborder Néron au fort de l'émotion dont il n'a pas été maître, et qui dure encore. Cette curiosité seule pouvait faire écouter la scène, et toute l'adresse que l'auteur a donnée à Narcisse pouvait seule la faire passer. Mais comme l'effet général est d'attrister les cœurs que Burrhus avait charmés, je ne doute pas que cette inévitable impression n'ait contribué beaucoup au mauvais succès de la pièce dans sa nouveauté; d'autant plus que c'est un des moyens dont se sert le plus aisément la malveillance, qui, dans ces occasions, se couvre d'une apparence de moralité. Le tems seul pouvait faire voir combien la marche de la pièce était

Elle a fait expirer un esclave à mes yeux;
Et le fer est moins prompt pour trancher une vie,
Que le nouveau poison que sa main me confie.

NÉRON.

Narcisse, c'est assez: je reconnais ce soin,
Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin.

---

habilement ménagée, combien il y a de perfection dans ce malheureux rôle de Narcisse, et qu'il fallait admirer Racine quand il le fait parler, comme il faut l'aimer quand il fait parler Burrhus.

Il s'est conformé à l'histoire en faisant préparer par Locuste le poison dont périt Britannicus, et il convenait qu'une empoisonneuse de profession fût au nombre des agens secrets et des familiers de Néron. Elle était logée dans son palais et comblée de ses présens: il la faisait travailler devant lui, et il voulut qu'elle fît des élèves dans son art, toujours précieux pour les scélérats. L'existence de cette femme, son école et son impunité (car l'histoire ne parle pas de sa punition) suffiraient pour donner une idée de ces tems abominables.

Racine n'a blessé aucune bienséance dans cet essai du poison fait sur un esclave: c'est Narcisse qui agit au nom de Néron. Mais Corneille les a blessées toutes dans ce vers de *Rodogune*:

Faites en faire essai *par quelque domestique.*

Ce mot *domestique* ajoute encore à cet affreux oubli de toute humanité, qui du moins n'était toléré, chez les anciens, qu'à l'égard des *esclaves*, sur qui les maîtres avaient droit de vie et de mort, et c'est Rodogune qui prononce ce vers dans Corneille, et non pas l'agent d'un tyran.

NARCISSE.

Quoi ! pour Britannicus votre haine affaiblie
Me défend...

NÉRON.

Oui, Narcisse ; on nous réconcilie.

NARCISSE.

Je me garderai bien de vous en détourner,
Seigneur. Mais il s'est vu tantôt emprisonner :
Cette offense en son cœur sera long-tems nouvelle.
Il n'est point de secrets que le tems ne révèle :
Il saura que ma main lui devait présenter
Un poison que votre ordre avait fait apprêter.
Les dieux de ce dessein puissent-ils le distraire !
Mais peut-être il fera ce que vous n'osez faire.

NÉRON.

On répond de son cœur, et je vaincrai le mien.

NARCISSE.

Et l'hymen de Junie en est-il le lien ?
Seigneur, lui faites-vous encor ce sacrifice ?

NÉRON.

C'est prendre trop de soin. Quoi qu'il en soit, Narcisse,
Je ne le compte plus parmi mes ennemis.

NARCISSE.

Agrippine, seigneur, se l'était bien promis :
Elle a repris sur vous son souverain empire.

NÉRON.

Quoi donc ? Qu'a-t-elle dit ? Et que voulez-vous dire ?

NARCISSE.

Elle s'en est vantée assez publiquement.

NÉRON.

De quoi?

NARCISSE.

Qu'elle n'avait qu'à vous voir un moment;
Qu'à tout ce grand éclat, à ce courroux funeste,
On verrait succéder un silence modeste;
Que vous-même à la paix souscririez le premier,
Heureux que sa bonté daignât tout oublier.

NÉRON.

Mais, Narcisse, dis-moi, que veux-tu que je fasse?
Je n'ai que trop de pente à punir son audace;
Et, si je m'en croyais, ce triomphe indiscret
Serait bientôt suivi d'un éternel regret.
Mais de tout l'univers quel sera le langage?
Sur les pas des tyrans veux-tu que je m'engage,
Et que Rome, effaçant tant de titres d'honneur,
Me laisse, pour tous noms, celui d'empoisonneur?
Ils mettront ma vengeance au rang des parricides.

NARCISSE.

Et prenez-vous, seigneur, leurs caprices pour guides?
Avez-vous prétendu qu'ils se tairaient toujours?*

---

* *Avez-vous prétendu qu'ils se tairaient toujours?*

Prétendre que, pour *penser que*, *affirmer que*, peut régir le fu-

Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours ?
De vos propres désirs perdrez-vous la mémoire,
Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire ?
Mais, seigneur, les Romains ne vous sont pas connus ;
Non, non, dans leurs discours ils sont plus retenus.
Tant de précaution affaiblit votre règne :
Ils croiront, en effet, mériter qu'on les craigne.
Au joug, depuis long-tems, ils se sont façonnés ;
Ils adorent la main qui les tient enchaînés.
Vous les verrez toujours ardens à vous complaire.
Leur prompte servitude a fatigué Tibère.
Moi-même, revêtu d'un pouvoir emprunté
Que je reçus de Claude avec la liberté,
J'ai cent fois, dans le cours de ma gloire passée,
Tenté leur patience, et ne l'ai point lassée.
D'un empoisonnement vous craignez la noirceur ?
Faites périr le frère, abandonnez la sœur :
Rome, sur les autels prodiguant les victimes,
Fussent-ils innocens, leur trouvera des crimes ;
Vous verrez mettre au rang des jours infortunés

---

tur : *je prétends qu'il viendra ce soir*. Mais comme, dans cette phrase, *avez-vous prétendu qu'ils se tairaient*, *prétendre* n'a pas décidément cette signification, et peut présenter le sens de *vouloir*, d'*exiger*, de *se flatter*, qui régiraient l'imparfait du subjonctif, le futur ne fait pas ici un bon effet. Cette petite imperfection n'aurait pas lieu s'il y avait : *Avez-vous espéré ?*

Ceux où jadis la sœur et le frère sont nés.

NÉRON.

Narcisse, encore un coup, je ne puis l'entreprendre.
J'ai promis à Burrhus, il a fallu me rendre.
Je ne veux point encore, en lui manquant de foi,
Donner à sa vertu des armes contre moi.
J'oppose à ses raisons un courage inutile;
Je ne l'écoute point avec un cœur tranquille.

NARCISSE.

Burrhus ne pense pas, seigneur, tout ce qu'il dit:
Son adroite vertu ménage son crédit.
Ou plutôt ils n'ont tous qu'une même pensée:
Ils verraient par ce coup leur puissance abaissée;
Vous seriez libre alors, seigneur; et, devant vous,
Ces maîtres orgueilleux fléchiraient comme nous.
Quoi donc! ignorez-vous tout ce qu'ils osent dire?
« Néron, s'ils en sont crus, n'est point né pour l'empire.
» Il ne dit, il ne fait que ce qu'on lui prescrit:
» Burrhus conduit son cœur, Sénèque son esprit.
» Pour toute ambition, pour vertu singulière,
» Il excelle à conduire un char dans la carrière;
» A disputer des prix indignes de ses mains;
» A se donner lui-même en spectacle aux Romains;
» A venir prodiguer sa voix sur un théâtre;
» A réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre;
» Tandis que des soldats, de momens en momens,
» Vont arracher pour lui les applaudissemens. »
Ah! ne voulez-vous pas les forcer à se taire?

NÉRON.

Viens, Narcisse : allons voir ce que nous devons faire.*

---

* *Viens, Narcisse : allons voir ce que nous devons faire.*

« Si la scène précédente est le chef-d'œuvre de l'éloquence » d'un homme vertueux, celle-ci est le chef-d'œuvre de la » fourberie d'un scélérat. » C'est ainsi que s'exprime, avec beaucoup de vérité, l'ancien commentateur.

On a pu voir que Narcisse n'a pas perdu la tête un moment, même dans la première surprise où a dû le jeter le changement inopiné de son maître. Il a formé dans l'instant son plan d'attaque, a été repoussé trois fois sans se rebuter, et à la quatrième il l'emporte. Il a attaqué Néron par tous ses faibles, par la crainte, par la jalousie de l'amour, par celle du pouvoir. Il l'a rassuré contre les discours des Romains, et lui a répondu de leur abjection : là-dessus il était sûr de son fait, et l'événement le justifia. Enfin, il s'aperçoit que le tyran, qui a de l'orgueil, craint d'avoir à rougir devant *la vertu* de Burrhus. Pour faire tomber ce dernier obstacle, il faut décréditer Burrhus : Burrhus gémissait sur les vices de Néron et les taisait, occupé seulement à les contenir et à les réprimer. Narcisse lui fait dire de Néron précisément tout ce que lui-même en pense. Néron, blessé dans ses prétentions aux talens du théâtre, ne ménage plus rien, et c'est une preuve que la vanité est souvent la plus cruelle espèce d'orgueil. Néron était sûr d'être le maître du monde ; mais il voulait en être le premier musicien. *Qualis artifex pereo!* disait-il en mourant. *Quelle mort pour un si grand artiste!* Ce furent ses dernières paroles, et Tacite nous apprend qu'une des raisons les plus décisives de sa haine pour Britannicus et de la mort de ce jeune prince fut la jalousie que Néron avait conçue de la beauté de sa voix. *Non minùs*

æmulatione vocis quæ illi jucundior. Quel parti Racine a tiré de toutes ces traditions historiques qui conduisent à la connaissance des hommes !

Quoiqu'on se doute bien que Néron est déjà entraîné quand il sort avec Narcisse, cependant rien n'est encore ni décidé ni terminé. Le crime sera-t-il consommé ? Et comment le sera-t-il ? Cela suffit régulièrement pour soutenir la curiosité et l'intérêt ; mais les gens de l'art pressentent aussi qu'il y a peu de matière pour le cinquième acte. Celui-ci est sans contredit un des plus beaux du théâtre français ; il en est peu qui rassemblent trois scènes capitales de cette force et de cette variété. Le commentateur convient de la beauté de cet acte ; mais il ajoute que l'auteur *a ménagé son sujet dans les trois premiers, pour l'épuiser dans celui-ci.* Il me semble que les trois premiers sont ce qu'ils doivent être, et la supériorité du quatrième est une suite de la progression naturelle au drame ; et si le cinquième est inférieur, ce n'est pas que le génie de l'auteur se soit *épuisé ;* c'est que le sujet lui a manqué. Tout-à-l'heure nous en verrons les raisons, et nous pouvons dès ce moment rappeler cette vérité connue de tous les gens de l'art, qu'il n'est pas de règle que le dernier acte soit d'un effet supérieur à celui des précédens, parce que beaucoup de sujets ne le permettent pas.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRITANNICUS, JUNIE.

BRITANNICUS.

Oui, madame, Néron, qui l'aurait pu penser !
Dans son appartement m'attend pour m'embrasser.
Il y fait de sa cour inviter la jeunesse :
Il veut que d'un festin la pompe et l'allégresse
Confirment à leurs yeux la foi de nos sermens,
Et réchauffent l'ardeur de nos embrassemens.
Il éteint cet amour source de tant de haine ;
Il vous fait de mon sort arbitre souveraine.
Pour moi, quoique banni du rang de mes aïeux,
Quoique de leur dépouille il se pare à mes yeux,
Depuis qu'à mon amour cessant d'être contraire
Il semble me céder la gloire de vous plaire,
Mon cœur, je l'avoûrai, lui pardonne en secret,
Et lui laisse le reste avec moins de regret.
Quoi ! je ne serai plus séparé de vos charmes !
Quoi ! même en ce moment, je puis voir sans alarmes
Ces yeux que n'ont émus ni soupirs ni terreur,
Qui m'ont sacrifié l'empire et l'empereur !
Ah ! madame.... Mais quoi ! quelle nouvelle crainte
Tient parmi mes transports votre joie en contrainte ?

D'où vient qu'en m'écoutant, vos yeux, vos tristes yeux,
Avec de longs regards se tournent vers les cieux?
Qu'est-ce que vous craignez ?

JUNIE.

Je l'ignore moi-même.
Mais je crains.

BRITANNICUS.

Vous m'aimez ?

JUNIE.

Hélas ! si je vous aime !

BRITANNICUS.

Néron ne trouble plus notre félicité.

JUNIE.

Mais me répondez-vous de sa sincérité ?

BRITANNICUS.

Quoi ! vous le soupçonnez d'une haine couverte?

JUNIE.

Néron m'aimait tantôt, il jurait votre perte ;
Il me fuit, il vous cherche : un si grand changement
Peut-il être, seigneur, l'ouvrage d'un moment ? *

---

* *Un si grand changement*
Peut-il être, seigneur, l'ouvrage d'un moment?

Britannicus est confiant, et Junie est inquiète et alarmée ; cela devait être ; l'amour, surtout dans une jeune personne, est naturellement accompagné de crainte, et combien plus encore dans la situation de Junie, après son enlèvement, après

BRITANNICUS.

Cet ouvrage, madame, est un coup d'Agrippine :

---

le terrible entretien qu'elle a eu avec Néron ! Voilà ce que n'ont pas considéré ceux qui ont été surpris de cette défiance dans Junie, qui *ne connaît Néron et la cour que d'un jour.* Ils se sont imaginés qu'il n'y avait que la politique qui dût avoir des yeux, comme s'il y en avait de plus perçans que ceux de l'amour. Ce n'est pas qu'on ait eu tort de le peindre aveugle et crédule, et ces deux vérités, qui semblent contraires, ne se contredisent point. Rien de plus crédule que l'amour sur tout ce qui peut le flatter; rien de plus clairvoyant sur tout ce qui peut l'alarmer. On va demander en conséquence pourquoi Britannicus ne partage point les frayeurs de sa maîtresse. D'abord cette différence est motivée par le caractère que l'auteur lui a donné dans toute la pièce, et qui est celui des belles ames, surtout dans la jeunesse, une confiance noble, qui ne peut imaginer le crime à moins de le voir; et dès le premier acte, en avouant qu'on le trahissait tous les jours, il n'a pu se persuader que le traître fût ce même Narcisse qu'il regarde comme à lui. Ici Junie insiste encore sur ce Narcisse, et le prince répond comme doit répondre celui qui ne croit pas à la trahison, à moins d'en avoir des preuves ou des indices :

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie?

Il est reconnu que cette franchise héroïque, contrastant avec la méchanceté hypocrite de Néron, rend l'oppresseur plus odieux, et l'opprimé plus intéressant. De plus, l'amour doit avoir, dans les deux sexes, des teintes différentes, et l'inquiétude timide ne sied pas à l'un comme à l'autre. Quand l'amant de Junie lui dit : « Qu'est-ce que vous craignez ? » elle peut répondre avec une ingénuité aimable :

Elle a cru que ma perte entraînait sa ruine.
Grâce aux préventions de son esprit jaloux,
Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.
Je m'en fie aux transports qu'elle m'a fait paraître;
Je m'en fie à Burrhus : j'en crois même son maître;
Je crois qu'à mon exemple, impuissant à trahir,
Il hait à cœur ouvert, ou cesse de haïr.

JUNIE.

Seigneur, ne jugez pas de son cœur par le vôtre;
Sur des pas différens vous marchez l'un et l'autre.
Je ne connais Néron et la cour que d'un jour :
Mais, si je l'ose dire, hélas! dans cette cour
Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense!
Que la bouche et le cœur sont peu d'intelligence!
Avec combien de joie on y trahit sa foi!
Quel séjour étranger et pour vous et pour moi!

Je l'ignore moi-même;
Mais je crains.

Ce langage ne conviendrait pas à Britannicus : c'est à elle de craindre, et à lui de la rassurer.

A l'égard des vers qui sont l'occasion de cette remarque,

Néron m'aimait tantôt, etc.

j'observerai que, malgré l'inexpérience de Junie, une sorte d'instinct naturel à son sexe justifie ce qu'il peut y avoir ici de pénétration dans sa défiance : une femme n'a besoin que de fort peu de tems pour bien juger un homme qui s'est déclaré amoureux d'elle, et qu'elle n'aime pas.

BRITANNICUS.

Mais que son amitié soit véritable ou feinte,
Si vous craignez Néron, lui-même est-il sans crainte?
Non, non, il n'ira point, par un lâche attentat,
Soulever contre lui le peuple et le sénat.
Que dis-je? il reconnaît sa dernière injustice;
Ses remords ont paru, même aux yeux de Narcisse.
Ah! s'il vous avait dit, ma princesse, à quel point....

JUNIE.

Mais Narcisse, seigneur, ne vous trahit-il point?

BRITANNICUS.

Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie? [1]

JUNIE.

Et que sais-je! il y va, seigneur, de votre vie.

---

[1] *Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie?*

Racine a supprimé, dans la réponse de Britannicus, les vers suivans, et n'a conservé que le dernier, qui rend le dialogue plus vif et plus pressé. Après ce vers :

Mais Narcisse, seigneur, ne vous trahit-il point?

Britannicus répondait à Junie :

« Lui me trahir! Hé quoi! vous voulez donc, madame,
» Qu'à d'éternels soupçons j'abandonne mon ame!
» Seul de tous mes amis, Narcisse m'est resté.
» L'a-t-on vu de mon père oublier la bonté?
» S'est-il rendu, madame, indigne de la mienne?
» Néron, de tems en tems, souffre qu'il l'entretienne;
» Je le sais. Mais il peut, sans violer sa foi,

Tout m'est suspect : je crains que tout ne soit séduit ;
Je crains Néron ; je crains le malheur qui me suit.
D'un noir pressentiment malgré moi prévenue,
Je vous laisse à regret éloigner de ma vue.
Hélas ! si cette paix dont vous vous repaissez
Couvrait contre vos jours quelques piéges dressés ;
Si Néron, irrité de notre intelligence,
Avait choisi la nuit pour cacher sa vengeance ;
S'il préparait ses coups tandis que je vous vois ;
Et si je vous parlais pour la dernière fois !
Ah ! prince !

BRITANNICUS.

Vous pleurez ! Ah ! ma chère princesse !
Et pour moi jusque-là votre cœur s'intéresse !
Quoi ! madame, en un jour où, plein de sa grandeur,
Néron croit éblouir vos yeux de sa splendeur,
Dans des lieux où chacun me fuit et le révère,
Aux pompes de sa cour préférer ma misère !
Quoi ! dans ce même jour et dans ces mêmes lieux,
Refuser un empire, et pleurer à mes yeux !
Mais, madame, arrêtez ces précieuses larmes ;
Mon retour va bientôt dissiper vos alarmes.
Je me rendrais suspect par un plus long séjour.

» Tenir lieu d'interprète entre Néron et moi.
» Et pourquoi voulez-vous que mon cœur s'en défie ?

JUNIE.

» Et que sais-je ! etc. » L. B.

Adieu. Je vais, le cœur tout plein de mon amour,
Au milieu des transports d'une aveugle jeunesse,
Ne voir, n'entretenir que ma belle princesse.
Adieu.

JUNIE.

Prince...

BRITANNICUS.

On m'attend, madame, il faut partir.

JUNIE.

Mais du moins attendez qu'on vous vienne avertir.

SCÈNE II.

AGRIPPINE, BRITANNICUS, JUNIE.

AGRIPPINE.

Prince, que tardez-vous? Partez en diligence. *
Néron impatient se plaint de votre absence.
La joie et le plaisir de tous les conviés
Attend, pour éclater, que vous vous embrassiez.

---

* *Prince, que tardez-vous? Partez en diligence.*

La marche de cet acte est ce qu'elle doit être : il s'ouvre très-bien par la scène qu'on vient de lire, et qui, en opposant convenablement la sécurité à la crainte, offre à la fois, et des pressentimens de la catastrophe, et des préparations du dénoûment. Britannicus est arrêté un moment par les alarmes de sa maîtresse, et Agrippine vient très-à-propos déterminer sa sortie ; et tout ce qu'elle va dire justifiera l'assurance qu'elle montre, en faisant ressortir son caractère qui en est le principe.

Ne faites point languir une si juste envie;
Allez. Et nous, madame, allons chez Octavie.

BRITANNICUS.

Allez, belle Junie, et, d'un esprit content,
Hâtez-vous d'embrasser ma sœur qui vous attend.
Dès que je le pourrai, je reviens sur vos traces,
Madame, et de vos soins j'irai vous rendre grâces.

SCÈNE III.

AGRIPPINE, JUNIE.

AGRIPPINE.

Madame, ou je me trompe, ou, durant vos adieux,
Quelques pleurs répandus ont obscurci vos yeux.
Puis-je savoir quel trouble a formé ce nuage?
Doutez-vous d'une paix dont je fais mon ouvrage? *

---

* *Doutez-vous d'une paix dont je fais mon ouvrage?*
et un moment après :

Il suffit : j'ai parlé ; tout a changé de face.

C'est bien là l'orgueil d'un pouvoir précaire et emprunté: un des moyens de crédit, c'est d'y faire croire, et on en ressaisit d'autant plus l'apparence, qu'on a été plus près d'en perdre la réalité. C'est ainsi qu'il convient de peindre la cour, sans affecter, comme Corneille, de répéter sans cesse ce mot de *cour*, *l'esprit de cour*, sans dire comme lui :

Vous êtes peu du monde, et savez mal la cour.

On sait que personnellement nul ne la connaissait moins que

JUNIE.

Après tous les ennuis que ce jour m'a coûtés,

---

lui, quoique son grand esprit pût lui suggérer sur cette matière de fort bonnes maximes générales, telles qu'on en voit dans *Othon*. Pour Racine, quoiqu'il y eût beaucoup vécu, et qu'il n'y parût nullement déplacé, je crois sans peine qu'il pouvait céder à d'autres le mérite d'être ce qu'on appelle *un courtisan;* mérite, quel qu'il soit, dépendant du caractère beaucoup plus que de l'esprit. Mais comme le sien était excellent, comme son goût exquis saisissait toutes les bienséances, jamais il n'a parlé de *la cour* en rhéteur de collége, et il a su la peindre, comme Tacite, en observant les hommes et les choses d'un coup-d'œil juste et étendu.

Mais il y a ici quelque chose de plus que le ton propre à la faveur et au crédit : le caractère particulier d'Agrippine est la présomption la plus hautaine, et ce qui doit l'accroître encore, c'est qu'en effet il n'y en eut jamais de plus autorisée, si l'on considère dans Agrippine ce qu'elle était et ce qu'elle avait fait. Toujours accoutumée à commander, soit comme épouse, soit comme mère, il n'est pas étonnant qu'elle ait toute la confiance du pouvoir, à force d'en avoir l'habitude. Ce n'est donc pas faute de politique, qu'elle se méprend si complétement sur les dispositions de Néron. Qui pouvait connaître mieux qu'elle, et Néron, et sa cour? Mais elle ne peut se figurer que son fils ose risquer d'en venir avec elle à une rupture déclarée; elle se flatte de l'avoir subjugué et intimidé plus que jamais, et l'on sent qu'elle doit s'en flatter; de là ses effusions et ses transports : elle va jusqu'à démentir tout le mal qu'elle avait dit de Néron, soit à sa confidente, soit à lui-même; elle ne lui croit plus de *malice noire;* on n'a fait qu'*altérer sa bonté*, qu'*abuser de sa facilité;* elle ne s'en prend qu'à *des ennemis* qui bientôt *vont con-*

Ai-je pu rassurer mes esprits agités ?
Hélas ! à peine encor je conçois ce miracle.
Quand même à vos bontés je craindrais quelque obstacle,
Le changement, madame, est commun à la cour,
Et toujours quelque crainte accompagne l'amour.

AGRIPPINE.

Il suffit : j'ai parlé; tout a changé de face.
Mes soins à vos soupçons ne laissent point de place.
Je réponds d'une paix jurée entre mes mains;
Néron m'en a donné des gages trop certains.
Ah ! si vous aviez vu par combien de caresses
Il m'a renouvelé la foi de ses promesses ! *

---

naître Agrippine encore une fois. Tout cet enivrement est dans la nature et dans le caractère du personnage. Et quel éclat de couleur !

Déjà de ma faveur on adore le bruit.

Oui, on *adore* tout *de la faveur* et même *le bruit.* Mais qui, excepté Racine, aurait osé le dire ?

* *Ah ! si vous aviez vu*, etc.

C'est cette dernière entrevue qui a produit l'enchantement d'Agrippine. Racine en avait trouvé la peinture dans Tacite, qui représente la même scène de dissimulation dans des circonstances qui la rendaient encore plus horrible, dans la dernière conversation que Néron eut avec sa mère, dont il avait ordonné la mort. Mais il faut avouer que la copie a sur l'original toute la supériorité que la belle poësie peut avoir sur la plus belle prose. On peut mettre au rang des vers les plus parfaits de notre langue les dix vers qui commencent par ces mots :

Par quels embrassemens il vient de m'arrêter !
Ses bras, dans nos adieux, ne pouvaient me quitter.

Par quels embrassemens, etc.

et les quatre derniers sont du style sublime. Tout y est également imposant, la pensée, les images et l'harmonie.

Le commentateur demande pourquoi Agrippine et Junie ne sont pas présentes à la réconciliation de Néron et de Britannicus, et il pense que le poëte, en laissant ces deux femmes sur la scène, laisse trop voir le besoin de la remplir. Quoique la demande ne soit pas dénuée de raison, la critique me paraît outrée. D'abord l'extrême jeunesse de Junie ne permettait pas qu'elle se trouvât à un festin de *jeunes gens*, tels que ceux de la cour de Néron, et c'est cette décence extérieure des mœurs romaines, toujours observée par les honnêtes gens, qui rend très-convenable ce que dit Agrippine à Junie, après avoir pressé Britannicus de se rendre au festin :

Et nous, madame, allons chez Octavie.

Pour Agrippine, il est vrai que, selon Tacite, elle fut du repas; mais le poëte n'était-il pas le maître de lui faire remplir un autre devoir auprès d'Octavie, qui peut, suivant les apparences, être complimentée sur les événemens dont elle doit se promettre le retour de son époux? C'est ce que l'auteur a eu soin d'expliquer très-distinctement, quand il a pris le parti de rassembler les femmes chez Octavie, comme les hommes chez l'empereur. Il fait dire à Britannicus :

Allez, belle Junie, et, d'un esprit content,
Hâtez-vous d'embrasser ma sœur qui vous attend.

Qui vous attend n'a pas été mis sans intention. Il fait dire ensuite par Agrippine :

Passons chez Octavie, et donnons-lui le reste

Sa facile bonté, sur son front répandue,
Jusqu'aux moindres secrets est d'abord descendue.
Il s'épanchait en fils qui vient en liberté
Dans le sein de sa mère oublier sa fierté.
Mais bientôt reprenant un visage sévère,
Tel que d'un empereur qui consulte sa mère,
Sa confidence auguste a mis entre mes mains
Des secrets d'où dépend le destin des humains.
Non, il le faut ici confesser à sa gloire,
Son cœur n'enferme point une malice noire;
Et nos seuls ennemis, altérant sa bonté,
Abusaient contre nous de sa facilité.
Mais enfin, à son tour, leur puissance décline;
Rome encore une fois va connaître Agrippine.
Déjà de ma faveur on adore le bruit.
Cependant en ces lieux n'attendons pas la nuit:
Passons chez Octavie, et donnons-lui le reste
D'un jour autant heureux que je l'ai cru funeste. *
Mais qu'est-ce que j'entends? Quel tumulte confus?
Que peut-on faire?

D'un jour autant heureux que je l'ai cru funeste.

C'est qu'en effet ces trois femmes, liées pour le moment par les mêmes intérêts, pouvaient naturellement se réunir dans une même joie.

* *D'un jour autant heureux que je l'ai cru funeste.*

En prose il faudrait *aussi heureux : autant* à la place d'*aussi* appartient à la versification qui en a besoin.

JUNIE.

O ciel, sauvez Britannicus!

SCÈNE IV.

AGRIPPINE, JUNIE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Burrhus, où courez-vous! Arrêtez. Que veut dire....

BURRHUS.

Madame, c'en est fait : Britannicus expire.

JUNIE.

Ah! mon prince!

AGRIPPINE.

Il expire!

BURRHUS.

Ou plutôt il est mort,
Madame.

JUNIE.

Pardonnez, madame, à ce transport.
Je vais le secourir, si je puis, ou le suivre.

SCÈNE V.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Quel attentat, Burrhus!

BURRHUS.

Je n'y pourrai survivre,

Madame; il faut quitter la cour et l'empereur.

AGRIPPINE.

Quoi! du sang de son frère il n'a point eu d'horreur ?

BURRHUS.

Ce dessein s'est conduit avec plus de mystère.
A peine l'empereur a vu venir son frère,
Il se lève, il l'embrasse, on se tait, et soudain
César prend le premier une coupe à la main.
« Pour achever ce jour sous de meilleurs auspices,
» Ma main de cette coupe épanche les prémices, »
Dit-il. « Dieux, que j'appelle à cette effusion,
» Venez favoriser notre réunion. »
Par les mêmes sermens Britannicus se lie.
La coupe dans ses mains par Narcisse est remplie : *

---

* *La coupe dans ses mains par Narcisse est remplie.*

Dans l'histoire, Britannicus renvoya un breuvage trop chaud: on le lui rendit mêlé d'une eau froide qui avait été empoisonnée chez Néron même, et qui fut servie par ses agens apostés. L'effet du poison fut aussi prompt que le poëte l'a représenté. Mais il a imaginé cette cérémonie des libations, prise dans les mœurs, qui rend ici la fête plus solennelle, et le crime de Néron plus atroce, et fait intervenir avec vraisemblance le ministère de Narcisse.

Tout grand peintre qu'est Tacite, Racine a coutume d'enchérir sur lui. Ici seulement il me paraît être resté un peu au-dessous dans ces deux vers :

Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage

Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords,
Le fer ne produit point de si puissans efforts ; [1]
Madame, la lumière à ses yeux est ravie ;
Il tombe sur son lit sans chaleur et sans vie.

Sur les yeux de César composent leur visage.

Ce n'est pas que ces vers ne soient très-élégans ; mais la prose de Tacite est plus forte : *At quibus altior intellectus, resistunt defixi et Neronem intuentes.—Mais ceux qui sont capables de voir plus loin, restent immobiles, et les yeux fixés sur Néron.* Cette immobilité absolue dans un événement si subit et si terrible, cette compression de tout premier mouvement quelconque, en observant quel sera celui de l'empereur, est le dernier effort de l'esprit du courtisan, et Tacite n'a peut-être pas de coup de pinceau plus vigoureux.

[1] *Mais ses lèvres à peine en ont touché les bords,*
Le fer ne produit point de si puissans efforts.

Racine a déjà employé plus haut la même pensée et à peu près les mêmes expressions, lorsqu'il a dit :

« Et le fer est moins prompt pour trancher une vie. »

On peut observer ici qu'on dit bien *le fer produit des effets*, mais qu'on ne dit pas également *le fer produit des efforts*.

L. B. *

* Généralement la remarque est juste ; cependant en considérant le poison comme une force active, la poësie ne pourrait-elle pas dire *les efforts du poison ?* Dans cette occasion particulièrement, j'avoue que le mot *d'efforts* ne me blesse point : il rend mieux que celui d'*effets* la prompte et terrible énergie du poison qui tue Britannicus, comme on le tuerait avec un glaive.

Jugez combien ce coup frappe tous les esprits !
La moitié s'épouvante, et sort avec des cris ;
Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage
Sur les yeux de César composent leur visage.
Cependant sur son lit il demeure penché ;
D'aucun étonnement il ne paraît touché :
« Ce mal dont vous craignez, dit-il, la violence,
» A souvent, sans péril, attaqué son enfance. »
Narcisse veut en vain affecter quelque ennui, *
Et sa perfide joie éclate malgré lui.
Pour moi, dût l'empereur punir ma hardiesse,
D'une odieuse cour j'ai traversé la presse ;
Et j'allais, accablé de cet assassinat,
Pleurer Britannicus, César, et tout l'état.

AGRIPPINE.

Le voici. Vous verrez si c'est moi qui l'inspire. [1]

---

* *Narcisse veut en vain affecter quelque ennui.*

Ennui, qui souvent a quelque chose de vague dans l'usage qu'on en fait en vers, est par cette même raison très-bien placé en cet endroit, où il ne dit précisément que ce que l'auteur veut dire.

[1] *Le voici. Vous verrez si c'est moi qui l'inspire.*

Il y avait d'abord :

« Le voici. Vous verrez si je suis sa complice.
» Demeurez.

NÉRON, *à Junie.*

» De vos pleurs, etc. » L. B.

SCÈNE VI.[1]

NÉRON, AGRIPPINE, BURRHUS, NARCISSE.

NÉRON, *voyant Agrippine.*

Dieux ! *

AGRIPPINE.

Arrêtez, Néron ; j'ai deux mots à vous dire.

---

[1] Voici la scène qui précédait celle-ci ; ce fut Boileau qui la fit supprimer : il ne convenait point en effet que Junie revînt sur la scène avec Néron.

NÉRON, *à Junie.*

« De vos pleurs j'approuve la justice.
» Mais, madame, évitez ce spectacle odieux ;
» Moi-même, en frémissant, j'en détourne les yeux.
» Il est mort : tôt ou tard il faut qu'on vous l'avoue.
» Ainsi de nos destins la fortune se joue ;
» Quand nous nous rapprochons, le ciel nous désunit.

JUNIE.

» J'aimais Britannicus ; seigneur, je vous l'ai dit.
» Si de quelque pitié ma misère est suivie,
» Qu'on me laisse chercher dans le sein d'Octavie
» Un entretien conforme à l'état où je suis.

NÉRON.

» Belle Junie, allez ; moi-même je vous suis.
» Je vais, par tous les soins que la tendresse inspire,
» Vous.....

AGRIPPINE.

» Arrêtez, Néron ; j'ai deux mots à vous dire, etc. »

L. B.

* *Dieux !*

C'est la vue de sa mère qui lui arrache ce cri : il la connaît

Britannicus est mort; je reconnais les coups;
Je connais l'assassin.

NÉRON.

Et qui, madame?

AGRIPPINE.

Vous.

NÉRON.

Moi! voilà les soupçons dont vous êtes capable.
Il n'est point de malheur dont je ne sois coupable;
Et si l'on veut, madame, écouter vos discours,
Ma main de Claude même aura tranché les jours. *

---

capable d'éclater, et dans un pareil moment l'homicide n'est bien qu'avec des complices ou des esclaves.

Au reste, l'action est ici, grâces aux convenances théâtrales, moins atroce que dans l'histoire. Après un moment de silence qui suivit le peu de mots que dit Néron, *on reprit toute la gaîté du repas : repetita convivii lætitia.* Ici le repas a du moins été interrompu : on voit que Néron est sorti avec Narcisse, un moment après Burrhus. Il rencontre sa mère, et sa punition commence : la mort de Narcisse et la retraite de Junie chez les Vestales vont l'achever.

* *Ma main de Claude même aura tranché les jours.*

Il y a dans cette réponse autant d'impudence que de malignité : personne ne sait mieux que lui que c'est Agrippine qui a fait périr Claude, et c'est Néron qui reproche à sa mère ce crime commis pour lui. Quelle leçon!

Agrippine, selon l'histoire, ne fut pas à beaucoup près si hardie qu'elle l'est ici ; elle fut consternée de la mort de Bri-

Son fils vous était cher; sa mort peut vous confondre :
Mais des coups du destin je ne puis pas répondre.

AGRIPPINE.

Non, non, Britannicus est mort empoisonné :
Narcisse a fait le coup; vous l'avez ordonné.

NÉRON.

Madame!... Mais qui peut vous tenir ce langage?

NARCISSE.

Hé! seigneur, ce soupçon vous fait-il tant d'outrage?
Britannicus, madame, eut des desseins secrets
Qui vous auraient coûté de plus justes regrets.
Il aspirait plus loin qu'à l'hymen de Junie;
De vos propres bontés il vous aurait punie;
Il vous trompait vous-même, et son cœur offensé [1]

---

tannicus, qui lui présageait la sienne, et ne vit, dans ce premier attentat, qu'un essai du parricide : *parricidii exemplum.* Le poëte, observant toujours les mêmes nuances, a très-sagement séparé cette femme, toute méchante qu'elle était, d'un monstre tel que Néron. Il l'avait peinte assez altière et assez emportée pour qu'elle pût avec vraisemblance ne rien ménager avec Néron qui la pousse à bout. Les reproches, les menaces et les prédictions dont elle l'accable, la réconcilient assez avec le spectateur, pour laisser une juste distance entr'elle et son fils, en sorte que toute l'horreur reste sur Néron, comme cela devait être, et toute la pitié sur Britannicus et Junie.

[1] *Il vous trompait vous-même, et son cœur offensé*
Prétendait tôt ou tard rappeler le passé.

Prétendait tôt ou tard rappeler le passé.
Soit donc que, malgré vous, le sort vous ait servie,
Soit qu'instruit des complots qui menaçaient sa vie,
Sur ma fidélité César s'en soit remis, *
Laissez les pleurs, madame, à vos seuls ennemis;
Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus sinistres :
Mais vous...

AGRIPPINE.

Poursuis, Néron; avec de tels ministres,
Par des faits glorieux tu te vas signaler;
Poursuis; tu n'as pas fait ce pas pour reculer.
Ta main a commencé par le sang de ton frère;

VARIANTE.

« Madame, il vous trompait, et son cœur offensé
» Prétendait tôt ou tard rappeler le passé. » L. B.

* *Sur ma fidélité César s'en soit remis.....*

Néron a désavoué l'empoisonnement : Narcisse en convient à peu près : les vues du poëte, dans cette distinction, sont aussi justes que profondes. D'abord il convenait que Narcisse fût plus hardi dans le crime : il y a vieilli, et Néron est à son coup d'essai. Ensuite cette audace déhontée de Narcisse, qui tout-à-l'heure va précipiter son châtiment, est d'un homme qui compte déjà sur le premier crédit auprès d'un maître tel que Néron, après l'avoir défait d'un frère et d'un rival. Enfin, il importe à un scélérat de cette espèce, que son maître s'accoutume de bonne heure à ne point rougir du crime, et qu'il y accoutume aussi tout ce qui l'entoure.

Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère. *
Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais; [1]
Tu voudras t'affranchir du joug de mes bienfaits.

---

* *Je prévois que tes coups viendront jusqu'à ta mère.*

Ces sortes de prophéties font impression sur le spectateur qui a lu l'histoire, et qui sait qu'elles ont été réalisées. La peinture des forfaits et du supplice de Néron, présentée dans l'avenir, est aussi fidèle que terrible. L'effet de ces imprécations que la morale dramatique substitue à la punition présente, si le sujet ne la donne pas, est beaucoup moindre quand on sait qu'elles ne seront pas accomplies, et que le coupable demeurera impuni, comme dans le cinquième acte de *Mahomet*, où Palmire s'écrie :

Que le monde par toi séduit et ravagé
Rougisse de ses fers, les brise et soit vengé!
Que ta religion que fonda l'imposture,
Soit l'éternel mépris de la race future! etc.

On sait trop que rien de tout cela n'est arrivé. L'auteur a compensé cet inconvénient, autant qu'il l'a pu, par ce mot sublime dans la bouche de Mahomet : *Il est donc des remords!* On a fait voir ailleurs † qu'au fond ces *remords* n'étaient et ne pouvaient être que le regret momentanée de la perte de Palmire; ce qui fait encore sentir davantage le vice du dénoûment, malgré l'art et les efforts de l'auteur.

[1] *Dans le fond de ton cœur je sais que tu me hais.*

VARIANTE.

« Tu te fatigueras d'entendre tes forfaits. » L. B.

† Dans le *Cours de Littérature du Lycée.*

Mais je veux que ma mort te soit même inutile.
Ne crois pas qu'en mourant je te laisse tranquille;
Rome, ce ciel, ce jour que tu reçus de moi,
Par-tout, à tout moment, m'offriront devant toi;
Tes remords te suivront comme autant de furies;
Tu croiras les calmer par d'autres barbaries;
Ta fureur, s'irritant soi-même dans son cours,
D'un sang toujours nouveau marquera tous tes jours.
Mais j'espère qu'enfin le ciel, las de tes crimes,
Ajoutera ta perte à tant d'autres victimes;
Qu'après t'être couvert de leur sang et du mien,
Tu te verras forcé de répandre le tien;
Et ton nom paraîtra, dans la race future,
Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.
Voilà ce que mon cœur se présage de toi.
Adieu. Tu peux sortir.

NÉRON.

Narcisse, suivez-moi.

SCÈNE VII.

AGRIPPINE, BURRHUS.

AGRIPPINE.

Ah! ciel! de mes soupçons quelle était l'injustice!
Je condamnais Burrhus pour écouter Narcisse!
Burrhus, avez-vous vu quels regards furieux
Néron, en me quittant, m'a laissés pour adieux?
C'en est fait, le cruel n'a plus rien qui l'arrête;

Le coup qu'on m'a prédit va tomber sur ma tête.
Il vous accablera vous-même à votre tour.

BURRHUS.

Ah! madame, pour moi j'ai vécu trop d'un jour.
Plût au ciel que sa main, heureusement cruelle,
Eût fait sur moi l'essai de sa fureur nouvelle!
Qu'il ne m'eût pas donné, par ce triste attentat,
Un gage trop certain des malheurs de l'état!
Son crime seul n'est pas ce qui me désespère;
Sa jalousie a pu l'armer contre son frère:
Mais, s'il vous faut, madame, expliquer ma douleur,
Néron l'a vu mourir sans changer de couleur.
Ses yeux indifférens ont déjà la constance
D'un tyran dans le crime endurci dès l'enfance. *
Qu'il achève, madame, et qu'il fasse périr
Un ministre importun qui ne le peut souffrir.
Hélas! loin de vouloir éviter sa colère,
La plus soudaine mort me sera la plus chère.

---

* *Ses yeux indifférens*, etc.

Racine n'a dû qu'à lui-même ce coup de pinceau qui est dans la manière de Tacite: s'il lui a été inférieur une fois, il fait voir ici, comme en plus d'un endroit de cette pièce, qu'il sait peindre comme lui, même sans lui rien emprunter.

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

AGRIPPINE, BURRHUS, ALBINE.

ALBINE.

Ah ! madame, ah ! seigneur, courez vers l'empereur ; *
Venez sauver César de sa propre fureur ;
Il se voit pour jamais séparé de Junie.

AGRIPPINE.

Quoi ! Junie elle-même a terminé sa vie ?

ALBINE.

Pour accabler César d'un éternel ennui,
Madame, sans mourir elle est morte pour lui.
Vous savez de ces lieux comme elle s'est ravie : **
Elle a feint de passer chez la triste Octavie ;
Mais bientôt elle a pris des chemins écartés,
Où mes yeux ont suivi ses pas précipités.
Des portes du palais elle sort éperdue,

---

* *Ah ! madame, ah! seigneur, courez vers l'empereur.*

La consonnance des deux hémistiches est plus excusable ici qu'ailleurs, dans un vers que l'on remarque à peine.

** *Vous savez de ces lieux comme elle s'est ravie.*

Cette faute est beaucoup plus grave : rien ne peut faire passer l'impropriété du mot *s'est ravie*. On *se dérobe*, on *s'échappe*, etc. de quelque endroit; mais on ne peut *se ravir* d'un lieu. C'est le huitième et le dernier des vers que la critique la plus sévère puisse être autorisée à rayer de cet ouvrage.

D'abord elle a d'Auguste aperçu la statue ;
Et mouillant de ses pleurs le marbre de ses pieds
Que de ses bras pressans elle tenait liés :
« Prince, par ces genoux, dit-elle, que j'embrasse,
» Protège en ce moment le reste de ta race.
» Rome, dans ton palais, vient de voir immoler
» Le seul de tes neveux qui te pût ressembler.
» On veut, après sa mort, que je lui sois parjure.
» Mais, pour lui conserver une foi toujours pure,
» Prince, je me dévoue à ces dieux immortels
» Dont ta vertu t'a fait partager les autels. »
Le peuple cependant, que ce spectacle étonne,
Vole de toutes parts, se presse, l'environne,
S'attendrit à ses pleurs, et, plaignant son ennui,
D'une commune voix la prend sous son appui.
Ils la mènent au temple, où, depuis tant d'années, [1]
Au culte des autels nos vierges destinées
Gardent fidèlement le dépôt précieux
Du feu toujours ardent qui brûle pour nos dieux.
César les voit partir sans oser les distraire.
Narcisse, plus hardi, s'empresse pour lui plaire ;

---

[1] *Ils la mènent au temple, où, depuis tant d'années*, etc.

L'abbé Dubos blâme ici Racine, en alléguant les formalités nécessaires pour être reçu parmi les Vestales ; mais ce n'est qu'une pure chicane. Il est vraisemblable que le peuple a pu faire une exception en faveur de Junie, et la vraisemblance suffit aux poëtes. L. B.

Il vole vers Junie, et, sans s'épouvanter,
D'une profane main commence à l'arrêter.
De mille coups mortels son audace est punie; *
Son infidèle sang rejaillit sur Junie.
César, de tant d'objets en même tems frappé,

---

* *De mille coups mortels son audace est punie.*

Narcisse est mis en pièces par le peuple et abandonné par le tyran qu'il a servi : son châtiment est complet. Celui de Néron ne l'est qu'en prédiction, comme le sujet et l'histoire l'exigeaient. Mais il perd Junie qu'il a cru posséder, et on nous le représente dans un état d'épouvante et de désespoir qui fait même craindre qu'il n'attente sur sa vie. Junie est dans une retraite sacrée, à l'abri des attentats de Néron. Le poëte a fait tout ce que demandait son art, et tiré de son sujet tout ce qu'il pouvait donner. Il n'en est pas moins vrai que ce dernier acte est d'un effet médiocre et fort inférieur à celui du quatrième; mais si l'on ne traitait que les sujets dont la principale force est dans le dénoûment, il en est beaucoup que le génie se refuserait. Celui de *Britannicus*, même dans son ensemble, n'était pas susceptible du grand pathétique, des grandes passions, des situations terribles qui nous frappent dans *Andromaque*, dans *Iphigénie*, dans *Phèdre*, et dans quelques autres sujets éminemment tragiques. Tous ne peuvent pas produire la même impression, ni émouvoir au même degré : il suffit que tous ceux que choisit le talent soient dignes de lui et de la scène et remplissent les conditions prescrites, par différens moyens, et par des beautés d'un ordre différent. *Britannicus* est au second rang pour l'effet théâtral; il est au premier pour la conception originale, la vérité et la profondeur des vues morales et politiques, et par le fini de l'exécution.

Le laisse entre les mains qui l'ont enveloppé.
Il rentre. Chacun fuit son silence farouche ;
Le seul nom de Junie échappe de sa bouche ;
Il marche sans dessein ; ses yeux mal assurés
N'osent lever au ciel leurs regards égarés ;
Et l'on craint, si la nuit jointe à la solitude
Vient de son désespoir aigrir l'inquiétude,
Si vous l'abandonnez plus long-tems sans secours,
Que sa douleur bientôt n'attente sur ses jours.
Le tems presse : courez. Il ne faut qu'un caprice ;
Il se perdrait, madame.

AGRIPPINE.

Il se ferait justice.
Mais, Burrhus, allons voir jusqu'où vont ses transports :
Voyons quel changement produiront ses remords ;
S'il voudra désormais suivre d'autres maximes.

BURRHUS.

Plût aux dieux que ce fût le dernier de ses crimes ! [1]

---

[1] *Plût aux dieux que ce fût le dernier de ses crimes !*

On a toujours critiqué cette scène, comme le dit Racine lui-même dans sa préface. Il répond qu'elle est nécessaire, et il a raison ; mais elle ne peut être intéressante, et il ne le dit pas.
L. B.

FIN DE BRITANNICUS.

BÉRÉNICE,

TRAGÉDIE.

1670.

PRÉFACE DE LA HARPE.

« Un amant et une maîtresse qui se quittent, » ne sont pas sans doute un sujet de tragédie. Si » on avait proposé un tel plan à Sophocle ou à » Euripide, ils l'auraient renvoyé à Aristophane.* » L'amour qui n'est qu'amour, qui n'est point » une passion terrible et funeste, ne semble fait » que pour la comédie, pour la pastorale ou pour » l'églogue.

» Cependant Henriette d'Angleterre, belle- » sœur de Louis XIV, voulut que Racine et Cor- » neille fissent chacun une tragédie des adieux » de Titus et de Bérénice. Elle crut qu'une vic- » toire obtenue sur l'amour le plus vrai et le plus » tendre ennoblissait le sujet, et en cela elle ne » se trompait pas. Mais elle avait encore un intérêt

* Je ne crois pas qu'Aristophane s'en fût chargé non plus : nous ne voyons pas que l'amour héroïque, comme est celui de Titus et de Bérénice, soit jamais entré dans la comédie des anciens, non plus que dans leur tragédie.

» secret à voir cette victoire représentée sur
» le théâtre : elle se ressouvenait des sentimens
» qu'elle avait eus long-tems pour Louis XIV, et
» du goût vif de ce prince pour elle. Le danger
» de cette passion, la crainte de mettre le trouble
» dans la famille royale, les noms de beau-frère
» et de belle-sœur, mirent un frein à leurs désirs;
» mais il resta toujours dans leur cœur une incli-
» nation secrète, toujours chère à l'un et à l'autre.

» Ce sont ces sentimens qu'elle voulut voir
» développés sur la scène, autant pour sa conso-
» lation que pour son amusement. Elle chargea
» le marquis de Dangeau, confident de ses amours
» avec le Roi, d'engager secrètement Corneille
» et Racine à travailler l'un et l'autre sur ce
» sujet, qui paraissait si peu fait pour la scène.
» Les deux pièces furent composées dans l'année
» 1760, sans qu'aucun des deux sût qu'il avait
» un rival. Elles furent jouées en même tems sur
» la fin de la même année, celle de Racine à l'hô-
» tel de Bourgogne, et celle de Corneille au Pa-
» lais-Royal.

» Il est étonnant que Corneille tombât dans
» ce piége : il devait bien sentir que le sujet était

» l'opposé de son talent. Entellus ne terrassa point » Darès dans ce combat : il s'en faut bien. La » pièce de Corneille tomba : celle de Racine eut » trente représentations de suite ; et toutes les » fois qu'il s'est trouvé un acteur et une actrice ca- » pables d'intéresser dans les rôles de Titus et de » Bérénice, cet ouvrage dramatique, qui n'est » peut-être pas une tragédie, a toujours excité » les applaudissemens les plus vrais : ce sont les » larmes. » VOLT.

Nous n'avons pas cru pouvoir mieux faire que de transcrire cet exposé historique, d'après l'homme le plus capable d'apprécier et de commenter Racine. Il serait à désirer que le même écrivain eût fait pour toutes les pièces de Racine le même travail que pour *Bérénice*. Nous ferons du moins usage de ses notes sur cette pièce, malgré le danger de la comparaison avec les nôtres : nous n'avons songé qu'à ce qui pouvait en résulter pour le plaisir et l'instruction du lecteur.

M. Luneau, dans son commentaire de Racine, ne s'exprime pas tout-à-fait du même ton que Voltaire, sur le mérite et le succès de *Bérénice*. Voici ce qu'il en dit :

» Un des effets *le plus bizarre* * des caprices » du public, la plus forte preuve de l'inconstance » de ses jugemens, c'est *Britannicus*, qui ne » réussit point dans sa nouveauté, et que main- » tenant on revoit souvent au théâtre ; c'est *Bé- » rénice*, dont le succès fut si *prodigieux*, et dont » les représentations sont actuellement si né- » gligées. »

Avec plus de réflexion, l'on ne trouverait point *bizarre* ce qui s'explique par des raisons très-plausibles. Nous avons indiqué, dans le commentaire sur *Britannicus*, les différentes causes du peu d'accueil qu'il reçut d'abord, et nous avons vu aussi que le public revint bientôt de sa première indifférence. Quant à *Bérénice*, le succès en fut très-grand, mais non pas *prodigieux*. On

---

* Il faut *les plus bizarres*, parce que le mot *effets* a ici un régime subséquent, *effets des caprices*. Il eût fallu construire ainsi la phrase : un des effets des caprices du public le plus bizarre, etc. C'est une faute très-commune aujourd'hui. On dit bien : C'est un des *hommes qui a* le plus d'esprit, parce que *les hommes* sont pris ici en général. On ne peut pas dire : C'est *un de ceux qui a* le plus, etc. Ce solécisme grossier est de nos jours.

n'appelle *prodigieux* qu'un succès hors de mesure et de vraisemblance : tel fut celui de *Timocrate*. Il n'est pas vrai non plus que les représentations de *Bérénice* aient jamais été si *négligées*. J'ai vu la pièce très-suivie à ses reprises et très-applaudie, comme le dit Voltaire; et quand elle n'a pas été au courant du répertoire, c'est qu'il n'y avait point d'actrice qui réunît les moyens naturels, nécessaires pour ce rôle; et ce n'est pas le seul du théâtre qui soit dans le même cas.

On n'a point oublié un effet assez remarquable du pathétique de ce rôle, lorsqu'il était joué par la célèbre Gaussin. Il y avait alors des sentinelles sur le théâtre : il arriva un jour qu'un des soldats en faction sur un des côtés de la scène, fut tellement ému du jeu de l'actrice qui se trouvait près de lui, qu'il laissa tomber son fusil et éclata en sanglots. On peut juger des applaudissemens qui furent partagés entre celle qui avait produit cette émotion, et celui qui l'éprouvait. Tous les journaux du tems ont conservé cette anecdote.

On verra dans les notes de Voltaire, comme il sait motiver l'admiration qu'il annonce pour cet ouvrage dans le fragment que nous avons tiré

de sa préface. En avouant que *ce n'est peut-être pas une tragédie*, il ne trouve d'ailleurs que des éloges à donner sous tous les rapports au plan et à l'exécution, en sorte qu'au titre près, *Bérénice* ne lui paraît susceptible que de très-légers reproches. L'autorité de Voltaire n'est pas suspecte en pareille occasion.

« La marche de *Bérénice*, dit le commentateur, » n'est pas assez vive et assez tragique. L'action » ne se prolonge que par des méprises ou par des » moyens plus ingénieux que *grands*, plus adroits » que tragiques. Le caractère de Titus est *faible*, » celui de Bérénice *monotone*, et le rôle que joue » Antiochus est trop souvent indigne d'un roi » et d'un rival. »

La marche de la pièce est ce qu'elle peut et ce qu'elle doit être : les moyens sont analogues au sujet, et quand on a reconnu qu'il n'était pas *tragique*, il est ridicule d'exiger que l'intrigue le soit plus que le sujet, de vouloir de *grands* ressorts quand la machine n'est pas grande. Or, le sujet n'était pas du choix de l'auteur ; voilà son excuse : moins il fournissait de ressources, plus celles que l'auteur n'a trouvées qu'en lui-même sont étonnantes. C'est le seul résultat que

présentait la saine critique, et c'est aussi celui de Voltaire. Ce n'est point seulement par des moyens *adroits et ingénieux* que Racine s'est tiré d'affaire ; c'est par une connaissance profonde des effets qu'on peut tirer des plus petites choses quand elles sont prises dans le cœur humain, et relevées par le charme de la diction. Il y a là toute autre chose que de l'*adresse et de l'esprit ;* et ce qu'on pourrait dire de quelques scènes de Dubelloy ne convient ni à Racine ni à *Bérénice*.

Quand on parle d'une aussi mauvaise pièce que la *Bérénice* de Corneille à côté d'un ouvrage aussi achevé en son genre que la *Bérénice* de Racine, il ne faut pas dire que *la force et l'élévation du génie devaient succomber sous un génie plus souple qui appelait l'adresse et les grâces à son secours.*

Le critique trouve le rôle de Bérénice *monotone*, apparemment parce qu'il a, comme d'Alembert le disait de Racine, *la monotonie de la perfection.* Il trouve le rôle de Titus *faible :* il y a quelques faiblesses, il est vrai, et l'on verra que Voltaire les a remarquées ; mais on verra aussi qu'il pense

que Titus et Antiochus sont en général ce qu'ils doivent être. Ce dernier n'a rien qui soit *indigne d'un roi ;* et quant à ce qui serait *indigne d'un rival*, j'avoue que je ne comprends pas cette expression.

Le commentateur observe lui-même que si Titus et Bérénice avaient *plus d'héroïsme*, ils exciteraient *moins d'intérêt.* Rien n'est plus vrai; mais cette apologie de Racine est la condamnation du critique, qui a commencé par blâmer ce qu'il finit par justifier. Il ne fonde pas mieux ses louanges, qu'il n'a fondé ses reproches. « L'hé-» roïsme, dit-il, ne produit que l'admiration, » et l'admiration n'est point un ressort tragique. » C'est s'exprimer très-mal : *l'admiration* qui ne frappe que l'esprit, qui n'est que de la grandeur, *n'est point tragique :* on en convient; mais il y a une *admiration* qui n'exclut pas l'attendrissement et qui, en élevant l'ame, fait couler des larmes douces : telle est celle que produit le dénoûment de *Cinna*, celui d'*Alzire*, celui d'*Adélaïde* ; et celle-là est véritablement *tragique* ; ce qui valait bien la peine qu'on en fît la distinction.

Le commentateur exagère tout en mal ; il se plaît à représenter Racine toujours malheureux

de peu de chose, et parce que Racine s'est avoué sensible à la critique, le commentateur s'efforce de donner de cette sensibilité une idée qui serait celle de la sottise. A l'entendre, tout le succès de *Bérénice ne put effacer dans son esprit tout le chagrin que lui causa la misérable parodie des farceurs italiens.* Qui le lui a dit? Qui lui a dit que Racine fut encore plus sensible à cette plaisanterie de Chapelle:

Marion pleure, Marion crie,
Marion veut qu'on la marie.

Il s'écrie très-gratuitement : « comment Racine » a-t-il pu *s'affliger* d'une plaisanterie pareille ? » Mais il portait la sensibilité jusqu'à la fai- » blesse. » C'eût été en effet jusqu'à l'imbécillité, s'il avait pu s'affliger d'une semblable turlupinade, et de la part d'un homme du caractère de Chapelle, qui faisait profession de se moquer de tout. Mais encore une fois, où donc le commentateur a-t-il pris ses autorités ? Nous avons d'assez bons mémoires sur Racine, et qui passent généralement pour fidèles : je n'y ai rien vu qui puisse autoriser les exclamations du commentateur.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MONSEIGNEUR

COLBERT,

Secrétaire d'état, contrôleur-général des finances, surintendant des bâtimens, grand trésorier des ordres du roi, marquis de Seignelay, etc.

Monseigneur,

Quelque juste défiance que j'aie de moi-même et de mes ouvrages, j'ose espérer que vous ne condamnerez pas la liberté que je prends de vous dédier cette tragédie. Vous ne l'avez pas jugée tout-à-fait indigne

de votre approbation. Mais ce qui fait son plus grand mérite auprès de vous, c'est, MONSEIGNEUR, *que vous avez été témoin du bonheur qu'elle a eu de ne pas déplaire à Sa Majesté.*

L'on sait que les moindres choses vous deviennent considérables, pour peu qu'elles puissent servir ou à sa gloire ou à son plaisir; et c'est ce qui fait qu'au milieu de tant d'importantes occupations, où le zèle de votre prince et le bien public vous tiennent continuellement attaché, vous ne dédaignez pas quelquefois de descendre jusqu'à nous, pour nous demander compte de notre loisir.

J'aurais ici une belle occasion de m'étendre sur vos louanges, si vous me permettiez de vous louer. Et que ne dirais-je point de tant de rares qualités qui vous ont attiré l'admiration de toute la France; de cette pénétration à laquelle rien n'échappe; de cet esprit vaste qui embrasse, qui exécute tout à la fois tant de grandes choses; de cette ame que rien n'étonne, que rien ne fatigue!

Mais, MONSEIGNEUR, *il faut être plus retenu à vous parler de vous-même, et je craindrais de m'exposer, par un éloge importun, à vous faire repentir de l'attention favorable dont vous m'avez honoré; il*

vaut mieux que je songe à la mériter par quelques nouveaux ouvrages : aussi bien c'est le plus agréable remercîment qu'on vous puisse faire. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Racine.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Titus *reginam Berenicen, cui etiam nuptias pollicitus ferebatur.... statim ab Urbe dimisit, invitus invitam.*

C'est-à-dire que Titus, qui aimait passionnément Bérénice, et qui même, à ce qu'on croyait, lui avait promis de l'épouser, la renvoya de Rome, malgré lui, et malgré elle, dès les premiers jours de son empire.

Cette action est très-fameuse dans l'histoire; et je l'ai trouvée très-propre pour le théâtre, par la violence des passions qu'elle y pouvait exciter. En effet, nous n'avons rien de plus touchant dans tous les poëtes, que la séparation d'Énée et de Didon, dans Virgile. Et qui doute que ce qui a pu fournir assez de matière pour tout un chant d'un poëme héroïque, où l'action dure plusieurs jours, ne puisse suffire pour le sujet d'une tragédie, dont la durée ne doit être que de quelques heures! Il est vrai que je n'ai point poussé Béré-

nice jusqu'à se tuer, comme Didon, parce que Bérénice n'ayant pas ici avec Titus les derniers engagemens que Didon avait avec Énée, elle n'est pas obligée, comme elle, de renoncer à la vie. A cela près, le dernier adieu qu'elle dit à Titus, et l'effort qu'elle se fait pour s'en séparer, n'est pas le moins tragique de la pièce; et j'ose dire qu'il renouvelle assez bien, dans le cœur des spectateurs, l'émotion que le reste y avait pu exciter. Ce n'est point une nécessité qu'il y ait du sang et des morts dans une tragédie; il suffit que l'action en soit grande, que les acteurs en soient héroïques, que les passions y soient excitées, et que tout s'y ressente de cette tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie.

Je crus que je pourrais rencontrer toutes ces parties dans mon sujet; mais ce qui m'en plut davantage, c'est que je le trouvai extrêmement simple. Il y avait long-tems que je voulais essayer si je pourrais faire une tragédie avec cette simplicité d'action qui a été si fort du goût des Anciens; car c'est un des premiers préceptes qu'ils nous ont laissés : « Que ce que vous ferez, dit » Horace, soit toujours simple, et ne soit

» qu'un. » Ils ont admiré l'*Ajax* de Sophocle, qui n'est autre chose qu'Ajax qui se tue de regret, à cause de la fureur où il était tombé après le refus qu'on lui avait fait des armes d'Achille. Ils ont admiré le *Philoctète*, dont tout le sujet est Ulysse qui vient pour surprendre les flèches d'Hercule. L'*Œdipe* même, quoique tout plein de reconnaissances, est moins chargé de matière que la plus simple tragédie de nos jours. Nous voyons enfin que les partisans de Térence, qui l'élèvent avec raison au-dessus de tous les poëtes comiques pour l'élégance de sa diction et pour la vraisemblance de ses mœurs, ne laissent pas de confesser que Plaute a un grand avantage sur lui, par la simplicité qui est dans la plupart des sujets de Plaute; et c'est sans doute cette simplicité merveilleuse qui a attiré à ce dernier toutes les louanges que les anciens lui ont données. Combien Ménandre était-il encore plus simple, puisque Térence est obligé de prendre deux comédies de ce poëte pour en faire une des siennes!

Et il ne faut point croire que cette règle ne soit fondée que sur la fantaisie de ceux qui l'ont faite : il n'y a que le vraisemblable qui touche

dans la tragédie. Et quelle vraisemblance y a-t-il qu'il arrive en un jour une multitude de choses qui pourraient à peine arriver en plusieurs semaines? Il y en a qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien, et que tout ce grand nombre d'incidens a toujours été le refuge des poëtes qui ne sentaient dans leur génie, ni assez d'abondance, ni assez de force pour attacher durant cinq actes leurs spectateurs par une action simple, soutenue de la violence des passions, de la beauté des sentimens et de l'élégance de l'expression. Je suis bien éloigné de croire que toutes ces choses se rencontrent dans mon ouvrage; mais aussi je ne puis croire que le public me sache mauvais gré de lui avoir donné une tragédie qui a été honorée de tant de larmes, et dont la trentième représentation a été aussi suivie que la première.

Ce n'est pas que quelques personnes ne m'aient reproché cette même simplicité que j'avais recherchée avec tant de soin. Ils ont cru qu'une tragédie qui était si peu chargée d'intrigues,

ne pouvait être selon les règles du théâtre. Je m'informai s'ils se plaignaient qu'elle les eût ennuyés : on me dit qu'ils avouaient tous qu'elle n'ennuyait point, qu'elle les touchait même en plusieurs endroits, et qu'ils la verraient encore avec plaisir. Que veulent-ils davantage? Je les conjure d'avoir assez bonne opinion d'eux-mêmes pour ne pas croire qu'une pièce qui les touche et qui leur donne du plaisir, puisse être absolument contre les règles. La principale règle est de plaire et de toucher; toutes les autres ne sont faites que pour parvenir à cette première : mais toutes ces règles sont d'un long détail, dont je ne leur conseille pas de s'embarrasser : ils ont des occupations plus importantes. Qu'ils se reposent sur nous de la fatigue d'éclaircir les difficultés de la poëtique d'Aristote; qu'ils se réservent le plaisir de pleurer et d'être attendris, et qu'ils me permettent de leur dire ce qu'un musicien disait à Philippe, roi de Macédoine, qui prétendait qu'une chanson n'était pas selon les règles : « A Dieu ne » plaise, seigneur, que vous soyez jamais si » malheureux que de savoir ces choses-là mieux » que moi ! »

Voilà tout ce que j'ai à dire à ces personnes à qui je ferai toujours gloire de plaire ; car pour le libelle que l'on a fait contre moi, je crois que les lecteurs me dispenseront volontiers d'y répondre. Et que répondrais-je à un homme qui ne pense rien, et qui ne sait pas même construire ce qu'il pense? Il parle de protase comme s'il entendait ce mot, et veut que cette première des quatre parties de la tragédie soit toujours la plus proche de la dernière, qui est la catastrophe. Il se plaint que la trop grande connaissance des règles l'empêche de se divertir à la comédie. Certainement, si l'on en juge par sa dissertation, il n'y eut jamais de plainte plus mal fondée. Il paraît bien qu'il n'a jamais lu Sophocle, qu'il loue très-injustement d'*une grande multiplicité d'incidens*, et qu'il n'a même jamais rien lu de la poëtique, que dans quelques préfaces de tragédies. Mais je lui pardonne de ne pas savoir les règles du théâtre, puisque, heureusement pour le public, il ne s'applique pas à ce genre d'écrire. Ce que je ne lui pardonne pas, c'est de savoir si peu les règles de la bonne plaisanterie, lui qui ne veut pas dire un mot sans plaisanter.

Croit-il réjouir beaucoup les honnêtes gens par ces *hélas de poche*, ces *mesdemoiselles mes règles*, et quantité d'autres basses affectations qu'il trouvera condamnées dans tous les bons auteurs, s'il se mêle jamais de les lire ?

Toutes ces critiques sont le partage de quatre ou cinq petits auteurs infortunés, qui n'ont jamais pu par eux-mêmes exciter la curiosité du public. Ils attendent toujours l'occasion de quelque ouvrage qui réussisse, pour l'attaquer, non point par jalousie, car sur quel fondement seraient-ils jaloux! mais dans l'espérance qu'on se donnera la peine de leur répondre, et qu'on les tirera de l'obscurité où leurs propres ouvrages les auraient laissés toute leur vie.

ACTEURS.

TITUS, empereur de Rome.

BÉRÉNICE, reine de Palestine.

ANTIOCHUS, roi de Comagène.

PAULIN, confident de Titus.

ARSACE, confident d'Antiochus.

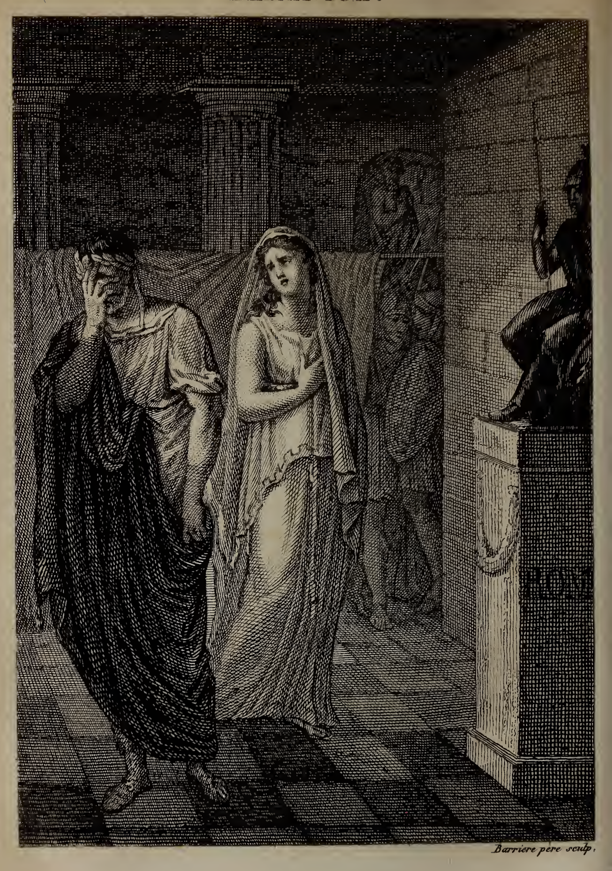
PHÉNICE, confidente de Bérénice.

RUTILE, Romain.

SUITE DE TITUS.

La scène est à Rome, dans un cabinet qui est entre l'appartement de Titus et celui de Bérénice.

BÉRÉNICE.



Barriere père sculp.

BÉRÉNICE.

Si, devant que mourir, la triste Bérénice
Vous veut de son trépas laisser quelque vengeur,
Je ne le cherche, ingrat qu'au fond de votre cœur.

Ac. IV. S. V.

BÉRÉNICE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Arrêtons un moment. La pompe de ces lieux,
Je le vois bien, Arsace, est nouvelle à tes yeux. *
Souvent ce cabinet, superbe et solitaire,
Des secrets de Titus est le dépositaire;
C'est ici quelquefois qu'il se cache à sa cour,

---

* *Arrêtons un moment. La pompe de ces lieux,*
Je le vois bien, Arsace, est nouvelle à tes yeux, etc.

« Ce détail n'est point inutile; il fait voir clairement com-
» bien l'unité de lieu est observée : il met le spectateur au fait
» tout d'un coup. On pourrait dire que *la pompe de ces lieux* et
» *ce cabinet superbe* paraissent des expressions peu convenables
» à un prince que cette pompe ne doit point du tout éblouir,
» et qui est occupé de toute autre chose que des ornemens d'un
» cabinet. J'ai toujours remarqué que la douceur des vers em-
» pêchait qu'on ne remarquât ce défaut. » Volt.

Y a-t-il ici un *défaut?* Cette remarque n'est-elle pas plus

Lorsqu'il vient à la reine expliquer son amour.
De son appartement cette porte est prochaine,
Et cette autre conduit dans celui de la reine.
Va chez elle : dis-lui qu'importun à regret,
J'ose lui demander un entretien secret.

ARSACE.

Vous, seigneur, importun ? Vous, cet ami fidèle
Qu'un soin si généreux intéresse pour elle?
Vous, cet Antiochus son amant autrefois ?
Vous, que l'Orient compte entre ses plus grands rois ?
Quoi ! déjà de Titus épouse en espérance, *
Ce rang entre elle et vous met-il tant de distance ?

ANTIOCHUS.

Va, dis-je ; et, sans vouloir te charger d'autres soins, **
Vois si je puis bientôt lui parler sans témoins.

---

minutieuse que juste ? Un mot dit en passant, une simple épithète, ne marquent ni l'éblouissement ni la préoccupation, et il est clair qu'Arsace seul pourrait être *ébloui* de cette *pompe* qui est *nouvelle à ses yeux*, et non pas à ceux d'Antiochus.

* *Quoi! déjà de Titus épouse en espérance*, etc.

Épouse en espérance. « Expression heureuse et neuve, dont » Racine enrichit la langue, et que par conséquent on criti- » qua d'abord. Remarquez encore qu'*épouse* suppose *étant* » *épouse:* c'est une ellipse heureuse en poësie. Ces finesses font » le charme de la diction. » Volt.

** *Sans vouloir te charger d'autres soins.*

« Ce vers, qui ne semble fait que pour la rime, annonce » avec art qu'Antiochus aime Bérénice. » Volt.

SCÈNE II.

ANTIOCHUS, *seul.*

Hé bien ! Antiochus, es-tu toujours le même ?
Pourrai-je, sans trembler, lui dire, je vous aime ?
Mais quoi ! déjà je tremble ; et mon cœur agité
Craint autant ce moment que je l'ai souhaité.
Bérénice autrefois m'ôta toute espérance ;
Elle m'imposa même un éternel silence.
Je me suis tu cinq ans, et, jusques à ce jour,
D'un voile d'amitié j'ai couvert mon amour.
Dois-je croire qu'au rang où Titus la destine,
Elle m'écoute mieux que dans la Palestine ?
Il l'épouse. Ai-je donc attendu ce moment
Pour me venir encor déclarer son amant ?
Quel fruit me reviendra d'un aveu téméraire ?
Ah ! puisqu'il faut partir, partons sans lui déplaire.
Retirons-nous, sortons ; et, sans nous découvrir,
Allons, loin de ses yeux, l'oublier ou mourir.
Hé quoi ! souffrir toujours un tourment qu'elle ignore !
Toujours verser des pleurs qu'il faut que je dévore !
Quoi ! même en la perdant redouter son courroux !
Belle reine, et pourquoi vous offenseriez-vous ? *

---

* *Belle reine, et pourquoi vous offenseriez-vous ?*

Belle reine « a passé pour une expression fade. » VOLT. Elle pourrait l'être dans un autre sujet : ici je ne la crois pas

Viens-je vous demander que vous quittiez l'empire ?
Que vous m'aimiez ? Hélas ! je ne viens que vous dire
Qu'après m'être long-tems flatté que mon rival
Trouverait à ses vœux quelque obstacle fatal,
Aujourd'hui qu'il peut tout, que votre hymen s'avance,
Exemple infortuné d'une longue constance,
Après cinq ans d'amour et d'espoir superflus,
Je pars, fidèle encor quand je n'espère plus. *
Au lieu de s'offenser, elle pourra me plaindre. [1]
Quoi qu'il en soit, parlons ; c'est assez nous contraindre.
Et que peut craindre, hélas ! un amant sans espoir

---

déplacée. C'est un roi d'Orient et un roi amoureux : le mot de *belle reine* me paraît naturel dans sa bouche.

* *Je pars, fidèle encor quand je n'espère plus.*

« Ces amans fidèles sans succès et sans espoir n'intéressent » jamais. Cependant la douce harmonie de ces vers naturels » fait qu'on supporte Antiochus. C'est surtout dans ces faibles » rôles que la belle versification est nécessaire. » VOLT.

Ajoutons que l'intérêt ne portant point sur les amours d'Antiochus, il suffit qu'ils ne déplaisent point aux spectateurs. On verra dans la suite la justice que Voltaire rend à ce personnage qui était le plus difficile de tous à soutenir.

[1] *Au lieu de s'offenser, elle pourra me plaindre.*

On lisait d'abord :

« Non, loin de s'offenser, elle pourra me plaindre. » L. B.

Qui peut bien se résoudre à ne la jamais voir ? *

SCÈNE III.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Arsace, entrerons-nous ?

ARSACE.

Seigneur, j'ai vu la reine ;

---

* *Qui peut bien se résoudre à ne la jamais voir.*

« Beaucoup de lecteurs réprouvent ce long monologue. Il » n'est pas naturel qu'on fasse ainsi tout seul l'histoire de ses » amours ; qu'on dise : *Je me suis tu cinq ans ; on m'a imposé* » *silence ; j'ai couvert mon amour d'un voile d'amitié.* On par- » donne un monologue qui est un combat du cœur, mais non » une récapitulation historique. » VOLT.

J'oserais encore trouver trop de sévérité dans cette note. Le monologue est admis toutes les fois qu'un homme agité délibère avec lui-même ; et tel est l'état d'Antiochus, établi dès les premiers vers. Parlera-t-il? ne parlera-t-il pas ? Voilà ce dont il s'agit. Il peut y avoir là *combat du cœur* pour un homme amoureux qui *s'est tu cinq ans*. Trois ou quatre vers qui énoncent le fait même sur lequel Antiochus doit prendre son parti, sont-ils *une récapitulation historique*, quand l'auteur a eu l'art de procéder dans tout le reste du monologue par des mouvemens opposés les uns aux autres, et qui caractérisent les incertitudes d'un cœur troublé et combattu ? *Une récapitulation historique* serait nécessairement froide, et jamais je ne me suis aperçu que ce monologue parût froid.

Mais, pour me faire voir, je n'ai percé qu'à peine
Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur *
Qu'attire sur ses pas sa prochaine grandeur.
Titus, après huit jours d'une retraite austère,
Cesse enfin de pleurer Vespasien son père.
Cet amant se redonne aux soins de son amour;
Et, si j'en crois, seigneur, l'entretien de la cour,
Peut-être avant la nuit, l'heureuse Bérénice
Change le nom de reine au nom d'impératrice. [1]

ANTIOCHUS.

Hélas!

ARSACE.

Quoi! ce discours pourrait-il vous troubler?

---

* *Les flots toujours nouveaux d'un peuple adorateur.*

« La prose n'eût pu exprimer cette idée avec la même pré-
» cision, ni se parer de la beauté de ces figures : c'est là le grand
» mérite de la poësie. Cette scène est parfaitement écrite et
» conduite de même; car il doit y avoir une conduite dans
» chaque scène, comme dans le total de la pièce. Cette scène
» est même intéressante, parce qu'Antiochus ne dit point son
» secret et le fait entendre. » VOLT.

[1] *Peut-être avant la nuit, l'heureuse Bérénice*
Change le nom de reine au nom d'impératrice.

On ne dit point *changer au*, mais *changer en*. La vraie phrase en prose serait : *changer le nom de reine* en celui *d'impératrice*. Le seul cas où l'on dise *changer au*, c'est dans cette phrase proverbiale, *changer du blanc au noir*; et dans cette phrase mysti-

ANTIOCHUS.

Ainsi donc, sans témoins je ne lui puis parler ?

ARSACE.

Vous la verrez, seigneur : Bérénice est instruite
Que vous voulez ici la voir seule et sans suite.
La reine d'un regard a daigné m'avertir
Qu'à votre empressement elle allait consentir ;
Et, sans doute, elle attend le moment favorable
Pour disparaître aux yeux d'une cour qui l'accable. [1]

ANTIOCHUS.

Il suffit. Cependant n'as-tu rien négligé
Des ordres importans dont je t'avais chargé ?

ARSACE.

Seigneur, vous connaissez ma prompte obéissance.
Des vaisseaux dans Ostie armés en diligence,
Prêts à quitter le port de momens en momens,
N'attendent pour partir que vos commandemens.
Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagène ? [2]

---

que, *le vin est changé au sang, le pain est changé au corps ;* etc.
L. B.

[1] *Pour disparaître aux yeux d'une cour qui l'accable.*

VARIANTE.

« De disparaître aux yeux d'une cour qui l'accable. » L. B.

[2] *Mais qui renvoyez-vous dans votre Comagène ?*

Si cette expression, *votre Comagène*, n'est point vicieuse, elle n'est pas au moins agréable. On ne dirait point aujourd'hui :

ANTIOCHUS.

Arsace, il faut partir quand j'aurai vu la reine.

ARSACE.

Qui doit partir?

ANTIOCHUS.

Moi.

ARSACE.

Vous?

ANTIOCHUS.

En sortant du palais,
Je sors de Rome, Arsace, et j'en sors pour jamais.

ARSACE.

Je suis surpris sans doute, et c'est avec justice.
Quoi! depuis si long-tems la reine Bérénice
Vous arrache, seigneur, du sein de vos états;
Depuis trois ans dans Rome elle arrête vos pas;
Et lorsque cette reine, assurant sa conquête,

---

mais qui renvoyez-vous dans votre France, votre Prusse, votre Angleterre, etc. L. B.*

* Cette expression, *votre Comagène*, est dans le goût des anciens. Rien n'est plus fréquent chez eux, que cette manière de parler:

Votre Ilion encor peut sortir de sa cendre.

Andromaque.

et, dans les sujets anciens, tout ce qui rappelle l'antiquité est un mérite.

Vous attend pour témoin de cette illustre fête,
Quand l'amoureux Titus, devenant son époux,
Lui prépare un éclat qui rejaillit sur vous....

ANTIOCHUS.

Arsace, laisse-la jouir de sa fortune,
Et quitte un entretien dont le cours m'importune.

ARSACE.

Je vous entends, seigneur : ces mêmes dignités
Ont rendu Bérénice ingrate à vos bontés;
L'inimitié succède à l'amitié trahie.

ANTIOCHUS.

Non, Arsace, jamais je ne l'ai moins haïe.

ARSACE.

Quoi donc! de sa grandeur déjà trop prévenu,
Le nouvel empereur vous a-t-il méconnu?
Quelque pressentiment de son indifférence
Vous fait-il loin de Rome éviter sa présence?

ANTIOCHUS.

Titus n'a point pour moi paru se démentir :
J'aurais tort de me plaindre.

ARSACE.

Et pourquoi donc partir?
Quel caprice vous rend ennemi de vous-même?
Le ciel met sur le trône un prince qui vous aime,
Un prince qui, jadis témoin de vos combats,
Vous vit chercher la gloire et la mort sur ses pas,
Et de qui la valeur, par vos soins secondée,

Mit enfin sous le joug la rebelle Judée.
Il se souvient du jour illustre et douloureux
Qui décida du sort d'un long siége douteux.
Sur leur triple rempart les ennemis tranquilles
Contemplaient sans péril nos assauts inutiles;
Le bélier impuissant les menaçait en vain:
Vous seul, seigneur, vous seul, une échelle à la main,
Vous portâtes la mort jusques sur leurs murailles.
Ce jour presque éclaira vos propres funérailles:
Titus vous embrassa mourant entre mes bras,
Et tout le camp vainqueur pleura votre trépas.
Voici le tems, seigneur, où vous devez attendre
Le fruit de tant de sang qu'ils vous ont vu répandre.
Si, pressé du désir de revoir vos états,
Vous vous lassez de vivre où vous ne régnez pas,
Faut-il que sans honneurs l'Euphrate vous revoie?
Attendez pour partir que César vous renvoie
Triomphant, et chargé des titres souverains
Qu'ajoute encore aux rois l'amitié des Romains.
Rien ne peut-il, seigneur, changer votre entreprise?
Vous ne répondez point!

ANTIOCHUS.

Que veux-tu que je dise?
J'attends de Bérénice un moment d'entretien.

ARSACE.

Hé bien! seigneur?

ANTIOCHUS.

Son sort décidera du mien.

ARSACE.

Comment ?

ANTIOCHUS.

Sur son hymen j'attends qu'elle s'explique.
Si sa bouche s'accorde avec la voix publique,
S'il est vrai qu'on l'élève au trône des Césars,
Si Titus a parlé, s'il l'épouse, je pars.

ARSACE.

Mais qui rend à vos yeux cet hymen si funeste ?

ANTIOCHUS.

Quand nous serons partis, je te dirai le reste.

ARSACE.

Dans quel trouble, seigneur, jetez-vous mon esprit !

ANTIOCHUS.

La reine vient. Adieu. Fais tout ce que j'ai dit.

SCÈNE IV.

BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Enfin je me dérobe à la joie importune
De tant d'amis nouveaux que me fait la fortune :
Je fuis de leurs respects l'inutile longueur,
Pour chercher un ami qui me parle du cœur.
Il ne faut point mentir : [1] ma juste impatience

---

[1] *Il ne faut point mentir ; ma juste impatience....*
Il ne faut point mentir, expression familière. L. B.

Vous accusait déjà de quelque négligence.
Quoi ! cet Antiochus, disais-je, dont les soins
Ont eu tout l'Orient et Rome pour témoins ;
Lui que j'ai vu toujours, constant dans mes traverses,
Suivre d'un pas égal mes fortunes diverses ;
Aujourd'hui que le ciel semble me présager
Un honneur qu'avec lui je prétends partager, [1]
Ce même Antiochus, se cachant à ma vue,
Me laisse à la merci d'une foule inconnue !

ANTIOCHUS.

Il est donc vrai, madame ? Et, selon ce discours,
L'hymen va succéder à vos longues amours ?

BÉRÉNICE.

Seigneur, je vous veux bien confier mes alarmes.
Ces jours ont vu mes yeux baignés de quelques larmes.
Ce long deuil que Titus imposait à sa cour,
Avait, même en secret, suspendu son amour ;
Il n'avait plus pour moi cette ardeur assidue
Lorsqu'il passait les jours attaché sur ma vue ;
Muet, chargé de soins, et les larmes aux yeux,
Il ne me laissait plus que de tristes adieux.

---

[1] *Aujourd'hui que le ciel semble me présager*
Un honneur qu'avec lui je prétends partager.

On lit dans plusieurs éditions :

« Aujourd'hui que le ciel semble me présager
» Un honneur qu'avec vous je prétends partager. » L. B.

Jugez de ma douleur, moi dont l'ardeur extrême,
Je vous l'ai dit cent fois, n'aime en lui que lui-même;
Moi qui, loin des grandeurs dont il est revêtu,
Aurais choisi son cœur et cherché sa vertu. *

ANTIOCHUS.

Il a repris pour vous sa tendresse première? [1]

BÉRÉNICE.

Vous fûtes spectateur de cette nuit dernière,
Lorsque, pour seconder ses soins religieux,
Le sénat a placé son père entre les dieux. [2]

---

* *Aurais choisi son cœur et cherché sa vertu.*

« Personne, avant Racine, n'avait ainsi exprimé ces senti-
» mens qu'on retrouve à la vérité dans tous les livres d'amour,
» et dont le seul mérite consiste dans le choix des mots. Sans
» cette élégance si fine et si naturelle, tout serait languissant. »

VOLT.

[1] *Il a repris pour vous sa tendresse première.*

On lit dans quelques éditions :

« Hé bien! il a repris sa tendresse première. » L. B.

[2] *Le sénat a placé son père entre les dieux.*

Les dieux de Titus n'étaient point *les dieux* de Bérénice; le poëte a voulu par là faire oublier qu'elle était juive, et la sauver du ridicule que sa croyance aurait jeté sur elle. L. B. **

** La remarque aurait quelque fondement, si Bérénice eût dit *entre nos dieux*; mais quand elle dit *entre les dieux*, elle parle comme les chrétiens parleraient eux-mêmes, comme

De ce juste devoir sa piété contente
A fait place, seigneur, aux soins de son amante;
Et même en ce moment, sans qu'il m'en ait parlé,
Il est dans le sénat par son ordre assemblé.
Là, de la Palestine il étend la frontière;
Il y joint l'Arabie et la Syrie entière;
Et, si de ses amis j'en dois croire la voix,
Si j'en crois ses sermens redoublés mille fois,
Il va sur tant d'états couronner Bérénice, ★

---

parlent tous nos historiens, parce qu'il est clair que *les dieux* ne veut dire ici que les dieux des Romains. Quant à l'intention qu'on prête à Racine *de vouloir faire oublier que Bérénice était juive, de peur du ridicule*, cette idée est de Voltaire : nous en parlerons plus bas. (p. 46.) Le poëte n'a fait aucune mention de *la croyance* de Bérénice, parce que cela n'était pas du sujet et n'y faisait rien ; mais quand il a traité des sujets juifs, *la croyance* des Juifs n'a point paru *ridicule*.

★ *Il va sur tant d'états couronner Bérénice.*

Voilà de ces constructions qui ne sont permises qu'à la poësie, parce qu'elle seule a le droit de les créer : on ne dirait point en prose, *couronner* quelqu'un *sur* tel ou tel état : on dirait couronner roi de tel ou tel pays, faire régner sur, etc. Mais la poësie s'empare de l'analogie, et comme en effet couronner c'est faire régner, elle dit *couronner sur*, parce que le rapport des idées justifie la précision.

Au reste, l'abbé Dubos prétend que Bérénice n'avait ni principauté ni royaume. Qu'importe ? Elle avait à coup-sûr le titre de reine : tous les historiens sont d'accord là-dessus : *regi-*

Pour joindre à plus de noms le nom d'impératrice.
Il m'en viendra lui-même assurer en ce lieu.

ANTIOCHUS.

Et je viens donc vous dire un éternel adieu !

BÉRÉNICE.

Que dites-vous ? Ah ! ciel ! Quel adieu ! Quel langage !
Prince, vous vous troublez et changez de visage !

ANTIOCHUS.

Madame, il faut partir.

BÉRÉNICE.

Quoi ! ne puis-je savoir
Quel sujet....

ANTIOCHUS, *à part.*

Il fallait partir sans la revoir.

BÉRÉNICE.

Que craignez-vous ? Parlez ; c'est trop long-tems se taire. [1]

---

nam Berenicen : qu'elle le fût de nom ou de fait, c'est là le cas où le poëte n'est point gêné par l'histoire, attendu qu'on n'est obligé de la suivre que dans les points importans et connus.

Ce même abbé Dubos reproche à Racine d'avoir aussi violé l'histoire en plaçant dans sa pièce Antiochus, qui n'était pas à Rome lors du renvoi de Bérénice : critiques futiles, qui ne méritent aucune attention.

[1] *Que craignez-vous ? Parlez ; c'est trop long-tems se taire.*

VARIANTE.

« Au nom des dieux, parlez ; c'est trop long-tems se taire. »

L. B.

Seigneur, de ce départ quel est donc le mystère?

ANTIOCHUS.

Au moins souvenez-vous que je cède à vos lois,
Et que vous m'écoutez pour la dernière fois.
Si, dans ce haut degré de gloire et de puissance,
Il vous souvient des lieux où vous prîtes naissance,
Madame, il vous souvient que mon cœur en ces lieux
Reçut le premier trait qui partit de vos yeux.
J'aimai. J'obtins l'aveu d'Agrippa votre frère;
Il vous parla pour moi. Peut-être, sans colère,
Alliez-vous de mon cœur recevoir le tribut;
Titus, pour mon malheur, vint, vous vit, et vous plut.
Il parut devant vous dans tout l'éclat d'un homme
Qui porte entre ses mains la vengeance de Rome.
La Judée en pâlit: le triste Antiochus
Se compta le premier au nombre des vaincus.
Bientôt, de mon malheur interprète sévère,
Votre bouche à la mienne ordonna de se taire.
Je disputai long-tems; je fis parler mes yeux:
Mes pleurs et mes soupirs vous suivaient en tous lieux. *

---

* *Mes pleurs et mes soupirs vous suivaient en tous lieux.*

« Ce vers et les suivans n'ont pas le mérite qu'on a remar-
» qué dans les notes précédentes. Un roi dont *les pleurs et les*
» *soupirs suivent en tous lieux* une reine amoureuse d'un autre,
» est là un fade personnage, qui exprime en vers faibles et lâ-
» ches un amour un peu ridicule. Si la pièce était écrite de ce
» ton, elle ne serait qu'une faible idylle en dialogue. Plus le

Enfin votre rigueur emporta la balance ;
Vous sûtes m'imposer l'exil ou le silence ;
Il fallut le promettre, et même le jurer :
Mais, puisqu'en ce moment j'ose me déclarer,
Lorsque vous m'arrachiez cette injuste promesse,
Mon cœur faisait serment de vous aimer sans cesse.

BÉRÉNICE.

Ah ! que me dites-vous ?

ANTIOCHUS.

Je me suis tu cinq ans,
Madame, et vais encor me taire plus long-tems.
De mon heureux rival j'accompagnai les armes ;

» héros qu'on fait parler est dans une position désagréable et » indigne d'un héros, plus il faut s'étudier à relever par la » beauté du style la faiblesse du fond. Le rôle d'Antiochus ne » peut avoir rien de tragique ; mettez-y donc plus de noblesse, » plus de chaleur et d'intérêt, s'il est possible. En général, les » déclarations d'amour, les maximes d'amou., sont faites pour » la comédie. Les déclarations de Xipharès, d'Hippolyte, » d'Antiochus sont de la galanterie et rien de plus : ces mor- » ceaux se sentent du goût dominant qui régnait alors. » VOLT.

Tout cela est vrai ; n'oubliez pas pourtant combien Voltaire admirait, dans la déclaration d'Hippolyte, la beauté de la versification. A l'égard d'Antiochus, vous allez voir qu'il se relève bientôt, de l'aveu de Voltaire lui-même, et qu'il n'a faibli qu'un moment. Quand un homme tel que Racine cède *au goût dominant*, c'est toujours de manière à faire sentir combien il est au-dessus.

J'espérai de verser mon sang après mes larmes, [1]
Ou qu'au moins, jusqu'à vous porté par mille exploits,
Mon nom pourrait parler au défaut de ma voix.
Le ciel sembla promettre une fin à ma peine :
Vous pleurâtes ma mort, hélas ! trop peu certaine.
Inutiles périls ! Quelle était mon erreur !
La valeur de Titus surpassait ma fureur. *
Il faut qu'à sa vertu mon estime réponde :
Quoiqu'attendu, madame, à l'empire du monde,
Chéri de l'univers, enfin aimé de vous,
Il semblait à lui seul appeler tous les coups ;
Tandis que, sans espoir, haï, lassé de vivre,
Son malheureux rival ne semblait que le suivre.

---

[1] *J'espérai de verser mon sang après mes larmes.*

Il y a dans quelques éditions :

« J'espérai d'y verser mon sang après mes larmes. » L. B.

* *La valeur de Titus surpassait ma fureur.*

« Voilà à peu près ce qu'un lecteur éclairé demande. Antio-
» chus se relève, et c'est un grand art de mettre les louanges
» de Titus dans sa bouche. Toute cette tirade où il parle de
» Titus, est parfaite en son genre. Si Antiochus ne parlait là
» que de son amour, il ennuierait, il affadirait ; mais tous les
» accessoires sont nobles et intéressans ; c'est la gloire de Titus ;
» c'est un siége fameux dans l'histoire ; c'est, sans le vouloir,
» l'éloge de l'amour de Bérénice pour Titus. Vous vous sentez
» alors attaché malgré vous et malgré la petitesse du rôle. »

VOLT.

Je vois que votre cœur m'applaudit en secret ;
Je vois que l'on m'écoute avec moins de regret,
Et que, trop attentive à ce récit funeste,
En faveur de Titus vous pardonnez le reste.
Enfin, après un siége aussi cruel que lent,
Il dompta les mutins, reste pâle et sanglant
Des flammes, de la faim, des fureurs intestines,
Et laissa leurs remparts cachés sous leurs ruines.
Rome vous vit, madame, arriver avec lui.
Dans l'Orient désert quel devint mon ennui ! *
Je demeurai long-tems errant dans Césarée,
Lieux charmans, où mon cœur vous avait adorée :
Je vous redemandais à vos tristes états ;
Je cherchais, en pleurant, les traces de vos pas.
Mais enfin, succombant à ma mélancolie,
Mon désespoir tourna mes pas vers l'Italie.

---

* *Dans l'Orient désert quel devint mon ennui !*

L'*Orient désert* est ici une expression de génie. Voyez ce que peut la poësie : en prose il faudrait dire : « l'Orient n'était plus » pour moi qu'un désert ; vous n'y étiez plus. » En vers, un seul mot dit tout cela, et par conséquent le dit mieux, en suggérant tout ce que l'imagination peut y ajouter. Voilà ce que n'ont pas aperçu ceux qui, ne voyant que les entraves de la poësie, ont voulu si mal-à-propos la mettre au-dessous de la prose. Pour sentir combien elle est au-dessus, il faut connaître ses moyens et ses richesses : c'est ce qui a manqué aux philosophes qui n'étaient que prosateurs, et qui de plus étaient jaloux.

Le sort m'y réservait le dernier de ses coups.
Titus, en m'embrassant, m'amena devant vous :
Un voile d'amitié vous trompa l'un et l'autre,
Et mon amour devint le confident du vôtre.
Mais toujours quelque espoir flattait mes déplaisirs ;
Rome, Vespasien, traversaient vos soupirs ;
Après tant de combats, Titus cédait peut-être. *
Vespasien est mort, et Titus est le maître.
Que ne fuyais-je alors ! J'ai voulu quelques jours
De son nouvel empire examiner le cours.
Mon sort est accompli : votre gloire s'apprête.
Assez d'autres, sans moi, témoins de cette fête,
A vos heureux transports viendront joindre les leurs :
Pour moi, qui ne pourrais y mêler que des pleurs,
D'un inutile amour trop constante victime,
Heureux dans mes malheurs d'en avoir pu sans crime

---

* *Après tant de combats Titus cédait peut-être.*

Louis Racine prétend, je ne sais pourquoi, que *le sens de ce vers ne se présente pas d'abord ;* et il ajoute que ce vers *est le seul des tragédies de l'auteur*, *qu'on puisse accuser de n'être pas clair.* Mais ce vers est aussi *clair* que tous les autres, après celui qui le précède et qui l'explique :

Rome, Vespasien, traversaient vos soupirs ;
Après tant de combats, Titus cédait peut-être.

Il est clair que ces *combats* étaient ceux de la passion de Titus contre *Rome et Vespasien*, et qu'il pouvait *céder* à son père et à Rome. Je ne vois pas la possibilité d'un autre sens.

Conter toute l'histoire aux yeux qui les ont faits,
Je pars plus amoureux que je ne fus jamais.

BÉRÉNICE.

Seigneur, je n'ai pas cru que, dans une journée
Qui doit avec César unir ma destinée,
Il fût quelque mortel qui pût impunément
Se venir à mes yeux déclarer mon amant.
Mais de mon amitié mon silence est un gage :
J'oublie en sa faveur un discours qui m'outrage. *
Je n'en ai point troublé le cours injurieux ;
Je fais plus : à regret je reçois vos adieux.
Le ciel sait qu'au milieu des honneurs qu'il m'envoie,
Je n'attendais que vous pour témoin de ma joie.

---

* *J'oublie en sa faveur un discours qui m'outrage.*

« Voilà le modèle d'une réponse noble et décente. Ce n'est » point ce langage des anciennes héroïnes de roman, qu'une » déclaration respectueuse transporte d'une fureur imperti- » nente. Bérénice ménage tout ce qu'elle doit à l'amitié d'An- » tiochus; elle intéresse par la vérité de sa tendresse pour » l'empereur. Il semble qu'on entende Henriette d'Angleterre » elle-même parlant au marquis de Vardes : la politesse de la » cour de Louis XIV, l'agrément de la langue française, la » douceur de la versification la plus naturelle, le sentiment le » plus tendre, tout se trouve dans ce peu de vers. Point de ces » maximes générales que le sentiment réprouve, rien de trop, » rien de trop peu. On ne pouvait rendre plus agréable quel- » que chose de plus mince. » VOLT.

Avec tout l'univers j'honorais vos vertus ;
Titus vous chérissait, vous admiriez Titus.
Cent fois je me suis fait une douceur extrême
D'entretenir Titus dans un autre lui-même.

ANTIOCHUS.

Et c'est ce que je fuis. J'évite, mais trop tard,
Ces cruels entretiens où je n'ai point de part.
Je fuis Titus ; je fuis ce nom qui m'inquiète,
Ce nom qu'à tous momens votre bouche répète :
Que vous dirai-je enfin ? Je fuis des yeux distraits,
Qui, me voyant toujours, ne me voyaient jamais. [1]
Adieu. Je vais, le cœur trop plein de votre image,
Attendre, en vous aimant, la mort pour mon partage.
Surtout ne craignez point qu'une aveugle douleur
Remplisse l'univers du bruit de mon malheur ;
Madame, le seul bruit d'une mort que j'implore
Vous fera souvenir que je vivais encore.
Adieu.

---

[1] *Je fuis des yeux distraits,*
Qui, me voyant toujours, ne me voyaient jamais.

Ce n'est pas ici un jeu de mots, c'est un sentiment exprimé de la manière la plus élégante et la plus vraie. L. B.

SCÈNE V.

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

PHÉNICE.

Que je le plains ! Tant de fidélité, *
Madame, méritait plus de prospérité.
Ne le plaignez-vous pas ?

BÉRÉNICE.

Cette prompte retraite
Me laisse, je l'avoue, une douleur secrète.

PHÉNICE.

Je l'aurais retenu. **

BÉRÉNICE.

Qui ? moi, le retenir !
J'en dois perdre plutôt jusques au souvenir.

---

* *Tant de fidélité*, etc.

« La faiblesse du sujet se montre ici dans toute sa misère.
» Ce n'est plus ce goût si fin, si délicat : Phénice parle un peu
» en soubrette. » VOLT.

** *Je l'aurais retenu*,

« Est encore plus mauvais ; cela est d'un froid comique. Il
» importe bien ce qu'aurait fait Phénice ! Mais ce défaut est
» bientôt réparé par le discours passionné de Bérénice :

» De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur ? etc. »
VOLT.

Tu veux donc que je flatte une ardeur insensée ?

PHÉNICE.

Titus n'a point encore expliqué sa pensée.
Rome vous voit, madame, avec des yeux jaloux :
La rigueur de ses lois m'épouvante pour vous.
L'hymen chez les Romains n'admet qu'une Romaine :
Rome hait tous les rois, et Bérénice est reine.

BÉRÉNICE.

Le tems n'est plus, Phénice, où je pouvais trembler.
Titus m'aime ; il peut tout ; il n'a plus qu'à parler ;
Il verra le sénat m'apporter ses hommages,
Et le peuple de fleurs couronner ses images. [1]
De cette nuit, Phénice, as-tu vu la splendeur ?
Tes yeux ne sont-ils pas tout pleins de sa grandeur ?
Ces flambeaux, ce bûcher, cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armée,
Cette foule de rois, ces consuls, ce sénat,
Qui tous de mon amant empruntaient leur éclat ;
Cette pourpre, cet or, que rehaussait sa gloire,
Et ces lauriers encor témoins de sa victoire ;
Tous ces yeux qu'on voyait venir de toutes parts

---

[1] *Il verra le sénat m'apporter ses hommages,*
Et le peuple de fleurs couronner ses images.

On lit dans quelques éditions :

« Tu verras le sénat m'apporter ses hommages,
» Et le peuple de fleurs couronner nos images. » L. B.

Confondre sur lui seul leurs avides regards ;
Ce port majestueux , cette douce présence.....
Ciel ! avec quel respect et quelle complaisance [1]
Tous les cœurs en secret l'assuraient de leur foi !
Parle : peut-on le voir sans penser , comme moi ,
Qu'en quelque obscurité que le sort l'eût fait naître ,
Le monde en le voyant eût reconnu son maître ?
Mais, Phénice, où m'emporte un souvenir charmant ?
Cependant Rome entière, en ce même moment,
Fait des vœux pour Titus, et, par des sacrifices,
De son règne naissant célèbre les prémices. [2]
Que tardons-nous ? Allons , pour son empire heureux ,
Au ciel qui le protège offrir aussi nos vœux. [3]

---

[1] *Ciel ! avec quel respect et quelle complaisance....*

VARIANTE.

« Dieux! avec quel respect et quelle complaisance. » L. B.

[2] *De son règne naissant célèbre les prémices.*

On lit dans quelques éditions :

« De son règne naissant consacre les prémices. » L. B.

[3] *Que tardons-nous ? Allons , pour son empire heureux ,*
Au ciel qui le protège offrir aussi nos vœux.

VARIANTE.

« Je prétends quelque part à des souhaits si doux ,
» Phénice ; allons nous joindre aux vœux qu'on fait pour nous.
L. B.

Aussitôt, sans l'attendre et sans être attendue,
Je reviens le chercher, et, dans cette entrevue,
Dire tout ce qu'aux cœurs l'un de l'autre contens
Inspirent des transports retenus si long-tems. *

---

* *Inspirent des transports retenus si long-tems.*

« Ces vers ne sont que des vers d'églogue. La sortie de Bé-
» rénice, qui ne s'en va que pour *revenir dire* tout ce que disent
» *les cœurs contens*, est sans intérêt, sans art, sans dignité.
» Rien ne ressemble moins à une tragédie. Il est vrai que l'i-
» dée qu'elle a de son bonheur fait déjà un contraste avec l'in-
» fortune qu'on sait bien qu'elle va essuyer ; mais la fin de cet
» acte n'en est pas moins faible. » VOLT.

Il peut être permis d'être moins sévère qu'un aussi grand maître que Voltaire ; mais quatre vers qui, je l'avoue, ne me paraissent point mauvais, le fussent-ils autant qu'ils peuvent le paraître dans l'espèce de parodie qu'en fait le critique, le sont-ils assez pour détruire le mérite et l'effet du morceau entier que Voltaire reconnait plein de beautés et de passion ? L'idée de ce *contraste* qui ne lui a pas échappé, n'est-elle pas assez dramatique pour empêcher que la fin de cet acte ne soit si faible ? C'est aux lecteurs éclairés à se décider d'après leurs propres impressions.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

TITUS, PAULIN, SUITE.

TITUS.

A-T-ON vu de ma part le roi de Comagène?
Sait-il que je l'attends?

PAULIN.

J'ai couru chez la reine : *
Dans son appartement ce prince avait paru;
Il en était sorti, lorsque j'y suis couru.

---

* *J'ai couru chez la reine.*

« Je crois que le second acte commence plus mal que le pre- » mier ne finit : *J'ai couru chez la reine*, comme s'il fallait » courir bien loin pour aller d'un appartement dans un autre ; » *j'y suis couru*, qui est un solécisme ; cet *il suffit*, et *que fait* » *la reine Bérénice ?* et le *trop aimable princesse !* tout cela est » trop petit, et d'une naïveté qu'il est trop aisé de tourner en » ridicule. Les simples propos d'amour sont des objets de rail- » lerie quand ils ne sont point relevés par la force de la pas- » sion ou par l'élégance du discours. Aussi ces vers prêtèrent- » ils le flanc à la parodie de la farce nommée *Comédie italienne.* »

VOLT.

De vos ordres, seigneur, j'ai dit qu'on l'avertisse. *

TITUS.

Il suffit. Et que fait la reine Bérénice?

PAULIN.

La reine, en ce moment, sensible à vos bontés,
Charge le ciel de vœux pour vos prospérités.
Elle sortait, seigneur.

TITUS.

Trop aimable princesse!
Hélas!

PAULIN.

En sa faveur d'où naît cette tristesse?
L'Orient presque entier va fléchir sous sa loi.
Vous la plaignez?

TITUS.

Paulin, qu'on vous laisse avec moi.

SCÈNE II.

TITUS, PAULIN.

TITUS.

Hé bien! de mes desseins Rome encore incertaine
Attend que deviendra le destin de la reine, **

---

* *De vos ordres, seigneur, j'ai dit qu'on l'*avertisse.
La grammaire veut *avertît.*

** *Attend que deviendra.....*
Il est étonnant que ni Racine le fils, ni d'Olivet, ni aucun

Paulin; et les secrets de son cœur et du mien
Sont de tout l'univers devenus l'entretien.
Voici le tems enfin qu'il faut que je m'explique.
De la reine et de moi que dit la voix publique?
Parlez : qu'entendez-vous?

PAULIN.

J'entends de tous côtés
Publier vos vertus, seigneur, et ses beautés. *

TITUS.

Que dit-on des soupirs que je pousse pour elle? **
Quel succès attend-on d'un amour si fidèle?

---

critique n'ait relevé cette phrase qui n'est nullement française : « attend *ce que* deviendra » était la seule construction régulière.

* *Publier vos vertus, seigneur, et ses beautés.*

« On ne *publie* point *des beautés* : cela n'est pas exact. »

VOLT.

Oui, mais on *publie des vertus*, et par le privilége de l'opposition, expliqué ailleurs dans ce commentaire, privilége qui appartient à la poësie, et que Voltaire ne pouvait pas ignorer, *vertus* fait passer *beautés*.

** *Que dit-on des soupirs que je pousse pour elle?*

Ce vers que Voltaire n'a pas censuré, me paraît plus choquant, je l'avoue, que toutes les petites faiblesses ou naïvetés de diction que cet illustre commentateur a reprises avec plus ou moins de justice. Non-seulement *les soupirs que je pousse* est d'un berger de l'Astrée plutôt que d'un empereur de Rome, mais le défaut d'harmonie se joint ici à la fadeur du style. *Pousse pour elle* fait mal à toute oreille délicate.

PAULIN.

Vous pouvez tout : aimez, cessez d'être amoureux ;
La cour sera toujours du parti de vos vœux.

TITUS.

Et je l'ai vue aussi cette cour peu sincère, *

---

* *Et je l'ai vue aussi cette cour peu sincère*, etc.

« Rarement Racine tombe-t-il long-tems, et quand il se re-
» lève, c'est toujours avec une élégance aussi noble que simple :
» toujours avec le mot propre, ou avec des figures toujours
» justes et naturelles, sans lesquelles le mot propre ne serait
» que de l'exactitude. La réponse de Paulin est un chef-d'œuvre
» de raison et d'habileté ; elle est fortifiée par des faits,
» par des exemples ; tout y est vrai ; rien n'est exagéré ;
» point de cette enflure qui aime à représenter les plus
» grands rois avilis en présence d'un bourgeois de Rome. Le
» discours de Paulin n'en a que plus de force : il annonce la
» disgrâce de Bérénice.

» Racine et Corneille ont évité tous deux de faire trop sentir
» combien les Romains méprisaient une juive. Ils pouvaient s'é-
» tendre sur l'aversion que cette misérable nation inspirait à
» tous les peuples ; mais l'un et l'autre ont bien vu que cette
» vérité trop développée jetterait sur Bérénice un *avilisse-*
» *ment qui détruirait tout intérêt.* » VOLT.

Il me semble voir dans cette note plus de cette aversion particulière que Voltaire avait contre les juifs, que de véritable critique. On ne voit pas dans les historiens, que la qualité de *juive* soit entrée pour rien dans les motifs qui combattaient l'amour de Titus. Quand même Racine se serait cru obligé d'en parler, il avait assez d'art pour éloigner tout *avilissement*, et surtout il était impossible que cet *avilissement* allât jusqu'à *dé-*

À ses maîtres toujours trop soigneuse de plaire,
Des crimes de Néron approuver les horreurs;
Je l'ai vue à genoux consacrer ses fureurs.
Je ne prends point pour juge une cour idolâtre,
Paulin : je me propose un plus ample théâtre; [1]
Et, sans prêter l'oreille à la voix des flatteurs,
Je veux par votre bouche entendre tous les cœurs.
Vous me l'avez promis. Le respect et la crainte
Ferment autour de moi le passage à la plainte.
Pour mieux voir, cher Paulin, et pour entendre mieux,
Je vous ai demandé des oreilles, des yeux;
J'ai mis même à ce prix mon amitié secrète :
J'ai voulu que des cœurs vous fussiez l'interprète;
Qu'au travers des flatteurs votre sincérité
Fît toujours jusqu'à moi passer la vérité.
Parlez donc. Que faut-il que Bérénice espère?
Rome lui sera-t-elle indulgente ou sévère?
Dois-je croire qu'assise au trône des Césars

---

truire tout l'intérêt de la passion et de la situation de Bérénice : c'est une exagération intolérable. Les chrétiens n'étaient pas moins *avilis* chez les Romains, que les juifs : voyez comme on en parle dans *Polyeucte*, et si cet avilissement a *détruit tout l'intérêt*. Ici l'animosité toujours aveugle a égaré le jugement de Voltaire, et ce n'est pas la seule fois.

[1] *Je me propose un plus ample théâtre.*

VARIANTE.

« Je me propose un plus noble théâtre. » L. B.

Une si belle reine offensât ses regards ?

PAULIN.

N'en doutez point, seigneur : soit raison, soit caprice, [1]
Rome ne l'attend point pour son impératrice.
On sait qu'elle est charmante ; et de si belles mains
Semblent vous demander l'empire des humains. *
Elle a même, dit-on, le cœur d'une Romaine ;
Elle a mille vertus : mais, seigneur, elle est reine.
Rome, par une loi qui ne se peut changer,
N'admet avec son sang aucun sang étranger,
Et ne reconnaît point les fruits illégitimes
Qui naissent d'un hymen contraire à ses maximes.

---

[1] *N'en doutez point, seigneur : soit raison, soit caprice.....*

On lisait d'abord :

« N'en doutez point, seigneur : soit raison ou caprice. »

L. B.

* *On sait qu'elle est charmante ; et de si belles mains*
Semblent vous demander l'empire des humains.

« *De si belles mains* ne paraît pas digne de la tragédie ; mais » il n'y a que ce vers de faible dans cette tirade. » VOLT.

Les mémoires du tems parlent d'une allusion personnelle à ces *belles mains*, et Louis Racine le fait entendre : ce qui ne justifierait pas l'auteur d'avoir fait dire à un romain, que *de belles mains semblent demander l'empire du monde*. Cette galanterie n'est pas plus romaine que tragique, ce qui n'empêche pas que la tournure de ces vers ne soit très-gracieuse : un poëte français aurait pu les placer très-bien dans une idylle à la reine Anne d'Autriche.

D'ailleurs, vous le savez, en bannissant ses rois,
Rome à ce nom, si noble et si saint autrefois,
Attacha pour jamais une haine puissante;
Et, quoiqu'à ses Césars fidèle, obéissante,
Cette haine, seigneur, reste de sa fierté,
Survit dans tous les cœurs après la liberté.
Jules, qui le premier la soumit à ses armes,
Qui fit taire les lois dans le bruit des alarmes,
Brûla pour Cléopâtre; et, sans se déclarer,
Seule dans l'Orient la laissa soupirer.
Antoine, qui l'aima jusqu'à l'idolâtrie,
Oublia dans son sein sa gloire et sa patrie,
Sans oser toutefois se nommer son époux :
Rome l'alla chercher jusques à ses genoux,
Et ne désarma point sa fureur vengeresse
Qu'elle n'eût accablé l'amant et la maîtresse.
Depuis ce tems, seigneur, Caligula, Néron,
Monstres dont à regret je cite ici le nom,
Et qui, ne conservant que la figure d'homme,
Foulèrent à leurs pieds toutes les lois de Rome,
Ont craint cette loi seule, et n'ont point, à nos yeux,
Allumé le flambeau d'un hymen odieux.
Vous m'avez commandé surtout d'être sincère.
De l'affranchi Pallas nous avons vu le frère,
Des fers de Claudius Félix encor flétri,
De deux reines, seigneur, devenir le mari;
Et, s'il faut jusqu'au bout que je vous obéisse,
Ces deux reines étaient du sang de Bérénice.

Et vous croiriez pouvoir, sans blesser nos regards,
Faire entrer une reine au lit de nos Césars,
Tandis que l'Orient dans le lit de ses reines
Voit passer un esclave au sortir de nos chaînes!
C'est ce que les Romains pensent de votre amour.
Et je ne réponds pas, avant la fin du jour,
Que le sénat, chargé des vœux de tout l'empire,
Ne vous redise ici ce que je viens de dire;
Et que Rome, avec lui tombant à vos genoux,
Ne vous demande un choix digne d'elle et de vous.
Vous pouvez préparer, seigneur, votre réponse.

TITUS.

Hélas! à quel amour on veut que je renonce!

PAULIN.

Cet amour est ardent, il le faut confesser. *

---

* *Cet amour est ardent, il le faut confesser.*

« Il y a dans presque toutes les pièces de Racine, de ces » naïvetés puériles, et ce sont presque toujours des confidens » qui les disent. Les critiques en prirent occasion de donner » du ridicule au seul nom de Paulin qui fut long-tems » un terme de mépris. Racine eût mieux fait d'ailleurs » de choisir un autre confident, et de ne point le nommer » d'un nom français » (ou plutôt à terminaison française, car *Paulinus* et *Paulina* sont des noms latins) « tandis qu'il » laissait à Titus son nom latin. Ce qui est bien plus digne de » remarque, c'est que les railleurs sont toujours injustes; s'ils » relevèrent les mauvais vers qui échappent à Paulin, ils oublièrent » qu'il en débite beaucoup d'excellens. Ces railleurs s'épui-

TITUS.

Plus ardent mille fois que tu ne peux penser,
Paulin. Je me suis fait un plaisir nécessaire
De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire.
J'ai fait plus: je n'ai rien de secret à tes yeux;
J'ai pour elle cent fois rendu grâces aux dieux
D'avoir choisi mon père au fond de l'Idumée,
D'avoir rangé sous lui l'Orient et l'armée,
Et, soulevant encor le reste des humains,
Remis Rome sanglante en ses paisibles mains:
J'ai même souhaité la place de mon père;
Moi, Paulin, qui, cent fois, si le sort moins sévère
Eût voulu de sa vie étendre les liens,
Aurais donné mes jours pour prolonger les siens:
Tout cela, (qu'un amant sait mal ce qu'il désire!)
Dans l'espoir d'élever Bérénice à l'empire,
De reconnaître un jour son amour et sa foi,
Et de voir à ses pieds tout le monde avec moi.
Malgré tout mon amour, Paulin, et tous ses charmes, [1]

» sèrent sur la *Bérénice* de Racine, dont ils sentaient l'extrême » mérite dans le fond de leur cœur : ils ne disaient rien de celle » de Corneille, qui était déjà oubliée ; mais ils opposaient l'an- » cien mérite de Corneille au mérite présent de Racine. »

VOLT.

[1] *Malgré tout mon amour, Paulin, et tous ses charmes.*

On lit dans quelques éditions :

« Avec tout mon amour, Paulin, et tous ses charmes. » L. B.

Après mille sermens appuyés de mes larmes,
Maintenant que je puis couronner tant d'attraits,
Maintenant que je l'aime encor plus que jamais,
Lorsqu'un heureux hymen joignant nos destinées
Peut payer, en un jour, les vœux de cinq années,
Je vais, Paulin.... O ciel! puis-je le déclarer!

PAULIN.

Quoi, seigneur?

TITUS.

Pour jamais je vais m'en séparer.
Mon cœur en ce moment ne vient pas de se rendre :
Si je t'ai fait parler, si j'ai voulu t'entendre,
Je voulais que ton zèle achevât en secret
De confondre un amour qui se tait à regret.
Bérénice a long-tems balancé la victoire;
Et si je penche enfin du côté de ma gloire,
Crois qu'il m'en a coûté, pour vaincre tant d'amour,
Des combats dont mon cœur saignera plus d'un jour.
J'aimais, je soupirais dans une paix profonde;
Un autre était chargé de l'empire du monde :
Maître de mon destin, libre dans mes soupirs,
Je ne rendais qu'à moi compte de mes désirs.
Mais à peine le ciel eut rappelé mon père,
Dès que ma triste main eut fermé sa paupière,
De mon aimable erreur je fus désabusé :
Je sentis le fardeau qui m'était imposé;
Je connus que bientôt, loin d'être à ce que j'aime,
Il fallait, cher Paulin, renoncer à moi-même;

Et que le choix des dieux, contraire à mes amours,
Livrait à l'univers le reste de mes jours.
Rome observe aujourd'hui ma conduite nouvelle :
Quelle honte pour moi, quel présage pour elle,
Si, dès le premier pas renversant tous ses droits,
Je fondais mon bonheur sur le débris des lois!
Résolu d'accomplir ce cruel sacrifice,
J'y voulus préparer la triste Bérénice.
Mais par où commencer? Vingt fois, depuis huit jours,
J'ai voulu devant elle en ouvrir le discours;
Et, dès le premier mot, ma langue embarrassée
Dans ma bouche vingt fois a demeuré glacée.
J'espérais que du moins mon trouble et ma douleur
Lui feraient pressentir notre commun malheur :
Mais, sans me soupçonner, sensible à mes alarmes,
Elle m'offre sa main pour essuyer mes larmes,
Et ne prévoit rien moins, dans cette obscurité,
Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité. [1]
Enfin, j'ai ce matin rappelé ma constance.
Il faut la voir, Paulin, et rompre le silence.
J'attends Antiochus pour lui recommander [2]

---

[1] *Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité.*

VARIANTE.

« Que la perte d'un cœur qu'elle a trop mérité. » L. B.

[2] *J'attends Antiochus pour lui recommander*, etc.

Antiochus, amoureux de Bérénice, va être chargé de la

Ce dépôt précieux que je ne puis garder :
Jusque dans l'Orient je veux qu'il la remène.
Demain Rome avec lui verra partir la reine.
Elle en sera bientôt instruite par ma voix ;
Et je vais lui parler pour la dernière fois.

PAULIN.

Je n'attendais pas moins de cet amour de gloire
Qui par-tout après vous attacha la victoire.
La Judée asservie, et ses remparts fumans,
De cette noble ardeur éternels monumens,
Me répondaient assez que votre grand courage
Ne voudrait pas, seigneur, détruire son ouvrage ;
Et qu'un héros, vainqueur de tant de nations,
Saurait bien tôt ou tard vaincre ses passions.

TITUS.

Ah ! que sous de beaux noms cette gloire est cruelle !
Combien mes tristes yeux la trouveraient plus belle,
S'il ne fallait encor qu'affronter le trépas !
Que dis-je ? Cette ardeur que j'ai pour ses appas,
Bérénice en mon sein l'a jadis allumée.
Tu ne l'ignores pas : toujours la renommée

---

conduire ; c'est par ce fil heureux que Racine, avec le sujet le plus mince, sait intéresser jusqu'à la fin. L. B. *

* On n'intéresse pas *par un fil;* mais il y a en effet dans cette marche, un art que le commentateur a raison de remarquer.

Avec le même éclat n'a pas semé mon nom.
Ma jeunesse, nourrie à la cour de Néron,
S'égarait, cher Paulin, par l'exemple abusée,
Et suivait du plaisir la pente trop aisée.
Bérénice me plut. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime, et gagner son vainqueur?
Je prodiguai mon sang : tout fit place à mes armes :
Je revins triomphant. Mais le sang et les larmes
Ne me suffisaient pas pour mériter ses vœux :
J'entrepris le honheur de mille malheureux.
On vit de toutes parts mes bontés se répandre ; [1]
Heureux et plus heureux que tu ne peux comprendre, [2]
Quand je pouvais paraître à ses yeux satisfaits,
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits!
Je lui dois tout, Paulin. Récompense cruelle !

---

[1] *On vit de toutes parts mes bontés se répandre.*

On lisait d'abord :

« Ma main avec plaisir apprit à se répandre. » L. B.

[2] *Heureux et plus heureux que tu ne peux comprendre.*

Il est très-adroit de supposer que Titus doit la gloire de son règne à Bérénice ; cela la rend plus estimable, et l'on est fâché de voir ce prince si reconnaissant être obligé de se séparer d'une princesse si vertueuse. L. B. *

* La remarque est juste, et l'art de Racine est d'autant plus louable, que Titus ennoblit l'objet de sa passion sans se rabaisser lui-même, et qu'il dit la vérité en avouant qu'il n'a pas toujours été ce qu'il est.

Tout ce que je lui dois va retomber sur elle :
Pour prix de tant de gloire et de tant de vertus,
Je lui dirai : Partez, et ne me voyez plus.

PAULIN.

Hé quoi! seigneur, hé quoi! cette magnificence
Qui va jusqu'à l'Euphrate étendre sa puissance,
Tant d'honneurs dont l'excès a surpris le sénat,
Vous laissent-ils encor craindre le nom d'ingrat?
Sur cent peuples nouveaux Bérénice commande.

TITUS.

Faibles amusemens d'une douleur si grande!
Je connais Bérénice, et ne sais que trop bien
Que son cœur n'a jamais demandé que le mien. *
Je l'aimai; je lui plus. Depuis cette journée,
Dois-je dire funeste, hélas! ou fortunée,
Sans avoir, en aimant, d'objet que son amour,
Étrangère dans Rome, inconnue à la cour,

---

* *Et ne sais* que *trop bien*
Que *son cœur n'a jamais demandé* que *le mien.*

Ces trois *que* si près l'un de l'autre sont une petite négligence. Le reste du couplet jusqu'à la fin est d'un charme de style que l'on sent toujours et qu'on ne peut jamais assez louer.

Que quelque heure à me voir, et le reste à m'attendre.

. . . .

Ma main à les sécher est long-tems occupée, etc.

Tous ces vers semblent faits par l'amour même.

Elle passe ses jours, Paulin, sans rien prétendre
Que quelque heure à me voir, et le reste à m'attendre.
Encor si quelquefois, un peu moins assidu,
Je passe le moment où je suis attendu,
Je la revois bientôt de pleurs toute trempée :
Ma main à les sécher est long-tems occupée.
Enfin, tout ce qu'amour à de nœuds plus puissans,
Doux reproches, transports sans cesse renaissans,
Soin de plaire sans art, crainte toujours nouvelle,
Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.
Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois, [1]

---

[1] *Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,*
Et crois toujours la voir pour la première fois.

Le grand Condé appliquait ces vers à la pièce. L. B. *

* « Ces vers sont connus de presque tout le monde : on en » a fait mille applications; ils sont naturels et pleins de senti- » ment; mais ce qui les rend encore meilleurs, c'est qu'ils ter- » minent un morceau charmant. Ce n'est pas une beauté, » sans doute, de l'*Électre* ou de l'*Œdipe* de Sophocle; mais » qu'on se mette à la place de l'auteur, qu'on essaie de faire » parler Titus comme Racine y était obligé, et qu'on voie » s'il est possible de le faire mieux parler. Le grand mérite » consiste à représenter les choses comme elles sont dans la » nature et dans la belle nature. Raphaël réussit aussi bien à » peindre les Grâces que les Furies. » VOLT.

Voilà ce que j'appelle louer comme un maître seul peut louer. Remarquez ces mots : *Qu'on se mette à la place de Racine.* Sans doute c'est ce que faisait Voltaire en le commentant;

Et crois toujours la voir pour la première fois.
N'y songeons plus. Allons, cher Paulin, plus j'y pense,
Plus je sens chanceler ma cruelle constance.
Quelle nouvelle, ô ciel! je lui vais annoncer!
Encore un coup, allons, il n'y faut plus penser. *
Je connais mon devoir, c'est à moi de le suivre :
Je n'examine point si j'y pourrai survivre. **

---

mais cela est-il à la portée d'un critique vulgaire? C'est par cette raison qu'un grand artiste n'est jamais parfaitement senti et apprécié que par ses pairs, ou ceux qui l'approchent de très-près, quand ils ne sont pas jaloux.

* *Encore un coup, allons*, etc.

« *Encore un coup* est une façon de parler trop familière et » presque basse, dont Racine fait trop souvent usage. » VOLT.

Il est vrai, et après lui rien n'a été plus facile que d'éviter ces petits défauts ; mais, en écartant les moindres traces du familier, on n'a pas mis assez de soin à conserver à la diction tragique toutes les nuances qui peuvent la rapprocher du naturel sans la faire tomber dans le bas ; et c'est pour cela qu'il est devenu si rare d'égaler la vérité du dialogue de Racine : c'est un des mérites de *Zaïre* et de *Mérope*.

** *Je n'examine point si j'y pourrai survivre.*

« Cette résolution de l'empereur ne fait attendre qu'une » seule scène. Il peut renvoyer Bérénice avec Antiochus, et » la pièce sera bientôt finie. On conçoit très-difficilement » comment le sujet pourra fournir encore quatre actes : il n'y » a point de nœud, point d'obstacle, point d'intrigue. L'em- » pereur est le maître ; il a pris son parti; il veut et il doit vou-

SCÈNE III.

TITUS, PAULIN, RUTILE.

RUTILE.

Bérénice, seigneur, demande à vous parler.

TITUS.

Ah! Paulin!

PAULIN.

Quoi! déjà vous semblez reculer!
De vos nobles projets, seigneur, qu'il vous souvienne;
Voici le tems.

TITUS.

Hé bien! voyons-la. Qu'elle vienne.

» loir que Bérénice parte. Ce n'est que dans les sentimens » inépuisables du cœur, dans le passage d'un mouvement à » l'autre, dans le développement des plus secrets ressorts de » l'âme, que l'auteur a pu trouver de quoi remplir sa car- » rière. C'est un mérite prodigieux, et dont je crois que lui » seul était capable. » VOLT.

Il est évident que, pour s'exprimer avec ce profond sentiment du mérite de la difficulté vaincue, il faut la connaître toute entière; il faut savoir soi-même comment on fait une tragédie, et voilà pourquoi les premiers de tous les critiques sont les bons artistes.

SCÈNE IV.

BÉRÉNICE, TITUS, PAULIN, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Ne vous offensez pas si mon zèle indiscret
De votre solitude interrompt le secret.
Tandis qu'autour de moi votre cour assemblée
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée,
Est-il juste, seigneur, que, seule en ce moment,
Je demeure sans voix et sans ressentiment? *
Mais, seigneur, (car je sais que cet ami sincère
Du secret de nos cœurs connaît tout le mystère)
Votre deuil est fini; rien n'arrête vos pas;
Vous êtes seul enfin, et ne me cherchez pas.
J'entends que vous m'offrez un nouveau diadême,
Et ne puis cependant vous entendre vous-même.
Hélas! plus de repos, seigneur, et moins d'éclat:
Votre amour ne peut-il paraître qu'au sénat?
Ah! Titus! (car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que suit le respect et la crainte)
De quel soin votre amour va-t-il s'importuner?

---

* *Je demeure sans voix et sans ressentiment?*

« Ce mot est le seul employé par Racine, qui ait été hors » d'usage depuis lui; *Ressentiment* n'est plus employé que pour » exprimer le souvenir des outrages, et non celui des bien- » faits. » VOLT.

N'a-t-il que des états qu'il me puisse donner?
Depuis quand croyez-vous que ma grandeur me touche ?
Un soupir, un regard, un mot de votre bouche,
Voilà l'ambition d'un cœur comme le mien :
Voyez-moi plus souvent, et ne me donnez rien.
Tous vos momens sont-ils dévoués à l'empire ?
Ce cœur, après huit jours, n'a-t-il rien à me dire?
Qu'un mot va rassurer mes timides esprits!
Mais parliez-vous de moi quand je vous ai surpris?
Dans vos secrets discours étais-je intéressée,
Seigneur ? Étais-je au moins présente à la pensée?

TITUS.

N'en doutez point, madame; et j'atteste les dieux *
Que toujours Bérénice est présente à mes yeux.
L'absence ni le tems, je vous le jure encore,
Ne vous peuvent ravir ce cœur qui vous adore.

---

* *N'en doutez point, madame*, etc.

« Ces mots de *madame* et de *seigneur* ne sont que des compl-
» plimens français. On n'employa jamais, chez les Grecs ni
» chez les Romains, la valeur de ces termes. C'est une remar-
» que qu'on peut faire sur toutes nos tragédies. Nous ne nous
» servons point des mots *monsieur* et *madame* dans les comé-
» dies tirées du grec. L'usage a permis que nous appelions les
» Grecs et les Romains *seigneur*, et les Grecques et les Ro-
» maines *madame ;* usage vicieux en soi, mais qui cesse de
» l'être puisque le tems l'a autorisé. » VOLT.

BÉRÉNICE.

Hé quoi ! vous me jurez une éternelle ardeur,
Et vous me la jurez avec cette froideur !
Pourquoi même du ciel attester la puissance ?
Faut-il par des sermens vaincre ma défiance ?
Mon cœur ne prétend point, seigneur, vous démentir,
Et je vous en croirai sur un simple soupir.

TITUS.

Madame...

BÉRÉNICE.

Hé bien ! seigneur ? Mais quoi ! sans me répondre,
Vous détournez les yeux, et semblez vous confondre !
Ne m'offrirez-vous plus qu'un visage interdit ? abashed
Toujours la mort d'un père occupe votre esprit ?
Rien ne peut-il charmer l'ennui qui vous dévore ?

TITUS.

Plût aux dieux que mon père, hélas ! vécût encore !
Que je vivrais heureux !

BÉRÉNICE.

Seigneur, tous ces regrets
De votre piété sont de justes effets.
Mais vos pleurs ont assez honoré sa mémoire ;
Vous devez d'autres soins à Rome, à votre gloire.
De mon propre intérêt je n'ose vous parler.
Bérénice autrefois pouvait vous consoler :
Avec plus de plaisir vous m'avez écoutée.

De combien de malheurs pour vous persécutée,
Vous ai-je, pour un mot, sacrifié mes pleurs!
Vous regrettez un père : hélas! faibles douleurs!
Et moi, (ce souvenir me fait frémir encore)
On voulait m'arracher de tout ce que j'adore;
Moi, dont vous connaissez le trouble et le tourment
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment;
Moi, qui mourrais le jour qu'on voudrait m'interdire
De vous....

TITUS.

Madame, hélas! que me venez-vous dire?
Quel tems choisissez-vous? Ah! de grâce, arrêtez :
C'est trop pour un ingrat prodiguer vos bontés.

BÉRÉNICE.

Pour un ingrat, seigneur! Et le pouvez-vous être?
Ainsi donc mes bontés vous fatiguent peut-être?

TITUS.

Non, madame : jamais, puisqu'il faut vous parler,
Mon cœur de plus de feux ne se sentit brûler.
Mais...

BÉRÉNICE.

Achevez.

TITUS.

Hélas!

BÉRÉNICE.

Parlez.

TITUS.

Rome.... L'empire.... [1]

BÉRÉNICE.

Hé bien?

TITUS.

Sortons, Paulin; je ne lui puis rien dire.

SCÈNE V.

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Quoi! me quitter sitôt, et ne me dire rien!
Chère Phénice, hélas! quel funeste entretien!
Qu'ai-je fait? Que veut-il? Et que dit ce silence?

PHÉNICE.

Comme vous je me perds d'autant plus que j'y pense.**

---

1 *Rome... L'empire...*

Ces mots entrecoupés, qui n'éclaircissent point Bérénice sur les sentimens de Titus pour elle, la laissent toujours dans la même incertitude. Voilà *tout l'art* que l'auteur a employé pour reculer le mot fatal. L. B. *.

* Oui, pour le *reculer* ici; mais cet art ne fournissait qu'une scène, et il en fallait bien un autre pour fournir cinq actes.

** *Comme vous je me perds d'autant plus que j'y pense.*

L'abbé d'Olivet a raison de trouver cette phrase vicieuse :

Mais ne s'offre-t-il rien à votre souvenir
Qui contre vous, madame, ait pu le prévenir?
Voyez, examinez.

BÉRÉNICE.

Hélas! tu peux m'en croire;
Plus je veux du passé rappeler la mémoire,
Du jour que je le vis jusqu'à ce triste jour,
Plus je vois qu'on me peut reprocher trop d'amour.
Mais tu nous entendais. Il ne faut rien me taire;
Parle. N'ai-je rien dit qui lui puisse déplaire?
Que sais-je? J'ai peut-être avec trop de chaleur
Rabaissé ses présens ou blâmé sa douleur.....
N'est-ce point que de Rome il redoute la haine?
Il craint peut-être, il craint d'épouser une reine. *
Hélas! s'il était vrai... Mais non, il a cent fois

---

elle ne rend pas la pensée de l'auteur. Si Phénice *s'y perd*, ce n'est pas parce qu'elle y pense; mais *plus* elle y pense, *plus* elle s'y perd : c'est la différence de sens entre *d'autant plus que*, et les deux *plus* en opposition.

* *Il craint peut-être, il craint d'épouser une reine.*
.... *Mais non....*

« Sans ce *mais non*, sans les assurances que Titus lui a don-
» nées tant de fois de n'être jamais arrêté par ce scru-
» pule, elle devrait s'attacher à cette idée, elle devrait
» dire : *Pourquoi Titus embarrassé vient-il de prononcer, en*
» *soupirant, les mots de Rome et d'empire?* Elle se rassure

Rassuré mon amour contre leurs dures lois ;
Cent fois... Ah ! qu'il m'explique un silence si rude :
Je ne respire pas dans cette incertitude.
Moi, je vivrais, Phénice, et je pourrais penser
Qu'il me néglige, ou bien que j'ai pu l'offenser !
Retournons sur ses pas. Mais, quand je m'examine,
Je crois de ce désordre entrevoir l'origine.
Phénice, il aura su tout ce qui s'est passé :
L'amour d'Antiochus l'a peut-être offensé.
Il attend, m'a-t-on dit, le roi de Comagène.
Ne cherchons point ailleurs le sujet de ma peine.
Sans doute, ce chagrin qui vient de m'alarmer
N'est qu'un léger soupçon facile à désarmer.
Je ne te vante point cette faible victoire,
Titus ! Ah ! plût au ciel que, sans blesser ta gloire,
Un rival plus puissant voulût tenter ma foi,

» sur les promesses qu'on lui a faites ; elle cherche de vaines » raisons. Il est pardonnable, ce me semble, qu'elle craigne que Titus ne soit instruit de l'amour d'Antiochus. » Les amans et les conjurés peuvent, je crois, sur le théâtre, » se livrer à des craintes un peu chimériques, et se méprendre. Ils sont toujours troublés, et le trouble ne raisonne » pas. Bérénice, en raisonnant juste, aurait plutôt craint Rome, » que la jalousie de Titus. Elle aurait dit : *Si Titus m'aime, il* » *forcera les Romains à souffrir qu'il m'épouse* ; et non pas :

» Si Titus est jaloux, Titus est amoureux. » VOLT.

Et pût mettre à mes pieds plus d'empires que toi;
Que de sceptres sans nombre il pût payer ma flamme;
Que ton amour n'eût rien à donner que ton ame!
C'est alors, cher Titus, qu'aimé, victorieux,
Tu verrais de quel prix ton cœur est à mes yeux.
Allons, Phénice; un mot pourra le satisfaire. [1]
Rassurons-nous, mon cœur, [2] je puis encor lui plaire.
Je me comptais trop tôt au rang des malheureux :

---

[1] *Allons, Phénice; un mot pourra le satisfaire.*

Il y a de l'adresse à faire croire à Bérénice que Titus est jaloux d'Antiochus, et qu'elle pourra aisément détruire l'obstacle faible qu'elle imagine : cette erreur la rend encore plus intéressante. L. B.

[2] *Rassurons-nous, mon cœur.*

Cette manière de s'adresser à *son cœur*, à *ses yeux*, sent plutôt la déclamation que la vraie passion. On en voit beaucoup d'exemples dans Corneille, et l'on en trouve quelques-uns dans Racine. L. B. *

* Quand Émilie dit, dans *Cinna :*

Tout beau, ma passion, deviens un peu moins forte,

je suis tenté de rire. Quand Bérénice dit :

Rassurons-nous, mon cœur, je puis encor lui plaire,

je me sens ému, et la déclamation n'émeut pas. Ce que dit le commentateur de ces sortes d'apostrophes, est vrai en général, et il l'a dit d'après Voltaire. Mais il aurait dû ajouter qu'il y a des exceptions qui dépendent des convenances particulières, dont le goût seul peut décider. Voltaire n'a point censuré ce

Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.[1]

---

vers de Bérénice; c'est qu'il est bien à sa place, et qu'il a le ton de la vérité.

[1] *Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.*

Ce sentiment, tout délicat qu'il est, tient peut-être un peu trop du madrigal. Mais tel est le mérite de Racine, qu'on est souvent forcé de l'admirer jusque dans ses défauts. En effet, ce vers plus élégiaque que tragique, et peu digne en apparence de trouver place dans un drame, devient essentiel à cet acte, puisqu'il renferme un sentiment de sécurité chez Bérénice, et qu'il sert à renouveler l'action de la pièce, en relevant les espérances de la reine, et les vœux du spectateur qui s'intéresse pour elle. L. B.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS.

Quoi ! prince, vous partiez? quelle raison subite *
Presse votre départ, ou plutôt votre fuite?
Vouliez-vous me cacher jusques à vos adieux?
Est-ce comme ennemi que vous quittez ces lieux?
Que diront avec moi, la cour, Rome, l'empire?
Mais, comme votre ami, que ne puis-je vous dire? **

---

* *Quoi! prince, vous partiez?.....*

« On n'a d'autre remarque à faire sur cette scène, sinon » qu'elle est écrite avec la même élégance que le reste, et avec » le même art. Antiochus, chargé par son rival même de dé- » clarer à Bérénice que ce rival aimé renonce à elle, devient » alors un personnage un peu plus nécessaire qu'il n'était. »

VOLT.

** *Que ne puis-je vous dire?*

La négation *pas* ou *point* était ici d'une nécessité indispensable pour mettre d'accord le sens de la phrase et la grammaire. *Que* veut dire ici *quelles choses :* il est relatif et régime : « quel- » les choses ne puis-je *pas*, ne pourrais-je *pas* vous dire? » Sans la négation, *que* signifie *pourquoi ;* « que ne puis-je vous » dire ce que je pense, ce que j'ai entendu? » La négation

De quoi m'accusez-vous? Vous avais-je, sans choix,
Confondu jusqu'ici dans la foule des rois?
Mon cœur vous fut ouvert tant qu'a vécu mon père;
C'était le seul présent que je pouvais vous faire:
Et lorsqu'avec mon cœur ma main peut s'épancher,
Vous fuyez mes bienfaits tout prêts à vous chercher!
Pensez-vous qu'oubliant ma fortune passée
Sur ma seule grandeur j'arrête ma pensée,
Et que tous mes amis s'y présentent de loin,
Comme autant d'inconnus dont je n'ai plus besoin?
Vous-même, à mes regards qui vouliez vous soustraire,
Prince, plus que jamais vous m'êtes nécessaire.

ANTIOCHUS.

Moi, seigneur?

TITUS.

Vous.

ANTIOCHUS.

Hélas! d'un prince malheureux
Que pouvez-vous, seigneur, attendre que des vœux?

TITUS.

Je n'ai pas oublié, prince, que ma victoire
Devait à vos exploits la moitié de sa gloire;
Que Rome vit passer au nombre des vaincus

---

omise n'est donc point ici une licence ni une ellipse; c'est une véritable faute, parce qu'elle change le sens, et qu'après ces mots, *que ne puis-je vous dire?* la phrase, suivant les règles du langage, paraît suspendue, et fait attendre ce qu'on va *dire*.

Plus d'un captif chargé des fers d'Antiochus ;
Que dans le Capitole elle voit attachées
Les dépouilles des Juifs par vos mains arrachées.
Je n'attends pas de vous de ces sanglans exploits,
Et je veux seulement emprunter votre voix.
Je sais que Bérénice, à vos soins redevable,
Croit posséder en vous un ami véritable :
Elle ne voit dans Rome et n'écoute que vous ;
Vous ne faites qu'un cœur et qu'une ame avec nous.
Au nom d'une amitié si constante et si belle,
Employez le pouvoir que vous avez sur elle :
Voyez-la de ma part. [1]

ANTIOCHUS.

Moi, paraître à ses yeux !
La reine pour jamais a reçu mes adieux.

TITUS.

Prince, il faut que pour moi vous lui parliez encore.

ANTIOCHUS.

Ah ! parlez-lui, seigneur. La reine vous adore.
Pourquoi vous dérober vous-même, en ce moment,
Le plaisir de lui faire un aveu si charmant ?

---

[1] *Voyez-la de ma part.*

Dans *Andromaque*, Oreste a été chargé par Pyrrhus d'annoncer à Hermione son mariage avec elle ; ici Titus prie Antiochus de préparer Bérénice à son départ : c'est à peu près le même moyen. L. B.

Elle l'attend, seigneur, avec impatience.
Je réponds, en partant, de son obéissance;
Et même elle m'a dit que, prêt à l'épouser,
Vous ne la verrez plus que pour l'y disposer.

TITUS.

Ah! qu'un aveu si doux aurait lieu de me plaire!
Que je serais heureux, si j'avais à le faire!
Mes transports aujourd'hui s'attendaient d'éclater;
Cependant aujourd'hui, prince, il faut la quitter.

ANTIOCHUS.

La quitter! Vous, seigneur? [1]

TITUS.

Telle est ma destinée:
Pour elle et pour Titus il n'est plus d'hyménée.
D'un espoir si charmant je me flattais en vain:
Prince, il faut avec vous qu'elle parte demain.

ANTIOCHUS.

Qu'entends-je? O ciel!

TITUS.

Plaignez ma grandeur importune.
Maître de l'univers, je règle sa fortune;

---

[1] *La quitter! Vous, seigneur?*

Ici la scène change pour Antiochus, l'espoir renaît dans son cœur. Que ces situations muettes sont éloquentes! qu'elles peignent de choses au spectateur! L. B.

Je puis faire les rois, je puis les déposer ;
Cependant de mon cœur je ne puis disposer.
Rome, contre les rois de tout tems soulevée,
Dédaigne une beauté dans la pourpre élevée :
L'éclat du diadême et cent rois pour aïeux [1]
Déshonorent ma flamme et blessent tous les yeux.
Mon cœur, libre d'ailleurs, sans craindre les murmures,
Peut brûler à son choix dans des flammes obscures ; *
Et Rome, avec plaisir, recevrait de ma main
La moins digne beauté qu'elle cache en son sein.
Jules céda lui-même au torrent qui m'entraîne.
Si le peuple demain ne voit partir la reine,
Demain elle entendra ce peuple furieux
Me venir demander son départ à ses yeux.
Sauvons de cet affront mon nom et sa mémoire ;
Et puisqu'il faut céder, cédons à notre gloire.
Ma bouche et mes regards, muets depuis huit jours,

---

1 *Et cent rois pour aïeux.*

Bérénice descendait de la fameuse Cléopâtre, reine d'Égypte, qui descendait elle-même des premiers successeurs d'Alexandre-le-grand. L. B.

* *Peut brûler à son choix dans des flammes obscures.*

Je crois cette épithète de mauvais goût. On dirait bien un hymen *obscur*, une alliance *obscure*, des amours *obscurs ;* mais après avoir établi la métaphore, *brûler dans des flammes*, l'*obscurité* n'a plus ici de sens : il y a incohérence entre les idées et les mots. Cette faute est bien rare dans l'auteur.

L'auront pu préparer à ce triste discours ;
Et même en ce moment, inquiète, empressée,
Elle veut qu'à ses yeux j'explique ma pensée.
D'un amant interdit soulagez le tourment ;
Épargnez à mon cœur cet éclaircissement.
Allez, expliquez-lui mon trouble et mon silence :
Surtout, qu'elle me laisse éviter sa présence ;
Soyez le seul témoin de ses pleurs et des miens ;
Portez-lui mes adieux, et recevez les siéns.
Fuyons tous deux, fuyons un spectacle funeste
Qui de notre constance accablerait le reste.
Si l'espoir de régner et de vivre en mon cœur
Peut de son infortune adoucir la rigueur,
Ah ! prince, jurez-lui que, toujours trop fidèle,
Gémissant dans ma cour, et plus exilé qu'elle,
Portant jusqu'au tombeau le nom de son amant,
Mon règne ne sera qu'un long bannissement,
Si le ciel, non content de me l'avoir ravie,
Veut encor m'affliger par une longue vie.
Vous, que l'amitié seule attache sur ses pas,
Prince, dans son malheur ne l'abandonnez pas.
Que l'Orient vous voie arriver à sa suite ;
Que ce soit un triomphe et non pas une fuite.
Qu'une amitié si belle ait d'éternels liens ;
Que mon nom soit toujours dans tous vos entretiens.
Pour rendre vos états plus voisins l'un de l'autre,
L'Euphrate bornera son empire et le vôtre.
Je sais que le sénat, tout plein de votre nom,

D'une commune voix confirmera ce don.
Je joins la Cilicie à votre Comagène.
Adieu. Ne quittez point ma princesse, ma reine,
Tout ce qui de mon cœur fut l'unique désir,
Tout ce que j'aimerai jusqu'au dernier soupir. *

SCÈNE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

Ainsi le ciel s'apprête à vous rendre justice.
Vous partirez, seigneur, mais avec Bérénice :
Loin de vous la ravir, on va vous la livrer.

---

* *Tout ce que j'aimerai jusqu'au dernier soupir.*

« C'est ici qu'on voit plus qu'ailleurs la nécessité absolue de » faire de beaux vers, c'est-à-dire, d'être éloquent de cette » éloquence propre au caractère du personnage et à sa situa- » tion; de n'avoir que des idées justes et naturelles ; de ne se » pas permettre un mot vicieux, une construction obscure, » une syllabe rude ; de charmer l'oreille et l'esprit par une élé- » gance continue. Les rôles qui ne sont ni principaux, ni re- » levés, ni tragiques, ont surtout besoin de cette élégance et » du charme d'une diction pure. — Bérénice, Atalide, Ari- » cie, étaient perdues sans ce prodige de l'art; prodige d'autant » plus grand, qu'il n'étonne point, qu'il plaît par la simplicité, » et que chacun croit que, s'il avait eu à faire parler ces per- » sonnages, il n'aurait pu les faire parler autrement.

» *Speret idem, sudet multùm, frustràque laboret.* » VOLT.

ANTIOCHUS.

Arsace, laisse-moi le tems de respirer.
Ce changement est grand; ma surprise est extrême.
Titus entre mes mains remet tout ce qu'il aime!
Dois-je croire, grands dieux! ce que je viens d'ouïr?
Et, quand je le croirais, dois-je m'en réjouir?

ARSACE.

Mais, moi-même, seigneur, que faut-il que je croie?
Quel obstacle nouveau s'oppose à votre joie?
Me trompiez-vous tantôt au sortir de ces lieux,
Lorsqu'encor tout ému de vos derniers adieux,
Tremblant d'avoir osé s'expliquer devant elle,
Votre cœur me contait son audace nouvelle?
Vous fuyiez un hymen qui vous faisait trembler.
Cet hymen est rompu: quel soin peut vous troubler?
Suivez les doux transports où l'amour vous invite.

ANTIOCHUS.

Arsace, je me vois chargé de sa conduite:
Je jouirai long-tems de ses chers entretiens;
Ses yeux même pourront s'accoutumer aux miens;
Et peut-être son cœur fera la différence
Des froideurs de Titus à ma persévérance.
Titus m'accable ici du poids de sa grandeur;
Tout disparaît dans Rome auprès de sa splendeur:
Mais quoique l'Orient soit plein de sa mémoire,
Bérénice y verra des traces de ma gloire.

ARSACE.

N'en doutez point, seigneur; tout succède à vos vœux.

ANTIOCHUS.

Ah ! que nous nous plaisons à nous tromper tous deux !

ARSACE.

Et pourquoi nous tromper ?

ANTIOCHUS.

Quoi ! je lui pourrais plaire ?
Bérénice à mes vœux ne serait plus contraire ?
Bérénice d'un mot flatterait mes douleurs ?
Penses-tu seulement que, parmi ses malheurs,
Quand l'univers entier négligerait ses charmes,
L'ingrate me permît de lui donner des larmes,
Ou qu'elle s'abaissât jusques à recevoir
Des soins qu'à mon amour elle croirait devoir ?

ARSACE.

Et qui peut, mieux que vous, consoler sa disgrace ?
Sa fortune, seigneur, va prendre une autre face :
Titus la quitte.

ANTIOCHUS.

Hélas ! de ce grand changement,
Il ne me reviendra que le nouveau tourment
D'apprendre par ses pleurs à quel point elle l'aime.
Je la verrai gémir ; je la plaindrai moi-même.
Pour fruit de tant d'amour, j'aurai le triste emploi
De recueillir des pleurs qui ne sont pas pour moi.

ARSACE.

Quoi ! ne vous plairez-vous qu'à vous gêner sans cesse ?
Jamais dans un grand cœur vit-on plus de faiblesse ?
Ouvrez les yeux, seigneur, et songeons, entre nous,

Par combien de raisons Bérénice est à vous.
Puisqu'aujourd'hui Titus ne prétend plus lui plaire,
Songez que votre hymen lui devient nécessaire.

ANTIOCHUS.

Nécessaire?

ARSACE.

A ses pleurs accordez quelques jours;
De ses premiers sanglots laissez passer le cours :
Tout parlera pour vous, le dépit, la vengeance,
L'absence de Titus, le temps, votre présence,
Trois sceptres que son bras ne peut seul soutenir,
Vos deux états voisins qui cherchent à s'unir;
L'intérêt, la raison, l'amitié, tout vous lie.

ANTIOCHUS.

Ah! je respire, Arsace, et tu me rends la vie :
J'accepte avec plaisir un présage si doux.
Que tardons-nous? Faisons ce qu'on attend de nous.
Entrons chez Bérénice, et, puisqu'on nous l'ordonne,
Allons lui déclarer que Titus l'abandonne...
Mais plutôt demeurons. Que faisais-je? Est-ce à moi,
Arsace, à me charger de ce cruel emploi?
Soit vertu, soit amour, mon cœur s'en effarouche.
L'aimable Bérénice entendrait de ma bouche
Qu'on l'abandonne! Ah! reine! et qui l'aurait pensé
Que ce mot dût jamais vous être prononcé! *

---

* *Que ce mot dût jamais vous être prononcé!*

Au milieu d'une joie et d'une espérance imprévue, ne pas

ARSACE.

La haine sur Titus tombera toute entière.
Seigneur, si vous parlez, ce n'est qu'à sa prière.

ANTIOCHUS.

Non, ne la voyons point; respectons sa douleur:
Assez d'autres viendront lui conter son malheur.
Et ne la crois-tu pas assez infortunée
D'apprendre à quel mépris Titus l'a condamnée,
Sans lui donner encor le déplaisir fatal
D'apprendre ce mépris par son propre rival?
Encore un coup, fuyons; et, par cette nouvelle,
N'allons point nous charger d'une haine immortelle.

ARSACE.

Ah! la voici: seigneur, prenez votre parti.

ANTIOCHUS.

O ciel!

---

concevoir que Titus puisse quitter Bérénice et s'arrêter à cette idée, est aussi tendre que délicat. C'est là vraiment la science de l'amour, et c'était celle de Racine.

Observez aussi que ces alternatives d'espérance et de crainte, et la résolution généreuse de ne pas annoncer à Bérénice une nouvelle aussi terrible pour elle, que consolante pour lui, donnent à cette scène un mouvement qui est l'espèce d'action qu'elle pouvait avoir, mais qu'un grand maître pouvait seul lui donner.

SCÈNE III.

BÉRÉNICE, ANTIOCHUS, ARSACE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Eh quoi! seigneur, vous n'êtes point parti?

ANTIOCHUS.

Madame, je vois bien que vous êtes déçue,
Et que c'était César que cherchait votre vue.
Mais n'accusez que lui, si, malgré mes adieux,
De ma présence encor j'importune vos yeux.
Peut-être en ce moment je serais dans Ostie,
S'il ne m'eût de sa cour défendu la sortie.

BÉRÉNICE.

Il vous cherche vous seul. Il nous évite tous.

ANTIOCHUS.

Il ne m'a retenu que pour parler de vous.

BÉRÉNICE.

De moi, prince?

ANTIOCHUS.

Oui, madame.

BÉRÉNICE.

Et qu'a-t-il pu vous dire?

ANTIOCHUS.

Mille autres mieux que moi pourront vous en instruire.

BÉRÉNICE.

Quoi! seigneur.....

ANTIOCHUS.

Suspendez votre ressentiment.
D'autres, loin de se taire en ce même moment, *
Triompheraient peut-être, et, pleins de confiance,
Céderaient avec joie à votre impatience :

---

* *D'autres, loin de se taire en ce même moment.....*

« Concevez l'excès de la tyrannie de la rime, puisque l'au- » teur qui lui commande le plus, est gêné *par elle* au point de » remplir un hémistiche de *ces mots inutiles et lâches*, *en ce* » *même moment.* » VOLT.

Il m'est impossible de déférer ici à l'autorité de Voltaire. *En ce même moment* n'est rien moins qu'*inutile et lâche.* Sans doute le censeur n'y a pas assez réfléchi : comment n'a-t-il pas vu que *ce moment* est très-marquant pour Antiochus sous tous les rapports, et ne peut être ici, comme il l'est si souvent dans nos tragédies, un remplissage oiseux et parasite ? Supposons qu'Antiochus parle en prose ; il dirait et devrait dire : « Il n'y » a peut-être que moi, madame, qui, dans un pareil moment, » ne fût pas pressé de parler. »

Consolons-nous d'être faillibles dans nos jugemens, puisque Voltaire a pu se tromper à ce point ; et il n'a pas ici d'humeur.

Ajoutons que *gêné par elle* (la rime) est une faute de diction dans la note de Voltaire. Il est contraire et très-contraire à l'élégance française, de se servir du pronom *elle* en régime, si ce n'est en parlant des personnes. Voltaire commet souvent cette faute dans sa versification : je ne sais si on en trouverait des exemples dans Racine et Boileau. Elle a encore moins d'excuse en prose. Il était aisé de mettre, qui *en* est le moins gêné.

Mais moi, toujours tremblant, moi, vous le savez bien,
A qui votre repos est plus cher que le mien,
Pour ne le point troubler j'aime mieux vous déplaire,
Et crains votre douleur plus que votre colère.
Avant la fin du jour vous me justifîrez.
Adieu, madame.

BÉRÉNICE.

O ciel! quel discours! Demeurez.
Prince, c'est trop cacher mon trouble à votre vue.
Vous voyez devant vous une reine éperdue,
Qui, la mort dans le sein, vous demande deux mots. *
Vous craignez, dites-vous, de troubler mon repos;
Et vos refus cruels, loin d'épargner ma peine,
Excitent ma douleur, ma colère, ma haine.
Seigneur, si mon repos vous est si précieux,
Si moi-même jamais je fus chère à vos yeux,
Éclaircissez le trouble où vous voyez mon ame.
Que vous a dit Titus?

---

* *Qui, la mort dans le sein, vous demande deux mots.*

« *Deux mots* serait ailleurs une expression triviale; elle est ici
» très-touchante. Tout intéresse, la situation, la passion,
» le discours de Bérénice, l'embarras même d'Antiochus. »

VOLT.

Il n'est pas besoin d'expliquer pourquoi toute la beauté de ce vers consiste dans le contraste de *deux mots* avec *la mort dans le sein*, qui le précède, et qui est si loin de le faire attendre.

ANTIOCHUS.

Au nom des dieux, madame.....

BÉRÉNICE.

Quoi ! vous craignez si peu de me désobéir ?

ANTIOCHUS.

Je n'ai qu'à vous parler pour me faire haïr.

BÉRÉNICE.

Je veux que vous parliez.

ANTIOCHUS.

Dieux ! quelle violence !

Madame, encore un coup, vous loûrez mon silence.

BÉRÉNICE.

Prince, dès ce moment contentez mes souhaits,
Ou soyez de ma haine assuré pour jamais.

ANTIOCHUS.

Madame, après cela je ne puis plus me taire.
Hé bien ! vous le voulez, il faut vous satisfaire.
Mais ne vous flattez point : je vais vous annoncer
Peut-être des malheurs où vous n'osez penser.
Je connais votre cœur : vous devez vous attendre
Que je le vais frapper par l'endroit le plus tendre.
Titus m'a commandé...

BÉRÉNICE.

Quoi ?

ANTIOCHUS.

De vous déclarer

Qu'à jamais l'un de l'autre il faut vous séparer.

BÉRÉNICE.

Nous séparer ! Qui ? Moi ? Titus de Bérénice ?

ANTIOCHUS.

Il faut que devant vous je lui rende justice :
Tout ce que, dans un cœur sensible et généreux,
L'amour au désespoir peut rassembler d'affreux,
Je l'ai vu dans le sien. Il pleure, il vous adore.
Mais enfin, que lui sert de vous aimer encore ?
Une reine est suspecte à l'empire romain.
Il faut vous séparer, et vous partez demain.

BÉRÉNICE.

Nous séparer ! Hélas ! Phénice !

PHÉNICE.

Hé bien ! madame,
Il faut ici montrer la grandeur de votre ame.
Ce coup sans doute est rude ; il doit vous étonner.

BÉRÉNICE.

Après tant de sermens, Titus m'abandonner !
Titus qui me jurait..... Non, je ne le puis croire ;
Il ne me quitte point : il y va de sa gloire.
Contre son innocence on me veut prévenir.
Ce piége n'est tendu que pour nous désunir.
Titus m'aime ; Titus ne veut point que je meure.
Allons le voir : je veux lui parler tout-à-l'heure.
Allons.

ANTIOCHUS.

Quoi! vous pourriez ici me regarder....

BÉRÉNICE.

Vous le souhaitez trop pour me persuader.
Non, je ne vous crois point. Mais, quoi qu'il en puisse être;
Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paraître. *
(*à Phénice.*)
Ne m'abandonne pas dans l'état où je suis.
Hélas! pour me tromper je fais ce que je puis.

---

* *Pour jamais à mes yeux gardez-vous de paraître.*

« Voilà le caractère de la passion. Bérénice vient de flatter » tout-à-l'heure Antiochus pour savoir son secret; elle lui a » dit: *Si jamais je vous fus chère, parlez;* elle l'a même menacé » de sa haine s'il garde le silence, et dès qu'il a parlé elle lui » ordonne de ne jamais paraître devant elle. Ces flatteries, » ces emportemens font un effet très-intéressant dans la bou- » che d'une femme; ils ne toucheraient pas ainsi dans un » homme : tous ces symptômes de l'amour sont le partage des » amantes. Presque toutes les héroïnes de Racine étalent ces » sentimens de tendresse, de jalousie, de fureur, tantôt sou- » mises, tantôt désespérées. C'est avec raison qu'on a nommé » Racine le poëte des femmes. Ce n'est pas là du vrai tragique, » mais c'est la beauté que le sujet comportait. » VOLT.

SCÈNE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Ne me trompé-je point? L'ai-je bien entendue?
Que je me garde, moi, de paraître à sa vue!
Je m'en garderai bien. Et ne partais-je pas,
Si Titus malgré moi n'eût arrêté mes pas?
Sans doute il faut partir. Continuons, Arsace.
Elle croit m'affliger; sa haine me fait grâce.
Tu me voyais tantôt inquiet, égaré;
Je partais amoureux, jaloux, désespéré;
Et maintenant, Arsace, après cette défense,
Je partirai peut-être avec indifférence.

ARSACE.

Moins que jamais, seigneur, il faut vous éloigner.

ANTIOCHUS.

Moi, je demeurerai pour me voir dédaigner?
Des froideurs de Titus je serai responsable?
Je me verrai puni parce qu'il est coupable?
Avec quelle injustice et quelle indignité
Elle doute, à mes yeux, de ma sincérité!
Titus l'aime, dit-elle, et moi je l'ai trahie.
L'ingrate! m'accuser de cette perfidie!
Et dans quel tems encor? dans le moment fatal
Que j'étale à ses yeux les pleurs de mon rival;

Que, pour la consoler, je le faisais paraître
Amoureux et constant, plus qu'il ne l'est peut-être.

ARSACE.

Et de quel soin, seigneur, vous allez vous troubler?
Laissez à ce torrent le tems de s'écouler :
Dans huit jours, dans un mois, n'importe, il faut qu'il passe.
Demeurez seulement.

ANTIOCHUS.

Non; je la quitte, Arsace.
Je sens qu'à sa douleur je pourrais compâtir :
Ma gloire, mon repos, tout m'excite à partir.
Allons; et de si loin évitons la cruelle,
Que de long-tems, Arsace, on ne nous parle d'elle.
Toutefois il nous reste encore assez de jour; *

---

* Voltaire trouve avec raison les quâtre derniers vers de cet acte, *un peu langoureux;* il ajoute : « Le public aime assez » que chaque acte se termine par quelque morceau brillant » qui enlève les applaudissemens; mais *Bérénice* réussit sans » ce secours. Les tendresses de l'amour ne comportent guères » ces grands traits qu'on *exige* à la fin des actes dans des si- » tuations vraiment tragiques. »

Exiger serait un peu fort : on le désire, on le demande; mais les connaisseurs savent que ce n'est pas assez que la situation comporte *ces grands traits :* pour qu'ils se trouvent toujours à la fin des actes, il faut que la marche de la scène les amène naturellement; c'est la première de toutes les règles,

Je vais dans mon palais attendre ton retour.
Va voir si la douleur ne l'a point trop saisie;
Cours, et partons du moins assurés de sa vie.

---

et Voltaire ne l'ignorait pas, puisqu'il n'a pas toujours fini ses actes par des *traits* aussi heureux que celui d'*Alzire :*

Hélas! que n'êtes-vous le père de Zamore!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉRÉNICE *seule.*

Phénice ne vient point ! Momens trop rigoureux, *
Que vous paraissez lents à mes rapides vœux !
Je m'agite, je cours, languissante, abattue ;
La force m'abandonne, et le repos me tue.
Phénice ne vient point ! Ah ! que cette longueur
D'un présage funeste épouvante mon cœur !
Phénice n'aura point de réponse à me rendre :
Titus, l'ingrat Titus n'a point voulu l'entendre ;
Il fuit, il se dérobe à ma juste fureur.

---

* *Phénice ne vient point ! Momens trop rigoureux....*

« Je me souviens d'avoir vu autrefois une tragédie de *Saint* » *Jean-Baptiste*, supposée antérieure à *Bérénice*, dans laquelle » on avait inséré toute cette tirade, pour faire croire que Ra- » cine l'avait volée. Cette supposition mal-adroite était assez » confondue par le style barbare du reste de la pièce ; mais ce » trait suffit pour faire voir à quels excès se porte la jalousie, » surtout quand il s'agit des succès du théâtre, qui, étant les » plus éclatans dans la littérature, sont aussi ceux qui aveu- » glent le plus les yeux de l'envie. Corneille et Racine en res- » sentirent les effets tant qu'ils travaillèrent. » VOLT.

SCÈNE II.

BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Chère Phénice, hé bien! as-tu vu l'empereur?
Qu'a-t-il dit? Viendra-t-il?

PHÉNICE.

Oui, je l'ai vu, madame,
Et j'ai peint à ses yeux le trouble de votre ame.
J'ai vu couler des pleurs qu'il voulait retenir. [1]

BÉRÉNICE.

Vient-il?

PHÉNICE.

N'en doutez point, madame, il va venir.
Mais voulez-vous paraître en ce désordre extrême?
Remettez-vous, madame, et rentrez en vous-même.
Laissez-moi relever ces voiles détachés,
Et ces cheveux épars dont vos yeux sont cachés.
Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage. *

---

[1] *J'ai vu couler des pleurs qu'il voulait retenir.*

Ce vers sert encore à rendre le spectateur incertain sur le sort de Bérénice. S'il en coûte tant à Titus pour parler à Bérénice, comment pourra-t-il faire le sacrifice de ne la plus revoir? L. B.

* *Souffrez que de vos pleurs je répare l'outrage.*

« On peut appliquer à ces vers ce précepte de Boileau :

BÉRÉNICE.

Laisse, laisse, Phénice; il verra son ouvrage.
Eh! que m'importe, hélas! de ces vains ornemens?
Si ma foi, si mes pleurs, si mes gémissemens,
Mais que dis-je, mes pleurs? si ma perte certaine,
Si ma mort toute prête enfin ne le ramène,
Dis-moi, que produiront tes secours superflus,
Et tout ce faible éclat qui ne le touche plus?

PHÉNICE.

Pourquoi lui faites-vous cet injuste reproche?
J'entends du bruit, madame, et l'empereur s'approche.
Venez, fuyez la foule, et rentrons promptement:
Vous l'entretiendrez seul dans votre appartement.

SCÈNE III.

TITUS, PAULIN, SUITE.

TITUS.

De la reine, Paulin, flattez l'inquiétude.

» Qui dit sans s'avilir les plus petites choses.

» En effet, rien n'est plus petit que de faire paraître sur le » théâtre tragique une suivante qui propose à sa maîtresse de » rajuster son voile et ses cheveux. Otez à ces idées le charme » de la diction, on rira. » VOLT.

Oui, mais quelle diction! quel choix de figures dans ces mots, *réparer l'outrage de vos pleurs!* et que le vers qui suit, et qui est amené par celui-là, est beau de sentiment!

Je vais la voir. Je veux un peu de solitude :
Que l'on me laisse.

PAULIN, *à part.*

O ciel ! que je crains ce combat !
Grands dieux, sauvez sa gloire et l'honneur de l'état !
Voyons la reine. *

SCÈNE IV.

TITUS *seul.*

Hé bien ! Titus, que viens-tu faire ? **
Bérénice t'attend. Où viens-tu, téméraire ? [1]
Tes adieux sont-ils prêts ? T'es-tu bien consulté ?
Ton cœur te promet-il assez de cruauté ?

---

* *Voyons la reine.*

« Ou le théâtre reste vide, ou Titus voit Bérénice. S'il la » voit, il doit donc dire qu'il l'évite, ou lui parler. » VOLT.

Il est clair que le théâtre reste vide. C'est une faute justifiée autant qu'elle peut l'être par les raisons déduites dans la note précédente, et cette faute assez commune n'a pas toujours les mêmes excuses.

** *Hé bien ! Titus, que viens-tu faire ?*

« Ce monologue est long, et il contient à peu près, pour le » fond, les mêmes choses que Titus a dites à Paulin ; mais re- » marquez qu'il y a des nuances différentes : les nuances sont » beaucoup dans la peinture des passions, et c'est là le grand » art si caché et si difficile, dont Racine s'est servi pour aller

Car enfin, au combat qui pour toi se prépare
C'est peu d'être constant, il faut être barbare.
Soutiendrai-je ces yeux dont la douce langueur
Sait si bien découvrir les chemins de mon cœur ?
Quand je verrai ces yeux armés de tous leurs charmes,
Attachés sur les miens, m'accabler de leurs larmes,
Me souviendrai-je alors de mon triste devoir ?
Pourrai-je dire enfin : Je ne veux plus vous voir ?
Je viens percer un cœur que j'adore, qui m'aime.
Et pourquoi le percer ? Qui l'ordonne ? Moi-même.
Car enfin, Rome a-t-elle expliqué ses souhaits ?
L'entendons-nous crier autour de ce palais ?
Vois-je l'état penchant au bord du précipice ?
Ne le puis-je sauver que par ce sacrifice ?
Tout se tait ; et moi seul, trop prompt à me troubler,
J'avance des malheurs que je puis reculer.
Et qui sait si, sensible aux vertus de la reine,
Rome ne voudra point l'avouer pour Romaine ?
Rome peut par son choix justifier le mien.
Non, non, encore un coup, ne précipitons rien.
Que Rome avec ses lois mette dans la balance
Tant de pleurs, tant d'amour, tant de persévérance ;

» jusqu'au cinquième acte sans rebuter le spectateur. Il n'y a
» pas dans ce monologue un seul mot hors de sa place.

» Ah ! lâche, fais l'amour et renonce à l'empire.

» Ce vers et tout ce qui suit me paraissent admirables. »

VOLT.

Rome sera pour nous..... Titus, ouvre les yeux :
Quel air respires-tu ? N'es-tu pas dans ces lieux
Où la haine des rois, avec le lait sucée,
Par crainte ou par amour ne peut être effacée ?
Rome jugea ta reine en condamnant ses rois.
N'as-tu pas en naissant entendu cette voix ?
Et n'as-tu pas encore ouï la renommée
T'annoncer ton devoir jusque dans ton armée ?
Et lorsque Bérénice arriva sur tes pas,
Ce que Rome en jugeait, ne l'entendis-tu pas ?
Faut-il donc tant de fois te le faire redire ?
Ah ! lâche, fais l'amour et renonce à l'empire ; *
Au bout de l'univers, va, cours te confiner,
Et fais place à des cœurs plus dignes de régner.
Sont-ce là ces projets de grandeur et de gloire
Qui devaient dans les cœurs consacrer ma mémoire ?
Depuis huit jours je règne, et, jusques à ce jour,
Qu'ai-je fait pour l'honneur ? J'ai tout fait pour l'amour.
D'un temps si précieux quel compte puis-je rendre ?
Où sont ces heureux jours que je faisais attendre ?

---

* *Ah ! lâche, fais l'amour et renonce à l'empire.*

C'est peut-être la première fois que la phrase triviale *faire l'amour* a pu entrer dans le style noble : c'est un de ces coups de l'art si connus de Racine. Il fallait, pour faire passer cette expression, toute l'amertume de l'ironie, et tout le contrepoids de ce mot *empire*, qui relève si adroitement la familiarité du premier hémistiche.

Quels pleurs ai-je séchés ? Dans quels yeux satisfaits
Ai-je déjà goûté le fruit de mes bienfaits ?
L'univers a-t-il vu changer ses destinées ?
Sais-je combien le ciel m'a compté de journées ?
Et de ce peu de jours, si long-tems attendus,
Ah ! malheureux ! combien j'en ai déjà perdus !
Ne tardons plus : faisons ce que l'honneur exige ;
Rompons le seul lien....

SCÈNE V.

BÉRÉNICE, TITUS.

BÉRÉNICE, *en rentrant.*

Non, laissez-moi, vous dis-je.
En vain tous vos conseils me retiennent ici ;
Il faut que je le voie..... Ah ! seigneur, vous voici !
Hé bien ! il est donc vrai que Titus m'abandonne !
Il faut nous séparer, et c'est lui qui l'ordonne !

TITUS.

N'accablez point, madame, un prince malheureux.
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.
Un trouble assez cruel m'agite et me dévore,
Sans que des pleurs si chers me déchirent encore.
Rappelez bien plutôt ce cœur qui tant de fois
M'a fait de mon devoir reconnaître la voix.
Il en est tems. Forcez votre amour à se taire ;
Et d'un œil que la gloire et la raison éclaire,
Contemplez mon devoir dans toute sa rigueur.
Vous-même contre vous fortifiez mon cœur.

Aidez-moi, s'il se peut, à vaincre ma faiblesse,
A retenir des pleurs qui m'échappent sans cesse :
Ou, si nous ne pouvons commander à nos pleurs,
Que la gloire du moins soutienne nos douleurs,
Et que tout l'univers reconnaisse sans peine
Les pleurs d'un empereur et les pleurs d'une reine.
Car enfin, ma princesse, il faut nous séparer.

BÉRÉNICE.

Ah! cruel! est-il tems de me le déclarer!
Qu'avez-vous fait? Hélas! je me suis crue aimée;
Au plaisir de vous voir mon ame accoutumée
Ne vit plus que pour vous : ignoriez-vous vos lois,
Quand je vous l'avouai pour la première fois?
A quel excès d'amour m'avez-vous amenée!
Que ne me disiez-vous : Princesse infortunée,
Où vas-tu t'engager, et quel est ton espoir?
Ne donne point un cœur qu'on ne peut recevoir.
Ne l'avez-vous reçu, cruel, que pour le rendre,
Quand de vos seules mains ce cœur voudrait dépendre?
Tout l'empire a vingt fois conspiré contre nous :
Il était tems encor; que ne me quittiez-vous?
Mille raisons alors consolaient ma misère :
Je pouvais de ma mort accuser votre père,
Le peuple, le sénat, tout l'empire romain,
Tout l'univers, plutôt qu'une si chère main. [1]

---

[1] *Plutôt qu'une si chère main.*

Cet hémistiche n'est point harmonieux : les monosyllabes

Leur haine, dès long-tems contre moi déclarée,
M'avait à mon malheur dès long-tems préparée.
Je n'aurais pas, seigneur, reçu ce coup cruel
Dans le tems que j'espère un bonheur immortel,
Quand votre heureux amour peut tout ce qu'il désire,
Lorsque Rome se tait, quand votre père expire,
Lorsque tout l'univers fléchit à vos genoux,
Enfin quand je n'ai plus à redouter que vous.

TITUS.

Et c'est moi seul aussi qui pouvais me détruire.
Je pouvais vivre alors et me laisser séduire.
Mon cœur se gardait bien d'aller dans l'avenir
Chercher ce qui pouvait un jour nous désunir.

---

ne doivent jamais finir un vers, surtout lorsqu'ils sont précédés d'une syllabe muette. L. B. *

* Il n'est point vrai que *les monosyllabes ne doivent jamais finir un vers* : ce serait rendre la versification impossible dans une langue qui a un si grand nombre de monosyllabes, et l'on sait que ces monosyllabes terminent une foule de nos plus beaux vers. Le commentateur a donné une extension très-mal fondée à un précepte d'ailleurs très-connu, celui d'éviter, à la fin des vers, les monosyllabes qui forment des désinences trop sèches, ou des chutes désagréables ; ce qui arrive en effet principalement après une syllabe muette, mais non pas toujours. *Une si chère main* n'a rien, par exemple, qui choque l'oreille, et dans ce vers d'*Esther*,

Si le succès dépend d'une mortelle main,

le dernier hémistiche est très-beau.

Je voulais qu'à mes vœux rien ne fût invincible;
Je n'examinais rien, j'espérais l'impossible;
Que sais-je? j'espérais de mourir à vos yeux,
Avant que d'en venir à ces cruels adieux.
Les obstacles semblaient renouveler ma flamme.
Tout l'empire parlait: mais la gloire, madame,
Ne s'était point encor fait entendre à mon cœur
Du ton dont elle parle au cœur d'un empereur.
Je sais tous les tourmens où ce dessein me livre:
Je sens bien que sans vous je ne saurais plus vivre,
Que mon cœur de moi-même est prêt à s'éloigner;
Mais il ne s'agit plus de vivre, il faut régner.

BÉRÉNICE.

Hé bien! régnez, cruel, contentez votre gloire:
Je ne dispute plus. J'attendais, pour vous croire,
Que cette même bouche, après mille sermens
D'un amour qui devait unir tous nos momens,
Cette bouche, à mes yeux s'avouant infidèle,
M'ordonnât elle-même une absence éternelle.
Moi-même j'ai voulu vous entendre en ce lieu.
Je n'écoute plus rien, et pour jamais, adieu...
Pour jamais! Ah! seigneur, songez-vous en vous-même
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime?
Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous?
Que le jour recommence et que le jour finisse,
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
Sans que, de tout le jour, je puisse voir Titus?

Mais quelle est mon erreur, et que de soins perdus !
L'ingrat, de mon départ consolé par avance,
Daignera-t-il compter les jours de mon absence ?
Ces jours, si longs pour moi, lui sembleront trop courts.

TITUS.

Je n'aurai pas, madame, à compter tant de jours :
J'espère que bientôt la triste renommée
Vous fera confesser que vous étiez aimée.
Vous verrez que Titus n'a pu, sans expirer...

BÉRÉNICE.

Ah ! seigneur, s'il est vrai, pourquoi nous séparer ?
Je ne vous parle point d'un heureux hyménée.
Rome à ne vous plus voir m'a-t-elle condamnée ?
Pourquoi m'enviez-vous l'air que vous respirez ?

TITUS.

Hélas ! vous pouvez tout, madame : demeurez,
Je n'y résiste point ; mais je sens ma faiblesse.
Il faudra vous combattre et vous craindre sans cesse,
Et sans cesse veiller à retenir mes pas,
Que vers vous à toute heure entraînent vos appas.
Que dis-je ? En ce moment, mon cœur, hors de lui-même,
S'oublie, et se souvient seulement qu'il vous aime.

BÉRÉNICE.

Hé bien ! seigneur, hé bien ! qu'en peut-il arriver ?
Voyez-vous les Romains prêts à se soulever ?

TITUS.

Et qui sait de quel œil ils prendront cette injure ?

S'ils parlent, si les cris succèdent au murmure,
Faudra-t-il par le sang justifier mon choix?
S'ils se taisent, madame, et me vendent leurs lois,
A quoi m'exposez-vous? Par quelle complaisance
Faudra-t-il quelque jour payer leur patience?
Que n'oseront-ils point alors me demander?
Maintiendrai-je des lois que je ne puis garder?

BÉRÉNICE.

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice!

TITUS.

Je les compte pour rien! Ah! ciel! quelle injustice!

BÉRÉNICE.

Quoi! pour d'injustes lois que vous pouvez changer,
En d'éternels chagrins vous-même vous plonger!
Rome a ses droits, seigneur: n'avez-vous pas les vôtres?
Ses intérêts sont-ils plus sacrés que les nôtres?
Dites, parlez.

TITUS.

Hélas! que vous me déchirez!

BÉRÉNICE.

Vous êtes empereur, seigneur, et vous pleurez! *

---

* *Vous êtes empereur, seigneur, et vous pleurez!*

« Ce vers si connu faisait allusion à cette réponse de made-
» moiselle Mancini à Louis XIV : *Vous m'aimez, vous êtes
» roi, vous pleurez et je pars!* Cette réponse est bien plus rem-
» plie de sentiment, et bien plus énergique que le vers de *Bé-*

TITUS.

Oui, madame, il est vrai, je pleure, je soupire, *
Je frémis. Mais enfin, quand j'acceptai l'empire,
Rome me fit jurer de maintenir ses droits.
Il les faut maintenir. Déjà, plus d'une fois,
Rome a de mes pareils exercé la constance.
Ah! si vous remontiez jusques à sa naissance,
Vous les verriez toujours à ses ordres soumis :
L'un, jaloux de sa foi, va chez les ennemis
Chercher, avec la mort, la peine toute prête;
D'un fils victorieux l'autre proscrit la tête;

» *rénice.* Ce vers même n'est au fond qu'un reproche un peu » ironique : *Vous dites qu'un empereur doit vaincre l'amour, vous* » *êtes empereur et vous pleurez!* » VOLT.

Il est vrai que les paroles de mademoiselle Mancini sont beaucoup plus fortes que celles de Bérénice; mais Bérénice devait-elle avoir cette espèce de force qui consiste à faire entendre que celui qui règne ne doit point trouver d'obstacle au choix de son cœur? Je ne le crois pas, et Bérénice ne dit jamais rien qui soit dans ce sens : son caractère donné et le sacrifice qui termine son rôle et la pièce, ne permettaient pas à l'auteur de la faire parler tout-à-fait comme mademoiselle Mancini.

* *Oui, madame, il est vrai, je pleure, je soupire.*

« Cela est trop faible; il ne faut pas dire *je pleure*, il faut » que par vos discours on juge que votre cœur est déchiré. Je » m'étonne comment Racine a cette fois manqué à une règle » qu'il connaissait si bien. » VOLT.

L'autre, avec des yeux secs et presque indifférens,
Voit mourir ses deux fils par son ordre expirans.
Malheureux ! Mais toujours la patrie et la gloire
Ont parmi les Romains remporté la victoire.
Je sais qu'en vous quittant le malheureux Titus
Passe l'austérité de toutes leurs vertus ; *
Qu'elle n'approche point de cet effort insigne :
Mais, madame, après tout, me croyez-vous indigne
De laisser un exemple à la postérité,
Qui sans de grands efforts ne puisse être imité ?

BÉRÉNICE.

Non, je crois tout facile à votre barbarie :
Je vous crois digne, ingrat, de m'arracher la vie !
De tous vos sentimens mon cœur est éclairci.
Je ne vous parle plus de me laisser ici.

---

* *Passe l'austérité de toutes leurs vertus.*

« Cela me paraît encore plus faible, parce que rien ne l'est
» tant que l'exagération outrée. Il est ridicule qu'un empereur
» dise qu'il y a plus de *vertu*, plus d'*austérité* à quitter sa maî-
» tresse, qu'à immoler à sa patrie ses deux enfans coupables.
» Il fallait peut-être dire, en parlant des Brutus et des Manlius :

» Titus, en vous quittant, les égale peut-être,

» ou plutôt il ne fallait point comparer une victoire remportée
» sur l'amour, à ces exemples étonnans et presque surnaturels
» de la rigidité des anciens Romains. Les vers sont bien faits,
» je l'avoue ; mais encore une fois, cette scène élégante n'est
» pas ce qu'elle devrait être. » VOLT.

Qui? moi? j'aurais voulu, honteuse et méprisée,
D'un peuple qui me hait soutenir la risée?
J'ai voulu vous pousser jusques à ce refus.
C'en est fait, et bientôt vous ne me craindrez plus.
N'attendez pas ici que j'éclate en injures,
Que j'atteste le ciel, ennemi des parjures;
Non : si le ciel encore est touché de mes pleurs,
Je le prie, en mourant, d'oublier mes douleurs.
Si je forme des vœux contre votre injustice,
Si, devant que mourir, la triste Bérénice
Vous veut de son trépas laisser quelque vengeur,
Je ne le cherche, ingrat, qu'au fond de votre cœur. [1]
Je sais que tant d'amour n'en peut être effacée;
Que ma douleur présente et ma bonté passée,
Mon sang qu'en ce palais je veux même verser,
Sont autant d'ennemis que je vais vous laisser;
Et, sans me repentir de ma persévérance,
Je me remets sur eux de toute ma vengeance.
Adieu. *

---

[1] *Je ne le cherche, ingrat, qu'au fond de votre cœur.*

Cette tirade de Bérénice est éloquente sans être injurieuse à Titus : nous admirons toujours la modération avec laquelle elle fait parler son désespoir. L. B.

* *Adieu.*

« Peut-être cette scène pouvait-elle être plus vive et porter » dans les cœurs plus de trouble et d'attendrissement; peut-

SCÈNE VI.

TITUS, PAULIN.

PAULIN.

Dans quel dessein vient-elle de sortir,
Seigneur ? Est-elle enfin disposée à partir ?

» être est-elle plus élégante et plus mesurée, que déchirante :

» Et que tout l'univers reconnaisse sans peine
» Les pleurs d'un empereur, et les pleurs d'une reine.
....
» Car enfin, ma princesse, il faut nous séparer.
....
» Hé bien ! seigneur, hé bien ! qu'en peut-il arriver ?
....
» Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice !
....
» Je les compte pour rien ! Ah ! ciel ! quelle injustice !

» Tout cela me paraît petit ; je le dis hardiment, et je suis » en cela seul de l'opinion de Saint-Évremond, qui dit en plu- » sieurs endroits, que les sentimens, dans nos tragédies ne » sont pas assez profonds ; que le désespoir n'y est qu'une » simple douleur, la fureur un peu de colère. » VOLT.

Voltaire, qui voyait le mieux, pouvait être difficile sur le bien ; et j'avoue qu'il y a dans cette scène quelques endroits faibles, quoique je ne mette pas dans ce nombre ce vers qu'il trouve petit :

Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice !

vers qui me paraît la réponse la plus heureuse et la plus touchante à l'énumération que Titus vient de faire des autorités

TITUS.

Paulin, je suis perdu, je n'y pourrai survivre.
Le reine veut mourir. Allons, il faut la suivre.
Courons à son secours.

---

qui s'opposent à son mariage. Mais est-il vrai qu'en général cette scène *ne soit pas ce qu'elle doit être?* Quelques fautes peuvent-elles atténuer à ce point tant de beautés attendrissantes qui, dans leur genre, sont au premier rang? N'y a-t-il pas une sensibilité profonde dans ces vers, dont l'élégance est le moindre mérite :

Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous?
Que le jour recommence, et que le jour finisse,
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
Sans que, de tout le jour, je puisse voir Titus?

La tendresse éplorée a-t-elle un langage plus pénétrant et des accens plus enchanteurs? Chaque mot n'est-il pas un sentiment? Chaque hémistiche n'est-il pas de la mélodie? Les adieux de Bérénice, où il n'y a que de la tendresse et de la douleur, ne sont-ils pas comparables à ceux de Didon, si violens et si terribles? La perfection n'est-elle pas la même, quoique l'amour, blessé dans toutes deux, ait dans toutes les deux un caractère différent? J'ai toujours vu cette scène faire verser beaucoup de larmes, et la sortie de Bérénice est toujours suivie de beaucoup d'applaudissemens. Quand les fautes d'une scène n'ôtent rien à l'effet des beautés, on peut présumer qu'elles ne sont pas d'une grande conséquence : il était facile de les faire disparaître; mais je pense qu'il eût été très-difficile à Voltaire même, de faire de la scène quelque chose de meilleur.

PAULIN.

Hé quoi ! n'avez-vous pas
Ordonné dès tantôt qu'on observe ses pas ?
Ses femmes, à toute heure autour d'elle empressées,
Sauront la détourner de ces tristes pensées.
Non, non, ne craignez rien. Voilà les plus grands coups,
Seigneur ; continuez, la victoire est à vous.
Je sais que sans pitié vous n'avez pu l'entendre ;
Moi-même en la voyant je n'ai pu m'en défendre.
Mais regardez plus loin : songez, en ce malheur,
Quelle gloire va suivre un moment de douleur ;
Quels applaudissemens l'univers vous prépare ;
Quel rang dans l'avenir...

TITUS.

Non ; je suis un barbare.
Moi-même je me hais. Néron, tant détesté, *
N'a point à cet excès poussé sa cruauté.
Je ne souffrirai point que Bérénice expire.
Allons : Rome en dira ce qu'elle en voudra dire.

PAULIN.

Quoi ! seigneur !

---

* *Néron, tant détesté....*

« Autre exagération puérile. Quelle comparaison y a-t-il à » faire d'un homme qui n'épouse pas sa maîtresse, à un mons- » tre qui fait assassiner sa mère ? » VOLT.

TITUS.

Je ne sais, Paulin, ce que je dis : *
L'excès de la douleur accable mes esprits.

PAULIN.

Ne troublez point le cours de votre renommée :
Déjà de vos adieux la nouvelle est semée ;
Rome, qui gémissait, triomphe avec raison.
Tous les temples ouverts fument en votre nom ;
Et le peuple, élevant vos vertus jusqu'aux nues, **
Va partout de lauriers couronner vos statues.

TITUS.

Ah ! Rome ! Ah ! Bérénice ! Ah ! prince malheureux !
Pourquoi suis-je empereur ? Pourquoi suis-je amoureux ? ***

---

* *Je ne sais, Paulin, ce que je dis.*

« *Dis* et *dire* qui finit le vers précédent, font un mauvais effet : » *je ne sais ce que je dis* est du style comique, et c'était quand » il se croyait plus austère que Brutus et plus cruel que Né- » ron, qu'il pouvait s'écrier : Je ne sais ce que je dis ! » VOLT.

** *Vos vertus jusqu'aux nues....*

« Ni cette expression ni cette cacophonie ne semblent dignes » de Racine. » VOLT.

La critique n'est-elle pas ici un peu sévère, et surtout par rapport à deux vers de confident? *Vertus* et *nues* ne forment point, ce me semble, de cacophonie.

*** *Pourquoi suis-je amoureux?*

« Tous ces actes finissent froidement, et par des vers qui

SCÈNE VII.

ANTIOCHUS, TITUS, PAULIN, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Qu'avez-vous fait, seigneur? L'aimable Bérénice
Va peut-être expirer dans les bras de Phénice.
Elle n'entend ni pleurs, ni conseil, ni raison;
Elle implore à grands cris le fer et le poison.
Vous seul vous lui pouvez arracher cette envie. [1]

» appartiennent plus à la haute comédie qu'à la tragédie. Il ne » doit pas demander *pourquoi il est empereur. Amoureux* est d'une » idylle; *amoureux* est trop général. *Pourquoi dois-je quitter ce* » *que je dois adorer? Pourquoi suis-je forcé à rendre malheu-* » *reuse celle qui mérite le moins de l'être?* C'est là (du moins je » le crois) le sentiment qu'il devait exprimer. » VOLT.

Je le crois aussi, et les censures sont justes. Mais quand il faut toujours porter un sujet qui ne vous porte pas, est-il bien possible de ne pas le laisser de tems en tems tomber? C'est l'excuse de Racine. Qui jamais en eut une meilleure, et qui en eut plus rarement besoin?

[1] *Vous seul vous lui pouvez arracher cette envie.*
On vous nomme, et ce nom la rappelle à la vie.

Titus est dans la plus grande crise : d'un côté, on lui annonce que Bérénice se meurt, et ne désire que lui pour revenir à la vie; et de l'autre, le sénat, le peuple et les tribuns viennent lui représenter son devoir. Racine a eu l'adresse, par cet artifice, de se ménager encore un acte. L. B.

On vous nomme, et ce nom la rappelle à la vie.
Ses yeux, toujours tournés vers votre appartement,
Semblent vous demander de moment en moment.
Je n'y puis résister, ce spectacle me tue.
Que tardez-vous? Allez vous montrer à sa vue. [1]
Sauvez tant de vertus, de grâces, de beauté,
Ou renoncez, seigneur, à toute humanité.
Dites un mot.

TITUS.

Hélas! quel mot puis-je lui dire?
Moi-même en ce moment sais-je si je respire?

SCÈNE VIII.

TITUS, ANTIOCHUS, PAULIN, ARSACE, RUTILE.

RUTILE.

Seigneur, tous les tribuns, les consuls, le sénat,
Viennent vous demander au nom de tout l'état:
Un grand peuple les suit, qui, plein d'impatience,
Dans votre appartement attend votre présence.

TITUS.

Je vous entends, grands dieux; vous voulez rassurer

---

[1] *Que tardez-vous? Allez vous montrer à sa vue.*

On trouve dans quelques éditions:

« Allez, seigneur, allez vous montrer à sa vue. » L. B.

Ce cœur que vous voyez tout prêt à s'égarer.

PAULIN.

Venez, seigneur, passons dans la chambre prochaine;
Allons voir le sénat.

ANTIOCHUS.

Ah! courez chez la reine. *

---

* *Ah! courez chez la reine.*

Ce mot est très-bien placé dans la bouche d'Antiochus, dont le premier intérêt est certainement d'empêcher l'effet du désespoir de Bérénice.

« Cette scène et la suivante (les deux dernières de cet acte), » qui semblent être peu de chose, me paraissent parfaites. Antiochus joue le rôle d'un homme qui est supérieur à sa passion. Titus est attendri et ébranlé comme il doit l'être, et » dans ce moment le sénat vient le féliciter d'une victoire qu'il craint de remporter sur lui-même. Il y a mille fois » plus d'art dans cette belle simplicité, que dans cette foule » d'incidens dont on a chargé tant de tragédies. Corneille a » aussi le mérite de n'avoir jamais recours à cette malheureuse » et stérile fécondité, qui entasse événemens sur événemens; » mais il n'a pas l'art de Racine, de trouver dans l'incident le » plus simple, le développement du cœur humain. » Volt.

De ces observations si supérieurement conçues, il résulte que c'est par inadvertance que Voltaire, dans sa note sur le dernier vers de la scène sixième, disait que *tous ces actes finissaient faiblement.* Ce n'est pas finir faiblement que de finir par deux scènes parfaites.

Mais tout ce qu'on peut conclure de cette inattention, c'est que Voltaire, qui en général travaillait vîte, et qui a dû écrire

PAULIN.

Quoi ! vous pourriez, seigneur, par cette indignité,
De l'empire à vos pieds fouler la majesté ?
Rome...

TITUS.

Il suffit, Paulin ; nous allons les entendre.
(*à Antiochus.*)
Prince, de ce devoir je ne puis me défendre.
Voyez la reine. Allez. J'espère, à mon retour, [1]

---

cè commentaire comme une lettre, ne s'est pas aperçu que la scène sixième ne finissait pas l'acte, et n'est pas revenu ensuite sur l'inexactitude de sa note.

[1] *J'espère, à mon retour,*
Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour.

Ici Racine a supprimé la scène suivante, qui était la neuvième de cet acte. La voici :

ANTIOCHUS, *à Arsace.*

« Arsace, que dis-tu de toute ma conduite ?
» Rien ne pouvait tantôt s'opposer à ma fuite.
» Bérénice et Titus offensaient mes regards.
» Je partais pour jamais. Voilà comme je pars.
» Je rentre, et dans les pleurs je retrouve la reine.
» J'oublie en même tems ma vengeance et sa haine ;
» Je m'attendris aux pleurs qu'un rival fait couler ;
» Moi-même à son secours je le viens appeler ;
» Et, si sa diligence eût secondé mon zèle,
» J'allais, victorieux, le conduire auprès d'elle.
» Malheureux que je suis ! Avec quelle chaleur
» Je travaille sans cesse à mon propre malheur !

Qu'elle ne pourra plus douter de mon amour.

» C'en est trop. De Titus porte-lui les promesses,
» Arsace. Je rougis de toutes mes faiblesses.
» Désespéré, confus, à moi-même odieux,
» Laisse-moi : je me veux cacher même à tes yeux. »

Ce fut avec raison que Racine retrancha cette scène, qui était tout-à-fait inutile, et qui d'ailleurs avilissait trop Antiochus. L. B.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARSACE *seul.*

Ou pourrai-je trouver ce prince trop fidèle?
Ciel, conduisez mes pas, et secondez mon zèle :
Faites qu'en ce moment je lui puisse annoncer
Un bonheur où peut-être il n'ose plus penser!

SCÈNE II.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

Ah! quel heureux destin en ces lieux vous renvoie, *
Seigneur?

ANTIOCHUS.

Si mon retour t'apporte quelque joie,

---

* *Ah! quel heureux destin en ces lieux vous renvoie...*

Louis Racine demande ce qu'est devenu Antiochus, à qui Titus avait dit : *Voyez la reine,* et pourquoi Arsace est mieux instruit que lui, de ce qui vient de se passer chez Bérénice. On peut répondre ce qu'il est fort naturel de supposer, qu'Antiochus, persuadé par les dernières paroles de Titus, qu'il ne reverra Bérénice que pour se réconcilier avec elle, n'a pas voulu d'abord être témoin de leur raccommodement, et qu'ensuite

Arsace, rends-en grâce à mon seul désespoir.

ARSACE.

La reine part, seigneur.

ANTIOCHUS.

Elle part?

ARSACE.

Dès ce soir.

Ses ordres sont donnés. Elle s'est offensée
Que Titus à ses pleurs l'ait si long-tems laissée.
Un généreux dépit succède à sa fureur.
Bérénice renonce à Rome, à l'empereur,
Et même veut partir avant que Rome instruite,
Puisse voir son désordre et jouir de sa fuite.
Elle écrit à César.

ANTIOCHUS.

O ciel! qui l'aurait cru?

Et Titus?

ARSACE.

A ses yeux Titus n'a point paru.

---

l'inquiétude naturelle aux amans malheureux l'a ramené vers l'appartement de la reine. C'est ce que semblent dire ces vers sur son retour :

Rends-en grâce à mon seul désespoir.

Le spectateur, entièrement occupé ici de Titus et de Bérénice, l'est si peu d'Antiochus, que je ne pense pas que l'auteur fût obligé de rendre un compte plus détaillé des motifs de son absence.

Le peuple avec transport l'arrête et l'environne,
Applaudissant aux noms que le sénat lui donne;
Et ces noms, ces respects, ces applaudissemens
Deviennent pour Titus autant d'engagemens
Qui, le liant, seigneur, d'une honorable chaîne,
Malgré tous ses soupirs et les pleurs de la reine,
Fixent dans son devoir ses vœux irrésolus.
C'en est fait; et peut-être il ne la verra plus.

ANTIOCHUS.

Que de sujets d'espoir, Arsace! je l'avoue:
Mais d'un soin si cruel la fortune me joue,
J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis,
Que j'écoute en tremblant tout ce que tu me dis;
Et mon cœur, prévenu d'une crainte importune,
Croit, même en espérant, irriter la fortune.
Mais que vois-je? Titus porte vers nous ses pas!
Que veut-il?

SCÈNE III.

TITUS, ANTIOCHUS, ARSACE.

TITUS, *à sa suite.*

Demeurez: qu'on ne me suive pas.
(*à Antiochus.*)
Enfin, prince, je viens dégager ma promesse.
Bérénice m'occupe et m'afflige sans cesse.
Je viens, le cœur percé de vos pleurs et des siens,
Calmer des déplaisirs moins cruels que les miens.

Venez, prince, venez : je veux bien que vous-même,
Pour la dernière fois, vous voyiez si je l'aime.

SCÈNE IV.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ANTIOCHUS.

Hé bien ! voilà l'espoir que tu m'avais rendu !
Et tu vois le triomphe où j'étais attendu !
Bérénice partait justement irritée !
Pour ne la plus revoir Titus l'avait quittée!
Qu'ai-je donc fait, grands dieux! quel cours infortuné
A ma funeste vie aviez-vous destiné?
Tous mes momens ne sont qu'un éternel passage
De la crainte à l'espoir, de l'espoir à la rage. *

---

* *De l'espoir à la rage.*

Cette expression n'est-elle pas trop forte dans la bouche d'Antiochus? Il y a dans son rôle, de la douleur et du dépit; mais il n'y a et il ne devait y avoir de *rage* d'aucune espèce. Je m'étonne que Racine ait laissé échapper ce mot, le seul qui sorte de l'unité de ton, qui est une règle de convenance aussi essentielle pour le bon goût, que l'unité d'objet, et qui n'est connue que des maîtres, et sentie que des connaisseurs.

Voltaire a imité ainsi ces deux vers dans *Adélaïde*, où ils sont mieux placés :

Lâche, consume-les (tes jours) dans l'éternel passage
Du dépit au respect, et des pleurs à la rage.

Et je respire encor! Bérénice! Titus!
Dieux cruels! de mes pleurs vous ne vous rirez plus.

SCÈNE V.

TITUS, BÉRÉNICE, PHÉNICE.

BÉRÉNICE.

Non, je n'écoute rien. Me voilà résolue;
Je veux partir. Pourquoi vous montrer à ma vue?
Pourquoi venir encore aigrir mon désespoir?
N'êtes-vous pas content? Je ne veux plus vous voir.

TITUS.

Mais, de grâce, écoutez.

BÉRÉNICE.

Il n'est plus tems.

TITUS.

Madame,
Un mot.

BÉRÉNICE.

Non.

TITUS.

Dans quel trouble elle jette mon ame!
Ma princesse, d'où vient ce changement soudain?

BÉRÉNICE.

C'en est fait. Vous voulez que je parte demain;
Et moi j'ai résolu de partir tout-à-l'heure:
Et je pars.

TITUS.

Demeurez.

BÉRÉNICE.

Ingrat! que je demeure?
Et pourquoi? pour entendre un peuple injurieux *
Qui fait de mon malheur retentir tous ces lieux?
Ne l'entendez-vous pas cette cruelle joie,
Tandis que dans les pleurs moi seule je me noie?
Quel crime, quelle offense a pu les animer?
Hélas! et qu'ai-je fait que de vous trop aimer?

TITUS.

Écoutez-vous, madame, une foule insensée?

BÉRÉNICE.

Je ne vois rien ici dont je ne sois blessée.

---

* *Un peuple injurieux....*

Injurieux, dans l'exactitude de la prose, ne peut s'appliquer qu'aux choses. Mais on sait que la poësie peut transporter les épithètes des choses aux personnes, et des personnes aux choses: c'est un de ses priviléges et une de ses beautés, quand le goût préside au choix qu'elle en fait. On ne dirait pas non plus en prose *entendre une joie*; mais comme *la joie* est bruyante,

Ne l'entendez-vous pas cette cruelle joie?

est un beau vers; et toutes ces hardiesses bien amenées font la langue du poëte. Nous ne les remarquons pas toutes, à beaucoup près; c'est à ceux qui veulent se former le goût et étudier les secrets de la versification, à lire Racine dans cet esprit.

Tout cet appartement préparé par vos soins,
Ces lieux, de mon amour si long-tems les témoins,
Qui semblaient pour jamais me répondre du vôtre,
Ces festons, où nos noms enlacés l'un dans l'autre
A mes tristes regards viennent par-tout s'offrir,
Sont autant d'imposteurs que je ne puis souffrir.
Allons, Phénice.

TITUS.

O ciel! que vous êtes injuste!

BÉRÉNICE.

Retournez, retournez vers ce sénat auguste
Qui vient vous applaudir de votre cruauté.
Hé bien! avec plaisir l'avez-vous écouté?
Êtes-vous pleinement content de votre gloire?
Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire? [1]
Mais ce n'est pas assez expier vos amours :
Avez-vous bien promis de me haïr toujours?

TITUS.

Non, je n'ai rien promis. Moi, que je vous haïsse?
Que je puisse jamais oublier Bérénice?
Ah! dieux! dans quel moment son injuste rigueur
De ce cruel soupçon vient affliger mon cœur!
Connaissez-moi, madame, et depuis cinq années

---

[1] *Avez-vous bien promis d'oublier ma mémoire?*

On prétend que les mêmes choses avaient été dites à Louis XIV.
L. B.

Comptez tous les momens et toutes les journées
Où, par plus de transports et par plus de soupirs,
Je vous ai de mon cœur exprimé les désirs;
Ce jour surpasse tout. Jamais, je le confesse,
Vous ne fûtes aimée avec tant de tendresse;
Et jamais...

BÉRÉNICE.

Vous m'aimez, vous me le soutenez,
Et cependant je pars, et vous me l'ordonnez!
Quoi! dans mon désespoir trouvez-vous tant de charmes?
Craignez-vous que mes yeux versent trop peu de larmes?
Que me sert de ce cœur l'inutile retour?
Ah! cruel! par pitié montrez-moi moins d'amour:
Ne me rappelez point une trop chère idée;
Et laissez-moi du moins partir persuadée
Que, déjà de votre ame exilée en secret,
J'abandonne un ingrat qui me perd sans regret.

(*Titus lit une lettre.*)

Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire.
Voilà de votre amour tout ce que je désire:
Lisez, ingrat, lisez, et me laissez sortir. [1]

---

[1] *Lisez, ingrat, lisez, et me laissez sortir.*

Il y a, selon nous, bien de l'adresse à laisser deviner, par la réponse de Titus, le parti que Bérénice a pris. L. B. *

* Cela est vrai, et cette manière de faire connaître au spectateur la résolution de Bérénice, vaut beaucoup mieux que la lecture même de la lettre, que faisait Titus à la première re-

TITUS.

Vous ne sortirez point; je n'y puis consentir.
Quoi! ce départ n'est donc qu'un cruel stratagème!
Vous cherchez à mourir! et de tout ce que j'aime
Il ne restera plus qu'un triste souvenir!
Qu'on cherche Antiochus; qu'on le fasse venir.

(*Bérénice se laisse tomber sur un siége.*)

SCÈNE VI.

TITUS, BÉRÉNICE.

TITUS.

Madame, il faut vous faire un aveu véritable.
Lorsque j'envisageai le moment redoutable
Où, pressé par les lois d'un austère devoir,
Il fallait pour jamais renoncer à vous voir;
Quand de ce triste adieu je prévis les approches,
Mes craintes, mes combats, vos larmes, vos reproches,
Je m'attendis, madame, à toutes les douleurs [1]
Que peut faire sentir le plus grand des malheurs;

présentation. Un plaisant cria que c'était *le testament de Bérénice :* la plaisanterie ne valait pas *grand'chose;* mais elle occasionna un changement fort heureux. Le talent profite de tout.

[1] *Je m'attendis, madame, à toutes les douleurs.*

On lit dans quelques éditions :

« Je préparai mon âme à toutes les douleurs. » L. B.

Mais, quoi que je craignisse, il faut que je le die,
Je n'en avais prévu que la moindre partie;
Je croyais ma vertu moins prête à succomber,
Et j'ai honte du trouble où je la vois tomber.
J'ai vu devant mes yeux Rome entière assemblée;
Le sénat m'a parlé : mais mon ame accablée
Écoutait sans entendre, et ne leur a laissé,
Pour prix de leurs transports, qu'un silence glacé.
Rome de votre sort est encore incertaine.
Moi-même, à tous momens, je me souviens à peine
Si je suis empereur, ou si je suis Romain.
Je suis venu vers vous sans savoir mon dessein :
Mon amour m'entraînait, et je venais peut-être
Pour me chercher moi-même, et pour me reconnaître.
Qu'ai-je trouvé? Je vois la mort peinte en vos yeux;
Je vois pour la chercher que vous quittez ces lieux.
C'en est trop. Ma douleur, à cette triste vue,
A son dernier excès est enfin parvenue;
Je ressens tous les maux que je puis ressentir;
Mais je vois le chemin par où j'en puis sortir.
Ne vous attendez point que, las de tant d'alarmes,
Par un heureux hymen je tarisse vos larmes.
En quelque extrémité que vous m'ayez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me suit;
Sans cesse elle présente à mon ame étonnée
L'empire incompatible avec votre hyménée;
Me dit qu'après l'éclat et les pas que j'ai faits,
Je dois vous épouser encor moins que jamais.

Oui, madame, et je dois moins encore vous dire [1]
Que je suis prêt pour vous d'abandonner l'empire,
De vous suivre, et d'aller, trop content de mes fers,
Soupirer avec vous au bout de l'univers.
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite :
Vous verriez à regret marcher à votre suite
Un indigne empereur sans empire, sans cour,
Vil spectacle aux humains des faiblesses d'amour.
Pour sortir des tourmens dont mon ame est la proie,

---

[1] *Oui, madame, et je dois moins encore vous dire*, etc.

Ce vers semble être la critique de ceux de Corneille, où Titus dit à Bérénice, acte IV, scène v :

Hé bien! madame, il faut renoncer à ce titre,
Qui de toute la terre en vain me fait l'arbitre.
Allons dans vos états m'en donner un plus doux;
Ma gloire la plus haute est celle d'être à vous.
Allons où je n'aurai que vous pour souveraine,
Où vos bras amoureux seront ma seule chaîne,
Où l'hymen en triomphe à jamais l'étreindra;
Et soit de Rome esclave et maître qui voudra. L. B. *

* Ces vers de Corneille sont ridicules : les quatre derniers le sont même par l'expression. La *chaîne des bras amoureux* est faite pour une pastorale ; et l'on voit que les *fadeurs* de Corneille passent de beaucoup les petites *faiblesses* de Racine. Cependant on ne disait rien des unes, et l'on fait encore aujourd'hui grand bruit des autres. C'est que les *fadeurs* de Corneille n'empêchèrent pas sa *Bérénice* d'être oubliée, et que les *faiblesses* de Racine n'empêchent pas qu'on ne lise sa pièce avec délices.

Il est, vous le savez, une plus noble voie.
Je me suis vu, madame, enseigner ce chemin
Et par plus d'un héros et par plus d'un Romain :
Lorsque trop de malheurs ont lassé leur constance,
Ils ont tous expliqué cette persévérance
Dont le sort s'attachait à les persécuter,
Comme un ordre secret de n'y plus résister.
Si vos pleurs plus long-tems viennent frapper ma vue,
Si toujours à mourir je vous vois résolue,
S'il faut qu'à tous momens je tremble pour vos jours,
Si vous ne me jurez d'en respecter le cours,
Madame, à d'autres pleurs vous devez vous attendre;
En l'état où je suis je puis tout entreprendre;
Et je ne réponds pas que ma main, à vos yeux,
N'ensanglante à la fin nos funestes adieux. [1]

---

[1] *Et je ne réponds pas que ma main, à vos yeux,*
N'ensanglante à la fin nos funestes adieux.

Si Titus était réellement décidé à se donner la mort pour une femme, il ne serait pas plus digne d'être empereur, que s'il abandonnait l'empire pour suivre Bérénice en Asie. Titus ne parle sans doute du dessein où il est de s'ôter la vie, que pour intimider Bérénice, et l'exciter à conserver ses jours.

L. B. *

* Cette remarque, qui est empruntée à Louis Racine, est judicieuse. On peut ajouter que la menace est tournée de manière à effrayer une amante, sans que le spectateur puisse y croire sérieusement.

BÉRÉNICE.

Hélas !

TITUS.

Non, il n'est rien dont je ne sois capable.
Vous voilà de mes jours maintenant responsable :
Songez-y bien, madame ; et si je vous suis cher...

SCÈNE VII ET DERNIÈRE.

TITUS, BÉRÉNICE, ANTIOCHUS.

TITUS.

Venez, prince, venez, je vous ai fait chercher.
Soyez ici témoin de toute ma faiblesse :
Voyez si c'est aimer avec peu de tendresse.
Jugez-nous.

ANTIOCHUS.

Je crois tout : je vous connais tous deux.
Mais connaissez vous-même un prince malheureux.
Vous m'avez honoré, seigneur, de votre estime ;
Et moi, je puis ici vous le jurer sans crime,
A vos plus chers amis j'ai disputé ce rang ;
Je l'ai disputé même aux dépens de mon sang.
Vous m'avez, malgré moi, confié l'un et l'autre,
La reine, son amour, et vous, seigneur, le vôtre.
La reine qui m'entend peut me désavouer ;
Elle m'a vu toujours, ardent à vous louer,
Répondre par mes soins à votre confidence.
Vous croyez m'en devoir quelque reconnaissance :

Mais le pourriez-vous croire, en ce moment fatal,
Qu'un ami si fidèle était votre rival?

TITUS.

Mon rival?

ANTIOCHUS.

Il est tems que je vous éclaircisse.
Oui, seigneur, j'ai toujours adoré Bérénice.
Pour ne la plus aimer j'ai cent fois combattu :
Je n'ai pu l'oublier; au moins je me suis tû.
De votre changement la flatteuse apparence
M'avait rendu tantôt quelque faible espérance :
Les larmes de la reine ont éteint cet espoir.
Ses yeux, baignés de pleurs, demandaient à vous voir :
Je suis venu, seigneur, vous appeler moi-même.
Vous êtes revenu. Vous aimez, on vous aime;
Vous vous êtes rendu : je n'en ai point douté.
Pour la dernière fois je me suis consulté;
J'ai fait de mon courage une épreuve dernière;
Je viens de rappeler ma raison toute entière :
Jamais je ne me suis senti plus amoureux.
Il faut d'autres efforts pour rompre tant de nœuds :
Ce n'est qu'en expirant que je puis les détruire;
J'y cours. Voilà de quoi j'ai voulu vous instruire.
Oui, madame, vers vous j'ai rappelé ses pas :
Mes soins ont réussi, je ne m'en repens pas.
Puisse le ciel verser sur toutes vos années
Mille prospérités l'une à l'autre enchaînées!
Ou, s'il vous garde encore un reste de courroux,

Je conjure les dieux d'épuiser tous les coups
Qui pourraient menacer une si belle vie,
Sur ces jours malheureux que je vous sacrifie.

BÉRÉNICE, *se levant.*

Arrêtez, arrêtez, princes trop généreux!
En quelle extrémité me jetez-vous tous deux!
Soit que je vous regarde, ou que je l'envisage,
Par-tout du désespoir je rencontre l'image;
Je ne vois que des pleurs, et je n'entends parler
Que de trouble, d'horreurs, de sang prêt à couler.
(*à Titus.*)
Mon cœur vous est connu, seigneur, et je puis dire
Qu'on ne l'a jamais vu soupirer pour l'empire:
La grandeur des Romains, la pourpre des Césars
N'a point, vous le savez, attiré mes regards.
J'aimais, seigneur, j'aimais, je voulais être aimée.
Ce jour, je l'avoûrai, je me suis alarmée;
J'ai cru que votre amour allait finir son cours. *
Je connais mon erreur, et vous m'aimez toujours.
Votre cœur s'est troublé, j'ai vu couler vos larmes.
Bérénice, seigneur, ne vaut point tant d'alarmes,
Ni que par votre amour l'univers malheureux,
Dans le tems que Titus attire tous ses vœux,

---

* *J'ai cru que votre amour allait finir son cours.*

Le *cours de l'amour,* comme celui de *la haine,* est une expression impropre. C'est la seule tache de cette scène.

Et que de vos vertus il goûte les prémices,
Se voie en un moment enlever ses délices.
Je crois, depuis cinq ans jusqu'à ce dernier jour,
Vous avoir assuré d'un véritable amour.
Ce n'est pas tout; je veux, en ce moment funeste,
Par un dernier effort couronner tout le reste.
Je vivrai, je suivrai vos ordres absolus.
Adieu, seigneur; régnez : je ne vous verrai plus.

(*à Antiochus.*)

Prince, après cet adieu, vous jugez bien vous-même
Que je ne consens pas de quitter ce que j'aime
Pour aller loin de Rome écouter d'autres vœux.
Vivez, et faites-vous un effort généreux. [1]
Sur Titus et sur moi réglez votre conduite.
Je l'aime, je le fuis; Titus m'aime, il me quitte.
Portez loin de mes yeux vos soupirs et vos fers.
Adieu. Servons tous trois d'exemple à l'univers,
De l'amour la plus tendre et la plus malheureuse
Dont il puisse garder l'histoire douloureuse.
Tout est prêt. On m'attend. Ne suivez point mes pas.

(*à Titus.*)

Pour la dernière fois, adieu, seigneur.

---

[1] *Vivez, et faites-vous un effort généreux.*

De trois personnes qui veulent mourir, aucune ne meurt; et le spectateur est content, parce que Racine a eu l'art de rendre intéressant les trois personnages de cette scène. L. B.

ANTIOCHUS.

Hélas ! *

---

* *Hélas !*

« Je n'ai rien à dire de ce cinquième acte, sinon que c'est, » en son genre, un chef-d'œuvre, et qu'en le relisant avec des » yeux sévères, je suis encore étonné qu'on ait pu tirer des » choses si touchantes d'une situation qui est toujours la même; » qu'on ait trouvé encore de quoi attendrir quand on paraît » avoir tout dit; que même tout paraisse neuf dans ce cin- » quième acte, qui n'est que le résumé des quatre précédens. » Le mérite est égal à la difficulté, et cette difficulté était ex- » trême. On peut être un peu choqué qu'une pièce finisse par » un *hélas !* Il fallait être sûr de s'être rendu maître du cœur » des spectateurs, pour oser finir ainsi.

» Voilà sans doute la plus faible des tragédies de Racine, » qui sont restées au théâtre ; ce n'est pas même une tragédie ; » mais que de beautés de détail ! et quel charme inexprimable » règne presque toujours dans la diction ! Pardonnons à Cor- » neille de n'avoir jamais connu ni cette pureté ni cette » élégance ; mais comment se peut-il faire que personne, de- » puis Racine, n'ait approché de ce style enchanteur ** ? Est- » ce un don de la nature ? Est-ce le fruit d'un travail assidu ? » C'est l'effet de l'un et de l'autre : il n'est pas étonnant que » personne ne soit arrivé à ce point de perfection ; mais il l'est » que le public ait depuis applaudi avec transport à des pièces » qui étaient à peine écrites en français, dans lesquelles il n'y » avait ni connaissance du cœur humain, ni bon sens, ni

** Et *Zaïre !* Voltaire paraît l'oublier, et cet oubli lui fait honneur sans faire tort à *Zaïre*.

» poësie ; c'est que des situations séduisent, c'est que le goût » est très-rare. Il en a été de même dans d'autres arts ; en » vain l'on a devant les yeux des Raphaël, des Paul Véronèse, » des Titien ; des peintres médiocres usurpent après eux de la » réputation, et il n'y a que les connaisseurs qui fixent à la longue le mérite des ouvrages. »

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DU TOME TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE.